



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Zak. III L. 108







802
5045

DE L'IMPORTANCE

D E S

OPINIONS RELIGIEUSES.

Vol. II. J. 105



DE L'IMPORTANCE
DES
OPINIONS RELIGIEUSES,
PAR M. NECKER.

*Pristinis orbatî muneribus, hæc studia renovare cœpimus, ut &
animus molestiis hac potissimum re levaretur, & prodessemus
civibus nostris quâ re cumque possemus.*

CICÉRON.



A L O N D R E S,
*Et se trouve à P A R I S, Hôtel de Thou, rue
des Poitevins.*

1788.

J'ÉTOIS occupé des derniers soins que l'Édition de cet Ouvrage exigeoit de moi, lorsqu'on a fait paroître un second Mémoire de M. *de Calonne*. Je l'ai lu ; & je prends ici l'engagement de répondre avec évidence à cette nouvelle attaque, & de maintenir en son entier la foi due à la justesse du Compte que j'ai rendu au Roi en 1781.

NECKER.



INTRODUCTION.



INTRODUCTION.

MES pensées ne pouvant plus s'attacher à l'étude & à la recherche des vérités qui ont l'avantage politique de l'Etat pour objet ; mon attention ne devant plus se fixer sur les dispositions particulières de bien public, qui sont nécessairement unies à l'action du Gouvernement ; je me suis trouvé comme délaissé par tous les grands intérêts de la vie. Inquiet, égaré, dans cette espèce de vuide, mon ame encore active a senti le besoin d'une occupation. J'ai eu le dessein, pendant quelques instans, de tracer mes idées sur les hommes & sur leur caractère ; il me sembloit qu'une assez longue expérience, au

2 INTRODUCTION.

milieu des mouvemens qui révèlent les passions, m'avoit appris à les bien connoître; mais élevant mes regards, mon cœur s'est rempli d'une autre ambition, & j'ai éprouvé le desir d'allier à de plus hautes pensées, les méditations dont j'étois contraint de me séparer. Guidé par ce sentiment, j'ai remarqué, avec satisfaction, qu'il existoit une connexion naturelle entre les diverses vérités qui contribuent au bonheur des hommes. Nos préjugés & nos passions cherchent souvent à les défunir; mais aux yeux d'un observateur attentif, elles ont toutes une origine commune. C'est par les effets d'une semblable affinité, que les vues générales d'administration, l'esprit des loix, la morale, & les opinions

INTRODUCTION.

religieuses, ont une étroite relation ; & c'est en entretenant soigneusement une si belle alliance, que l'on élève un rempart autour des travaux destinés à la prospérité des Etats & à la tranquillité des Nations.

On ne peut avoir pris une part active à la conduite des affaires publiques ; on ne peut en avoir fait l'objet suivi de son attention ; on ne peut avoir comparé les divers rapports de ce grand ensemble avec la disposition naturelle des esprits & des caractères ; on ne peut enfin avoir observé les hommes dans leurs constantes rivalités , sans avoir apperçu combien les Gouvernemens les plus sages ont besoin d'être secondés par l'influence du ressort invisible qui agit en secret sur les consciences. Ainsi , quand

4 INTRODUCTION.

j'essaie aujourd'hui de communiquer quelques réflexions sur l'importance des opinions religieuses, je ne suis pas si loin de mes idées d'habitude, qu'on pourroit le présumer au premier coup-d'œil ; & , puisqu'en écrivant sur l'Administration des finances, je n'ai rien négligé pour montrer qu'il y avoit un rapport intime entre la vertu des Gouvernemens & la sagesse de leur conduite , entre la morale des princes & la confiance de leurs sujets , je me crois à la suite de ces sentimens & de ces pensées, lorsque , frappé de l'esprit d'indifférence qui règne au milieu de nous , je cherche à rattacher les devoirs des hommes aux principes qui en sont l'appui le plus naturel.

C'est après avoir étudié les intérêts d'un grand peuple , c'est après avoir

INTRODUCTION. 5

parcouru l'enceinte de nos sociétés politiques, qu'on est plus près, peut-être, de ces majestueuses idées, qui lient l'organisation générale de la race humaine, à un Être puissant, infini, la cause de tout, & le moteur universel de l'univers. Ce n'est pas, il est vrai, dans le rapide cours d'une administration toujours agissante, que l'on peut se livrer à de semblables réflexions; mais elles se forment, elles se préparent au milieu du tumulte des affaires, & la tranquillité de la retraite vous aide à les approfondir.

Le calme, après le mouvement, paroît donc l'époque la plus favorable à la méditation; & si quelques souvenirs, si quelques regards en arrière vous inspiroient une sorte de

mélancolie, vous seriez ramenés involontairement vers les confins des idées dont vous auriez été long-temps occupés. C'est ainsi que le nautonier, après avoir renoncé aux hasards de la mer, s'assied encore quelquefois sur le rivage, & là, plus tranquille observateur, il considère attentivement, & le vaste Océan, & le cours réglé de ses ondes, & l'impression des vents, du flux & reflux, & ce magnifique firmament, où la nuit, parmi des feux innombrables, on distingue le point lumineux qui doit servir de guide aux navigateurs.

C'est en vain que dans les grandes places du Gouvernement, on s'occupe avec assiduité du bonheur général; c'est en vain que, pénétré d'un juste respect pour l'importance de ses

devoirs, l'homme public veut prendre en main la cause du peuple, & s'appliquer, sans relâche, à défendre le foible contre les efforts du puissant ; il apperçoit bientôt les bornes de ses moyens & les limites même de l'autorité souveraine. La commiseration pour l'infortune est combattue par les loix de propriété, la bienfaisance par la justice, la liberté par ses propres abus ; sans cesse on voit lutter ensemble le mérite & le crédit, l'honneur & la fortune, l'amour de la patrie & l'intérêt personnel. Il n'y a de vraie pureté dans les passions, que par momens & par intervalles ; & à moins que de grandes circonstances, ou une vertu vigoureuse dans l'administration, ne ramènent avec force aux idées de bien public,

8 INTRODUCTION.

une langueur générale s'empare de tous les esprits, & la société ne paroît plus qu'un amas confus d'intérêts divers, que l'autorité suprême se borne à maintenir en paix, sans s'inquiéter d'aucune harmonie réelle, ni d'aucune révolution favorable aux mœurs & à la félicité publique.

C'est du milieu de ce choc habituel, c'est du milieu de ces contradictions toujours renaissantes, qu'un administrateur doué d'un esprit réfléchi est rappelé sans cesse aux idées d'imperfection; il s'attriste, sans doute, en voyant combien est grande la disproportion qui existe entre ses devoirs & ses forces; & quelquefois il se trouble & se décourage, en appercevant les obstacles qu'il doit franchir, les difficultés qu'il doit vaincre; il élève,

avec peine , quelques digues sur le rivage , les eaux grossissent , leur cours devient plus rapide , & les premières précautions rendues insuffisantes , obligent à de nouveaux travaux , qui , renversés à leur tour , entraînent une succession continuelle de soins infructueux , & de tentatives inutiles. Que seroit-ce donc , si le lien salutaire des idées religieuses étoit jamais rompu ? Que seroit-ce , si l'action de ce puissant ressort étoit jamais entièrement détruite ? On ne tarderoit pas à voir s'ébranler toutes les parties de l'architecture sociale , & la main du Gouvernement ne pourroit plus soutenir ce vaste & chancelant édifice.

Le souverain & les loix interprètes de sa sagesse , doivent se proposer

deux grands buts : le maintien de l'ordre public , & l'accroissement du bonheur des particuliers ; mais pour atteindre à cette double fin , le secours de la religion est absolument nécessaire. Le souverain ne peut influencer sur le bonheur que par des soins généraux , puisque tous les sentimens qui naissent du caractère des hommes , ou simplement des circonstances de leur situation privée , sont hors de sa dépendance. Il ne peut non plus assurer l'ordre public , que par des règles & des institutions uniquement applicables aux actions , & aux actions positivement démontrées ; & il faut encore que ces loix embrassent la société d'une manière uniforme , puisqu'elles doivent tendre sans cesse à diminuer le nombre des exceptions ,

des nuances & des modifications ,
afin de prévenir les abus inféparables
des décisions arbitraires.

Telle est la marche de l'autorité
souveraine ; tel est le développement
nécessaire de ses moyens & de ses
forces. La religion , pour atteindre
aux mêmes buts , suit une route ab-
solument différente ; & d'abord ce
n'est point d'une manière vague &
générale , qu'elle influe sur le bon-
heur ; c'est en s'adressant aux hommes
un à un ; c'est en pénétrant dans le
cœur de chacun d'eux en particulier ,
pour y verser des consolations & des
espérances ; c'est en présentant à leur
imagination tout ce qui peut l'entraî-
ner ; c'est en s'emparant de leurs sen-
timens ; c'est en occupant leur pensée ;
c'est en se servant de cet empire pour

soutenir leur courage , & pour leur offrir des satisfactions jusques dans les revers & les angoisses de la vie. De même, la religion concourt au maintien de l'ordre public par des moyens absolument distincts de ceux du gouvernement ; car ce n'est pas uniquement aux actions , c'est encore aux sentimens qu'elle commande ; & c'est avec les erreurs & les penchans de chaque homme en particulier , qu'elle cherche à combattre. La religion, en montrant la divinité présente à toutes les déterminations les plus secrètes , exerce une autorité habituelle sur les consciences ; elle semble assister à leurs agitations , & les suivre dans leurs subterfuges ; elle observe également les intentions , les projets , les repentirs ; & dans les routes qu'elle

parcourt, elle semble aussi onduleuse & flexible en ses mouvemens, que l'empire absolu de la loi paroît immobile & contraint.

Je ne dois point, dans ce moment, étendre plus loin ces réflexions; mais si la religion achève en quelque manière l'ouvrage imparfait de la législation; si elle doit suppléer à l'insuffisance des moyens dont le gouvernement peut faire usage, le sujet que je me suis proposé de traiter, ne semble pas étranger aux objets de méditation, que l'étude de l'administration doit embrasser.

Je fais bien que l'on ne peut développer l'importance des idées religieuses, sans fixer en même temps son attention sur les grandes vérités qui leur servent d'appui; & l'on se rap-

14 INTRODUCTION.

proche ainsi de plusieurs questions, étroitement unies à la plus haute métaphysique. On est forcé du moins de chercher une défense, contre ces raisonnemens, avec lesquels on parvient à sapper le fondement des opinions les plus nécessaires, avec lesquels on décourage tous les sentimens passionnés, & avec lesquels enfin on voudroit faire de l'homme une plante, de l'univers un résultat du hafard, & de la morale un jeu politique.

Sans doute en découvrant à l'avance jusques où mon sujet pouvoit me conduire, je me suis senti intimidé; mais je n'ai pas cru néanmoins que ce fût un motif pour renoncer à mon entreprise; & puisque la plupart des philosophes sont aujourd'hui réunis contre les opinions, que les

lumières naturelles sembloient avoir consacrées , il est devenu presque nécessaire , d'admettre au combat tous ceux qui se présentent ; il faut bien prendre un champion dans le gros de l'armée , quand tous les forts ont passé dans le camp ennemi.

Il n'est rien d'ailleurs qui semble appartenir davantage à la méditation de tous les hommes , que les questions métaphysiques ; car c'est par la pensée seule qu'on peut les approfondir ; la lumière que l'on tire des connoissances acquises , se perd en quelque manière dans les abîmes obscurs qu'il faut sonder , & à travers l'espace immense qu'il faut parcourir : ainsi , il vaut mieux , peut-être , que chacun entre au hasard dans ces labyrinthes , où toutes les routes déjà tracées ne

mènent à aucun but. J'ai d'ailleurs souvent observé que, même pour les recherches où les secours de la science sont le plus utiles, on peut encore attacher quelque prix à cet effort particulier de chaque esprit, qui cherche de lui-même ses voies, & qui, devant à la nature seule sa modification essentielle, conserve dans sa marche un caractère propre; c'est alors, & alors seulement, qu'on n'est point revêtu de tous les signes distinctifs de l'esclavage de la pensée; & lorsqu'en s'abandonnant à ses réflexions, on se rapproche des idées des autres, cette conformité n'a rien de servile, & l'on n'y reconnoît pas du moins le sceau de l'imitation.

L'on voudra vainement résister à l'impression de la vérité; l'on voudra
vainement

vainement se parer d'une ridicule indifférence pour les anciennes opinions ; il n'y aura jamais d'idée plus digne d'occuper notre méditation , il n'y aura jamais d'idée autour de laquelle il soit plus permis d'errer selon ses moyens & ses lumières , que celle à jamais grande , & d'un Être suprême & de nos rapports avec lui : idée qui , éloignée de nous par son immensité , vient cependant frapper à chaque instant notre esprit , d'admiration , & notre cœur , d'espérance. Il me semble qu'il y a des intérêts qu'on peut considérer comme patriotiques entre tous les êtres intelligens & sensibles ; & tandis que les habitans d'un même pays , les sujets du même prince , s'occupent soigneusement d'un plan commun de défense ;

les citoyens de la terre , doivent s'inquiéter , sans cesse , des nouveaux appuis qu'on peut donner aux opinions sublimes qui fondent la véritable grandeur de leur être , & qui préservent l'imagination de l'effrayant spectacle d'une existence sans origine , d'une action sans liberté , & d'un avenir sans espérance. Ainsi , après m'être montré , que je pense , citoyen de la France par mon administration & par mes écrits , je veux essayer de m'unir à une confraternité plus étendue , celle de l'humanité entière : c'est ainsi que , sans disperser ses sentimens , on peut néanmoins se communiquer au loin , & reculer en quelque manière les limites de son enceinte ; honneur en soit à la pensée ! à cette partie spirituelle de

nous-mêmes , qui peut embrasser le passé , s'élancer dans l'avenir , & s'associer intimement à la destinée des hommes de tous les pays & de tous les temps. Sans doute , un voile est jetté sur la plus grande partie des vérités auxquelles notre curiosité voudroit atteindre ; mais celles qu'un Dieu bienfaisant a laissé paroître à nos yeux , suffisent pour nous guider & pour nous instruire ; & l'on ne pourroit en détourner constamment son attention , sans une sorte d'assoupissement , & sans une véritable indifférence pour les grands intérêts de l'homme. Que tout est petit , en effet , près de ces méditations qui donnent à notre existence une nouvelle étendue , & qui , en nous détachant de la poussière de la terre , semblent unir

notre âme à l'espace infini , & notre durée d'un jour à l'éternité des temps ! C'est à vous sur-tout à en juger, âmes sensibles, qui avez le besoin d'un Être suprême , & qui cherchez en lui ce soutien si nécessaire à votre foiblesse, & ce défenseur, ce garant , sans lequel une pénible inquiétude viendrait troubler sans cesse, les douces & touchantes affections qui composent votre bonheur.

Cependant, on doit le dire ; jamais, peut-être, il ne fut plus essentiel de rappeler aux hommes l'importance des idées religieuses. Elles ne sont plus aujourd'hui que des préjugés, si l'on en croit l'esprit de licence & de légèreté, les loix dictées par le bon ton , & plus essentiellement encore les instructions philoso-

phiques, qui excitent & qui rallient ces différens écarts de l'imagination & de la vanité.

Il n'est aucune religion, sans doute, à laquelle on n'ait réuni des idées plus ou moins mystiques, & dont l'évidence n'étoit pas proportionnée au langage affirmatif & au ton d'autorité dont on se servoit pour les enseigner & pour les défendre; ainsi l'on a pu être encouragé dans tous les temps à disputer sur quelques parties du culte dont chaque nation a fait choix; mais c'est principalement de nos jours que s'est élevée une classe d'hommes distingués par leur esprit & par leurs talens, & qui, se laissant aller à l'enivrement d'une victoire facile, ont porté plus loin leur ambition, & n'ont pas craint d'attaquer jusques au corps

deréserve de l'armée dont ils avoient fait plier les premiers rangs.

Cette lutte entre des personnes dont les unes veulent commander impérieusement à la foi ; tandis que les autres croient pouvoir rejeter avec mépris tout ce qui n'est pas démontré , sera toujours un combat sans utilité , & ne servira qu'à nourrir des haines aveugles & des injustes dédains. On cherche à blesser ses adversaires , on s'attache à les humilier ; mais le bien des hommes & le véritable avantage social , sont absolument perdus de vue. Oui , l'amour réel des vérités utiles , leur recherche impartiale & le desir de les faire connoître , ces sentimens si doux & si dignes d'estime , semblent être entièrement inconnus. Je vois , qu'il me soit per-

mis de le dire ; je vois aux deux extrémités de l'arène, le farouche inquisiteur & le philosophe inconsideré : mais ni les bûchers allumés par les uns, ni les dérisions employées par les autres , ne répandront jamais d'instruction salutaire ; & aux yeux d'un homme raisonnable , l'intolérance monachale n'ajoute pas plus à l'empire des vraies idées religieuses , que les plaisanteries de quelques beaux-esprits n'ont ménagé de justes triomphes à la philosophie.

C'est à travers ces sentimens extrêmes, & au milieu de ces écarts également dangereux , que l'on doit effayer de tracer une route ; mais comme toutes les opinions des hommes sont soumises à des révolutions ; aujourd'hui, que les esprits

s'éloignent davantage des maximes d'intolérance , ce sont les idées religieuses qui ont principalement besoin d'appui ; & tel est leur affoiblissement journalier , qu'on semble déjà préparer publiquement les moyens d'y suppléer. On n'entend parler depuis quelque temps , que de la nécessité de composer un catéchisme de morale , où l'on ne feroit aucun usage des principes religieux ; ressorts vieillis & qu'il est temps de mettre à l'écart. Sans doute on attaqueroit plus sûrement ces mêmes principes , si l'on parvenoit jamais à les présenter comme inutiles au maintien de l'ordre public , & si les froides leçons d'une philosophie politique pouvoient tenir lieu de ces idées sublimes qui , par le nœud spirituel de la reli-

gion, lient le cœur & l'esprit à la plus pure morale. Cherchons donc, examinons si nous devons gagner quelque chose à cet échange ; voyons si les motifs dont on se propose de faire usage, peuvent être mis en parallèle avec ceux dont ils doivent prendre la place ; voyons s'ils sont plus solides & plus efficaces ; voyons si la nouvelle doctrine qu'on recommande, répandroit dans nos âmes les mêmes consolations ; voyons si elle est faite pour les cœurs sensibles ; & sur-tout considérons attentivement si elle peut convenir à la mesure d'intelligence & à la situation sociale du plus grand nombre des hommes ; enfin, en parcourant les diverses questions qui se rapportent de quelque manière à l'important sujet que nous

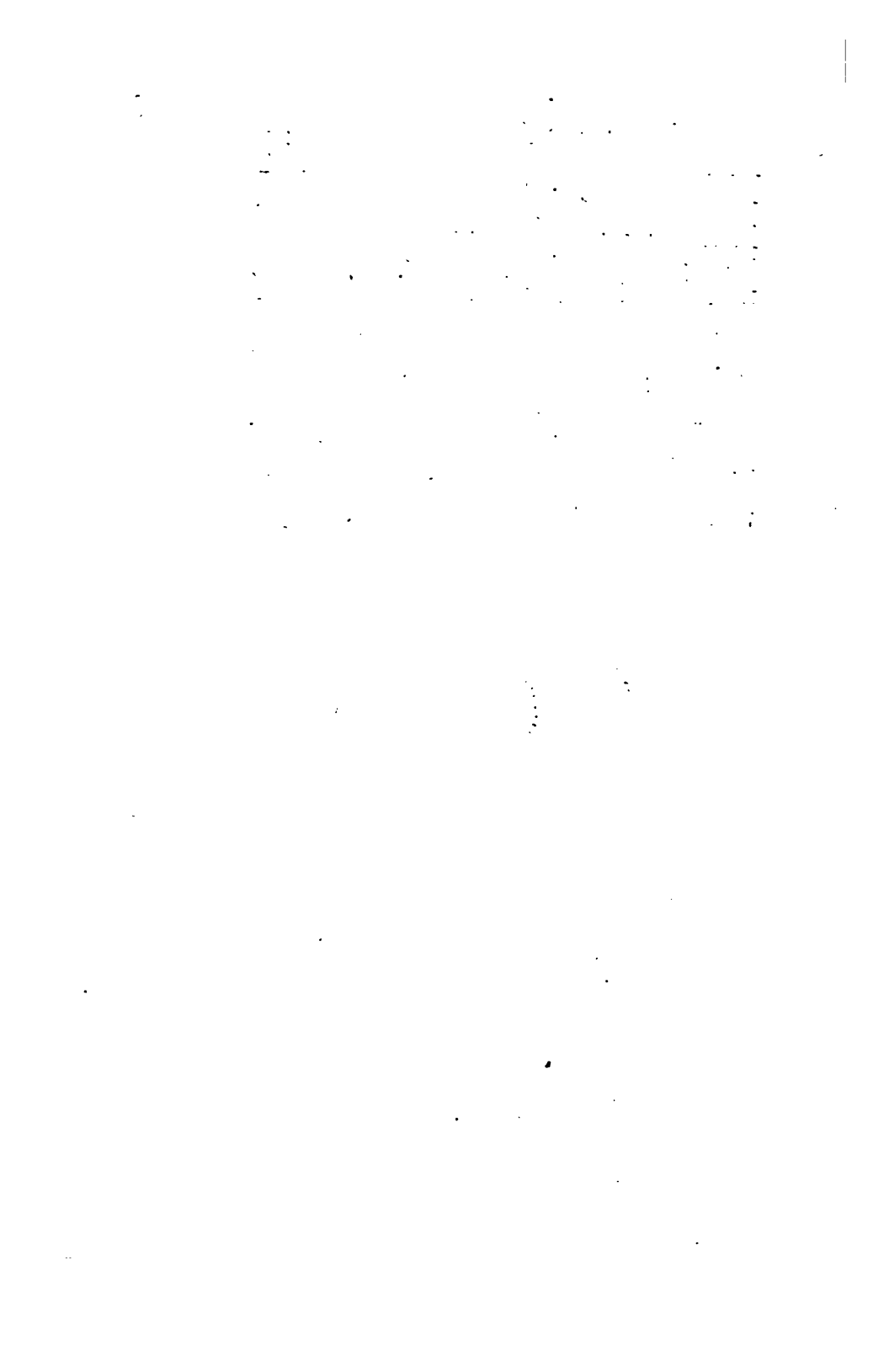


avons entrepris de traiter , ne craignons point de résister , selon nos forces , à la folle ambition de ceux qui veulent se servir de la supériorité de leurs lumières, pour ôter à l'homme toute sa majesté , pour l'unir à la poussière qu'il foule de ses pieds , & pour lui faire un supplice de sa prévoyance : triste & déplorable destinée , dont il nous est permis de chercher à nous défendre ; opinion cruelle & désastreuse , qui déracine tout autour d'elle , qui relâche les liens les plus nécessaires , & qui détruit dans un instant le plus doux charme de la vie.

O Dieu inconnu ! mais dont l'idée bienfaisante a toujours rempli mon âme , si tu jettes un regard sur les efforts que l'homme fait pour s'ap-

procher de toi , soutiens mon courage , éclaire ma raison , élève ma pensée , & ne rejette point le desir que j'aurois d'unir encore davantage , s'il étoit possible , l'ordre & le bonheur des sociétés , à la conception intime de ta divinité , & à l'idée pénétrante de ta sublime existence.







DE L'IMPORTANCE DES OPINIONS RELIGIEUSES.

CHAPITRE PREMIER.

*Sur le rapport des idées religieuses avec
l'ordre public.*

ON ne connoît pas distinctement l'origine de la plupart des sociétés politiques ; mais au moment où l'histoire nous montre les hommes réunis en corps de nation, on aperçoit en même temps l'établissement d'un culte public , & l'application des idées religieuses au maintien des loix d'ordre & de

subordination. Ce sont ces idées religieuses qui , par la puissance du serment , lioient le peuple aux magistrats , & les magistrats à leurs promesses ; ce sont elles qui inspiroient un saint respect pour les engagements contractés entre les Souverains ; ce sont encore ces idées religieuses qui , plus dominantes que la discipline , retenoient les soldats auprès du Général ; ce sont enfin ces mêmes opinions qui , par leur influence sur les mœurs particulières , produisirent un nombre infini de belles actions & de traits de dévouement personnel , dont l'histoire nous a transmis le souvenir : mais comme c'est aussi parmi les nations les plus éclairées, qu'on a vu s'élever une philosophie occupée , sans relâche , d'enlever à la religion tout ce qu'elle avoit d'imposant , les dissertations sur les temps éloignés de nous , & les divers systèmes qu'on s'efforceroit d'y affocier , deviendroient une source interminable de controverses. C'est donc par le raisonnement seul , c'est par cette action de l'esprit , qui appartient également à tous

les pays & à tous les siècles, que nous soutiendrons la cause dont nous avons pris en main la défense. Il y a peut-être quelque chose de foible & de servile dans le secours qu'on veut tirer des anciennes opinions ; la raison ne doit point , comme la vanité , se parer de vieux parchemins & déployer un arbre généalogique ; il faut que plus superbe en sa marche , & fière de sa nature immortelle , elle emprunte tout d'elle-même ; il faut qu'elle se passe d'ancêtres , & qu'elle soit , pour ainsi dire , contemporaine de tous les âges.

Il étoit réservé , particulièrement à notre siècle , d'attaquer jusqu'à l'utilité de la religion , & de chercher à remplacer son active influence par les instructions inanimées d'une philosophie politique. Cette religion , dit-on , est un échafaudage qui tombe en ruines , & il est temps de donner à la morale un appui plus solide. Mais quel sera-t-il cet appui ? Il faut , pour le découvrir ; il faut , pour s'en former une juste idée , considérer séparément les différens mobiles qui dépen-

dent des relations que les hommes ont entre eux ; & il sera nécessaire d'apprécier ensuite , le genre & le degré d'assistance qu'on peut raisonnablement attendre d'une pareille force.

Il me semble qu'en renonçant aux secours efficaces de la religion , on peut aisément se former l'idée des moyens dont on chercheroit à faire usage , pour attacher les hommes à l'observation des règles de la morale , & pour contenir les écarts dangereux de leurs passions. On feroit valoir , sans doute , les rapports qui peuvent exister entre l'intérêt particulier & l'intérêt général ; on se serviroit de l'empire des loix & de la crainte des punitions , & l'on se confieroit encore à l'ascendant de l'opinion publique , & à l'ambition , que chacun doit avoir , de l'estime & de la confiance des autres.

Examinons séparément ces différens motifs ; & en arrêtant d'abord notre attention sur l'union de l'intérêt personnel avec l'intérêt public , voyons si cette union est réelle , & si l'on peut tirer d'un pareil principe
aucune

aucune instruction de morale véritablement efficace.

IL s'en faut bien que la société soit une œuvre parfaite; il s'en faut bien qu'on doive considérer comme une composition harmonieuse, les différens rapports dont nous sommes les témoins, & sur-tout ce contraste habituel de puissance & de faiblesse, d'esclavage & d'autorité, de richesse & d'infortune, de luxe & de misère; tant d'inégalités, tant de bigarrures, ne sauroient former un édifice imposant par la justesse de ses proportions.

L'ordre civil & politique n'est donc point excellent par sa nature, & l'on ne peut en appercevoir la convenance, qu'après avoir fait une étude réfléchie, & des considérations que les législateurs avoient à ménager, & des difficultés qu'ils avoient à vaincre. C'est alors seulement, qu'avec le secours de la méditation la plus attentive, on parvient à découvrir comment les relations singulières établies par les loix sociales,

forment néanmoins le système d'équilibre le plus propre à lier ensemble une immense diversité d'intérêts; mais c'est déjà un grand obstacle à l'influence d'une morale politique, que la nécessité de donner pour base à l'amour de l'ordre, une idée abstraite & compliquée. Que peut sur les esprits vulgaires l'harmonie scientifique de l'ensemble, près de ce sentiment journalier d'injustice & d'inégalité, qui naît à l'aspect de chaque partie de la constitution sociale, lorsqu'on en prend connoissance d'une manière isolée ou circonscrite? Et combien est borné le nombre de ceux qui peuvent rapprocher sans cesse tous les anneaux épars de cette vaste chaîne!

On ne sauroit éviter, dans les sociétés les mieux ordonnées, que les uns ne jouissent, sans travail & sans peine, de toutes les commodités de la vie, & que les autres, en beaucoup plus grand nombre, ne soient forcés de chercher, à la sueur de leur front, la subsistance la plus étroite, la récompense la plus limitée. On ne sauroit éviter que les

uns ne trouvent , dans leurs maladies , tous les secours que l'empressement & l'intelligence peuvent offrir , tandis que d'autres sont réduits à partager , dans un asyle public , les modiques secours que l'humanité du prince assure à l'indigence. On ne sauroit éviter que les uns ne soient en état de prodiguer à leur famille tous les avantages d'une longue éducation , tandis que d'autres , impatiens de s'affranchir d'une charge pénible , sont contraints d'épier le premier développement des forces physiques , pour appliquer leurs enfans à quelque travail lucratif. Enfin , on ne sauroit éviter que le spectacle de la magnificence ne contraste sans cesse avec les haillons de la misère. Tels sont les effets inséparables des loix de propriété. C'est une vérité dont j'ai eu occasion de discuter les principes , dans les ouvrages que j'ai composés sur l'Administration & sur l'Économie politique ; mais je dois la rappeler ici , puisqu'elle se trouve étroitement liée à d'autres vues générales. Le pouvoir éminent de la propriété est une

des institutions sociales dont l'influence a le plus d'étendue ; cette considération étoit applicable aux droits du peuple dans la législation sur le commerce des grains ; elle devoit être présente à l'esprit , dans la recherche des devoirs de l'administration ; elle est encore importante , quand il est question d'examiner le genre d'instruction morale qui peut convenir aux hommes.

En effet , s'il appartenoit à l'essence des loix de propriété , d'introduire & de maintenir constamment des disparités immenses , dans la distribution des biens ; s'il appartenoit à l'essence de ces loix , de réduire au plus simple nécessaire la classe la plus nombreuse des citoyens ; le résultat inévitable d'une semblable constitution seroit d'entretenir , au milieu des hommes , un sentiment habituel d'envie & de jalousie. Vainement démontreroit-on que ces loix sont les seules capables d'exciter le travail , d'animer l'industrie , de prévenir le désordre , & d'opposer des obstacles aux actes arbitraires de l'autorité ; toutes ces considérations suffi-

santes , sans doute , pour fixer l'opinion & la volonté du législateur , ne sauroient frapper de la même manière , l'homme jetté sur la terre , sans biens , sans ressources & sans espérances ; & il ne rendra jamais un hommage libre à la beauté d'un ensemble , où il n'y a pour lui , que laideur , abjection & mépris.

Les hommes , dans la plupart de leurs raisonnemens politiques , sont trompés par des vraisemblances & des analogies ; l'intérêt de la société est sans doute un composé des intérêts de tous ses membres ; mais il ne résulte point de cette explication , qu'il y ait une correspondance immédiate & constante entre l'intérêt général & l'intérêt particulier ; un semblable rapprochement , une telle identité , ne pourroient être applicables qu'à un être social imaginaire , & qu'on se représenteroit divisé en plusieurs parties , dont les riches seroient la tête , & les pauvres les pieds & les mains ; mais la société politique n'est un seul & même corps que sous de certains rapports , tandis

que relativement à d'autres intérêts, elle se partage en autant de ramifications que d'individus.

Les considérations qu'on revêt du nom d'intérêt général, seroient le plus souvent susceptibles d'une infinité d'observations; mais il est des principes, qu'on a l'habitude de recevoir & de transmettre, dans leur acception la plus commune; & l'on ne découvre les idées mixtes dont ils sont composés, qu'au moment où l'on analyse ces principes, pour en tirer des conséquences; de même, à-peu-près, qu'on n'aperçoit la diversité des couleurs d'un rayon de lumière, qu'au moment où, à l'aide du prisme, on parvient à le diviser.

L'organisation des loix sociales doit paroître, avec raison, l'une de nos plus admirables conceptions; mais ce système n'est pas tellement lié dans toutes ses parties, qu'un désordre frappant soit toujours l'effet nécessaire de quelques mouvemens irréguliers; ainsi l'homme infracteur des loix ne découvre pas rapidement le rapport de ses actions

avec l'intérêt de la société ; mais c'est à l'instant & sans délai , qu'il jouit , ou croit jouir de ses usurpations.

Que le feu prenne à une salle de spectacle , il est sans doute de l'intérêt général de l'assemblée que chacun sorte avec ordre ; mais si les personnes les plus éloignées de l'issue croient pouvoir échapper plutôt au danger , en se faisant jour à travers la foule qui les environne , elles se détermineront sûrement à cette violence , à moins qu'une force coercitive ne les en empêche : cependant , l'utilité commune de s'astreindre à une règle en pareilles circonstances , paroît une idée plus simple & plus distincte , que ne l'est , au milieu des sociétés , l'importance universelle du maintien de l'ordre civil.

Le seul défenseur naturel de cet ordre , c'est le Gouvernement ; sa fonction l'oblige à ne jamais considérer que l'ensemble ; mais le besoin qu'il a de puissance pour faire exécuter ses décrets , prouve évidemment qu'il est l'adversaire de plusieurs , lorsqu'il agit au nom de tous.

On se livreroit donc à une grande illusion, si l'on espéroit pouvoir fonder la morale sur la liaison de l'intérêt particulier avec l'intérêt public, & si l'on imaginoit que l'empire des loix sociales pût se passer de l'appui de la religion.

L'autorité de ces loix n'a rien de décisif, pour ceux qui n'ont jamais assisté à leur établissement; & quand on donneroit aux distinctions héréditaires de propriété l'origine la plus reculée, il n'en est pas moins vrai, que les nouveaux-venus sur la terre, frappés du partage inégal de son riche domaine, & n'appervant nulle part des limites & des lignes de séparation, tracées par la nature, auroient quelque droit à dire : ces pactes, ces partages, ces diversités de lots, qui procurent aux uns l'abondance & le repos, aux autres le travail & la pauvreté, toute cette législation enfin, n'est bonne qu'à un petit nombre d'hommes privilégiés; & nous n'y souscrivons, qu'autant que la crainte d'un danger personnel nous y contraindra. Qu'est-ce donc, ajou-

teroient-ils, que ces idées de juste & d'injuste, dont on nous entretient? Qu'est-ce que ces dissertations sur la nécessité d'adopter un ordre quelconque de société, & d'en observer les règles? Notre esprit ne se plie point à des principes qui, généraux dans la théorie, deviennent particuliers dans l'application. Nous trouvons des dédommagemens & des compensations, quand les idées de vertu, de soumission & de sacrifice, se lient à une opinion religieuse; quand nous croyons compter de nos actions avec un Être suprême, dont nous adorons les loix & la volonté, dont nous avons tout reçu, & dont l'approbation se présente à nos yeux, comme un motif d'émulation & un objet de récompense: mais si les bornes rapprochées de la vie, fixent l'étroite enceinte où tous nos intérêts doivent se renfermer, où toutes nos spéculations & nos espérances doivent s'arrêter, quel respect devons-nous à ceux que la nature a formés nos égaux? à ces hommes sortis d'une terre insensible, pour y rentrer avec nous, & s'y

perdre à jamais dans la même poussière ? Ils n'ont imaginé les loix de la justice, que pour être des usurpateurs plus tranquilles. Qu'ils descendent de leur haute fortune, qu'ils se mettent à notre niveau, ou nous présentent du moins un partage moins inégal, & nous pourrions concevoir, que l'observation des loix de propriété nous est importante ; jusques-là, nous aurons de justes motifs pour être les ennemis d'un ordre civil, dont nous nous trouvons si mal ; & nous ne comprendrons point comment, au milieu de tant de biens qui nous font envie, c'est au nom de notre propre intérêt que nous devons y renoncer.

Tel est le langage secret que ne manqueroient pas de tenir les hommes accablés par la détresse de leur situation, ou simplement ceux qui, dans un état habituel d'infériorité, se trouveroient continuellement blessés par le spectacle du luxe & de la magnificence.

Il ne seroit point aisé de combattre ces sentimens, en essayant de peindre avec

force , & la vanité de tous les plaisirs , & l'illusion de la plupart des objets qui captivent notre ambition , & les ennuis qui marchent à leur suite. Ces réflexions , sans doute , ont leur puissance & leur efficacité ; mais si l'on y prend garde , tout ce que nous appellons consolations dans le monde , ne peut être adressé , avec fruit , qu'aux âmes préparées aux sentimens doux , par les idées plus ou moins confuses de la religion & de la piété ; on ne peut pas relever de même le stérile & farouche abattement de l'homme malheureux & jaloux , qui a rejeté loin de lui toutes les espérances : concentré dans les seuls intérêts d'une vie qui est pour lui le temps & l'univers , c'est la passion du moment qui l'enchaîne , & rien ne peut l'en dégager ; il n'a plus le moyen de se prendre à aucune idée vague , il n'a plus le moyen de s'en contenter ; & comme la raison elle-même a besoin , à chaque instant , du secours de l'imagination , il ne peut plus être encouragé , ni par les discours de ses amis , ni par ses propres réflexions.

D'ailleurs, si l'on peut soutenir, en général, que les lots de bonheur & de malheur sont plus égaux qu'on ne pense ; si l'on peut avancer, avec des motifs raisonnables , que le travail est préférable à l'oïveté ; si l'on peut dire , avec vérité , que les embarras, les inquiétudes, accompagnent souvent la richesse , & que le contentement d'esprit paroît le partage de la médiocrité , on doit convenir en même temps que ces axiomes ne sont parfaitement justes qu'aux yeux des moralistes qui prennent l'homme dans un grand espace , & qui font le calcul de toute une vie : mais , au milieu du cours journalier des desirs & des espérances, il est impossible de vouloir exciter au travail par l'espoir de la fortune , & de médire en même temps de cette fortune , en décriant les plaisirs & les commodités qu'elle procure. Les idées subtiles , sans excepter celles qui sont susceptibles d'être défendues , ne peuvent jamais être applicables aux circonstances actives ; & si l'on se sert quelquefois avec succès de ces sortes de réflexions pour

adoucir les regrets, c'est qu'on n'a plus alors à combattre que des ombres.

Enfin , lors même qu'on réduiroit en préceptes, toutes les réflexions connues sur l'illusion de la plupart des supériorités d'état & de fortune, on ne sauroit empêcher que les esprits les plus grossiers, ne fussent continuellement frappés de l'inégalité extérieure des différens marchés que le riche fait avec le pauvre ; on diroit , dans ce moment-là, qu'une partie des hommes n'a été formée que pour la commodité de l'autre ; le pauvre sacrifie son temps & ses forces pour multiplier, autour du riche , les satisfactions de tout genre ; & celui-ci , lorsqu'il donne en échange la plus étroite subsistance , ne s'impose aucune privation ; puisque l'étendue de ses besoins physiques est bornée par les loix de la nature : l'égalité n'est donc rétablie que par la lassitude & l'ennui qui naissent de la jouissance même des plaisirs. Mais ces dégoûts composent le lointain dans le tableau de la vie ; le peuple ne les apperçoit point ; & comme il n'a

jamais connu que les besoins, il ne peut se former aucune idée des langueurs de nos diverses satiétés.

Dira-t-on imprudemment, que si les distinctions de propriétés sont un obstacle à l'établissement d'une morale politique, il faut travailler à les détruire ? Mais si dans ces âges reculés, où les divers degrés de talens & de connoissances se rapprochoient infiniment davantage, les hommes n'ont pu conserver, ni la communauté des biens, ni l'égalité des partages ; imagineroit-on que ces relations primitives pussent être rétablies dans un temps où la disparité des moyens s'est considérablement accrue, & dans un temps où toutes les supériorités d'état & de puissance sont consolidées par la force immuable des armées disciplinées ?

D'ailleurs, lors même que dans la composition d'un monde idéal, on auroit introduit la division la plus exacte des divers biens estimés par les hommes, il faudroit encore, pour maintenir un système réel d'égalité, que chacun exécutât fidèlement

les devoirs imposés par la morale universelle , puisque c'est la part de chaque individu , aux sacrifices de tous les membres de la société , qui doit dédommager chaque citoyen en particulier , des privations auxquelles il se soumet lui-même.

Il est essentiel d'observer encore , que ce n'est pas seulement l'intérêt personnel éclairé qu'il faut lier à l'ordre public ; c'est ce même intérêt égaré par des passions , & alors un simple guide ne suffit plus ; c'est un joug qu'il faut imposer ; c'est un frein toujours agissant qu'il faut absolument employer : & rien n'est plus chimérique , que de prétendre retenir un homme entraîné par une imagination impétueuse , en essayant de rappeler à son souvenir des principes & des instructions , qui , aux termes du programme de l'académie (1), doivent être le *résultat de l'analyse , de la méthode , de l'art de*

(1) Programme donné par l'Académie Française , à l'occasion d'un Prix qu'elle doit décerner au meilleur catéchisme de morale , dont les instructions seront fondées sur les seuls principes du droit naturel.

diviser, de définir, de développer les idées, & de les circonscrire.

Ce seroit déjà une entreprise hardie, que de vouloir conduire tous les hommes par la seule raison, puisque la première chose que cette raison découvre, c'est sa propre foiblesse; mais quand on a besoin de s'appuyer sur des maximes susceptibles de controverfes; quand on veut opposer au mouvement rapide de l'intérêt personnel, une morale qui ne peut agir qu'avec le concours d'une réflexion profonde; on nous rappelle alors cette doctrine des premiers économistes, qui, en établissant des principes exagérés sur la liberté du commerce des grains, s'en remettoient à l'*évidence* du soin de vaincre ou de prévenir les émotions populaires.

Il me semble que les faux raisonnemens sur l'union de l'intérêt personnel avec l'intérêt public, viennent de ce qu'on applique à l'état présent des sociétés, les principes qui ont servi de base à leur formation; cette confusion très-naturelle est une grande source d'erreurs.

d'erreurs. Tâchons de rendre sensible une proposition qui paroît d'abord difficile à saisir ; & , dans cette vue , supposons pour un moment la génération future rassemblée en esprit dans un monde idéal ; & ignorant , avant d'habiter la terre , quels sont les individus qui naîtront de parens comblés des faveurs de la fortune , & quels sont ceux que la misère affiégera dès le berceau. On les instruit seulement des principes du droit civil ; on leur développe la convenance des loix de propriété , & on leur fait un tableau du désordre qui seroit l'effet inévitable d'une variation continuelle dans le partage des biens ; alors tous ceux qui doivent composer la génération nouvelle , incertains également de la chance que leur réserve le hasard de la naissance , souscrivent unanimement aux événemens qui les attendent ; & dans un pareil instant , où les rapports de société n'existent qu'en spéculation , on peut dire , avec vérité , que l'intérêt personnel se trouve confondu dans l'intérêt public ; mais cette identité cesse , quand chacun , arrivé sur la

terre, a pris possession de son lot; il n'est plus possible alors que tous les intérêts personnels concourent au maintien de ces gradations prodigieuses de rang & de fortune, qui dérivent du hasard de la naissance; & ceux auxquels il n'est échu que des peines & des privations, ne se résigneront à l'infériorité de leur état que par un sentiment religieux, le seul qui peut leur faire appercevoir une justice éternelle, & les placer en imagination, avant le temps & avant les loix.

Il n'est rien de si aisé, que d'établir des conventions & de faire observer des règles au moment du tirage d'une loterie; chacun alors, au même point de perspective, trouve tout bien, tout juste & tout ingénieux, & l'on est en paix d'un commun accord; mais à mesure que les bons & les mauvais lots sont connus, l'esprit change, l'humeur s'aigrit; & sans le frein de l'autorité, on se montreroit difficile, envieux, querelleur, & quelquefois injuste & violent.

On voit cependant, à la suite des réflexions

précédentes, que la société politique en projet, & la société politique en action, offrent à l'observation deux époques différentes ; & comme ces époques ne sont séparées par aucune limite apparente, elles se confondent presque toujours dans l'esprit des moralistes politiques. Celui qui croit à l'union de tous les intérêts particuliers avec l'intérêt public, & qui célèbre cette harmonie, n'a considéré la société que dans son plan général & primitif ; celui qui pense, au contraire, que tout est mal & sans accord, parce qu'il y a de grandes différences de pouvoir & de fortune, n'a considéré la société que dans son mouvement actuel de rotation. L'une & l'autre de ces deux méprises ont été consacrées par des écrivains célèbres. L'homme entraîné par une imagination vive, l'homme fortement saisi par les objets présents, a dû n'être frappé que de l'inégalité des conditions ; & le Philosophe qui se transporte, par ses abstractions, au-delà, pour ainsi dire, de la circonférence des sociétés, a dû n'apercevoir que les

rapports & les principes qui ont déterminé la première formation des loix civiles. Ainsi, par-tout, on voit que la plupart des disputes tiennent à la différence des positions, & à la variété des points de vue ; il y a tant de places dans le monde moral, que selon celle qu'on choisit, le tableau change entièrement.

JUSQU'A présent, nous avons tâché de connoître l'effet qu'on pouvoit attendre d'un traité de morale, en rapportant seulement ce genre d'instruction à l'intérêt personnel le plus éclairé. Il nous reste à montrer que toute espèce d'éducation, qui demande du temps & de la réflexion, ne peut convenir, en aucune manière, à la classe la plus nombreuse des hommes ; & pour sentir cette vérité, il suffit d'arrêter son attention sur l'état social de tous ceux qui sont dénués de propriétés, & dépourvus des talens qui peuvent y suppléer ; obligés de recourir à un travail grossier, & où l'on n'exige que l'emploi des forces physiques, leur concurrence

& l'empire de la richesse réduisent le salaire de cette classe nombreuse au nécessaire le plus absolu ; ils ne sauroient donc subvenir qu'avec peine, à l'entretien de leurs enfans ; & ils doivent être tellement impatiens de les appliquer à des occupations utiles , qu'ils ne peuvent les envoyer dans les lieux publics d'instruction, que pendant les premiers instans de la vie ; ainsi , l'ignorance & la pauvreté sont , au milieu de nos sociétés , le lot héréditaire de la plus grande partie des citoyens ; il n'y a d'adoucissement à cette loi générale , que dans les pays où la constitution du Gouvernement soutient le prix des salaires , & donne , au peuple , quelques moyens de résistance , contre le despotisme de la fortune & de la propriété. Cependant , si tel est l'effet inévitable de notre législation civile & politique , comment pourrions - nous imaginer de lier les hommes , indistinctement , au maintien de l'ordre public , par aucune instruction , je ne dis pas compliquée , mais où l'exercice d'un long raisonnement fût seulement un

préalable nécessaire ? Il ne suffiroit pas alors de donner des appointemens aux instituteurs, il faudroit encore payer le temps des écoliers ; puisque, pour les gens du peuple, ce temps est, dès le plus bas âge, leur unique moyen de subsistance.

Cependant la morale n'est point, comme toutes les autres sciences humaines, une connoissance, qu'on soit libre d'acquérir plus ou moins lentement ; l'instruction la plus prompte est encore trop tardive, puisque l'homme a le pouvoir physique de faire du mal, avant que son esprit soit en état de s'adonner à la réflexion, & d'enchaîner les idées les plus simples.

Ce n'est donc pas un catéchisme politique qu'il faut destiner à l'instruction du peuple ; ce n'est pas un cours d'enseignemens fondé sur les rapports de l'intérêt personnel avec l'intérêt public, qui peut convenir à la mesure de son intelligence ; & quand une pareille doctrine seroit aussi juste qu'elle me paroît susceptible de contradictions, on ne pourroit jamais en rendre les

principes assez distincts , pour la mettre à l'usage de tous ceux dont l'éducation ne dure qu'un moment. La morale religieuse , par son action rapide , se trouve exactement appropriée à la situation singulière du plus grand nombre des hommes ; & cet accord est si parfait , qu'il semble un des traits remarquables de l'harmonie universelle. La morale religieuse est la seule qui puisse persuader avec célérité , parce qu'elle émeut en même temps qu'elle éclaire ; parce que seule , elle a le moyen de rendre sensible tout ce qu'elle recommande ; parce qu'elle parle au nom d'un Dieu , & qu'il est aisé d'inspirer du respect pour celui dont la puissance éclate de toutes parts , aux yeux des simples & des habiles , aux yeux des enfans & des hommes faits.

Qu'on ne dise point , pour attaquer cette vérité , que l'idée d'un Dieu est la plus incompréhensible de toutes , & que si l'on peut faire découler des leçons utiles d'un principe si métaphysique , on doit attendre bien davantage des préceptes qui seront

appuyés sur les rapports communs de la vie. Une telle objection est purement subtile ; la connoissance distincte de l'essence d'un Dieu , créateur du monde , est , sans doute , au-dessus de l'intelligence des hommes de tout âge & de toutes facultés ; mais il n'en est pas de même de l'idée vague d'une puissance céleste , qui punit & qui récompense ; l'autorité paternelle & la foiblesse de l'enfance , préparent de bonne heure aux idées d'assujettissement & d'empire ; & le monde est une si grande merveille , un théâtre si continuel de prodiges , qu'il est aisé de lier de bonne heure la crainte & l'espérance au sentiment d'un Être suprême. Aussi , bien loin que l'infinité d'un Dieu , créateur & moteur de l'univers , puisse détourner du respect & de l'adoration , ce sont les ténèbres dont il s'enveloppe , qui prêtent une nouvelle force aux idées religieuses ; l'homme demeure froid , très-souvent , au milieu des découvertes de sa raison ; mais il est toujours facile à émouvoir , toutes les fois qu'on s'adresse à son imagination ; car

cette faculté de notre esprit nous excite à une action continuelle, en découvrant à nos yeux un grand espace, & en nous tenant toujours à une certaine distance du but. L'homme est tellement disposé à s'étonner d'un pouvoir dont il ignore les ressorts, ce sentiment est en lui tellement inné, que ce dont on doit se défendre le plus dans son éducation, c'est de l'insinuation insidieuse des diverses terreurs dont il est susceptible. Ainsi, non pas seulement l'idée à jamais vraie de l'existence d'un Dieu tout-puissant, mais simplement la foi crédule aux opinions les plus superstitieuses, aura toujours plus d'empire sur la classe commune des hommes, que des enseignemens abstraits, ou des considérations générales. Je ne fais même, si l'on ne pourroit pas dire, avec vérité, que l'avenir de cette courte vie, quand il ne nous est présenté que par l'esprit, est moins rapproché de nous que le spectacle lointain offert à nos yeux par la religion, parce que c'est notre sentiment qui s'avance vers celui-ci, &

que les descriptions les plus distinctes de la raison ne peuvent jamais égaler , en pouvoir, l'ardeur pressante d'un mouvement de notre ame.

Je reprends la suite de mes réflexions ; & je place ici une observation importante : c'est que plus l'étendue des impôts entretient le peuple dans l'abattement & dans la misère, plus il est indispensable de lui donner une éducation religieuse ; car c'est dans l'irritation du malheur, qu'on a sur-tout besoin, & d'une chaîne puissante, & d'une consolation journalière. Les abus successifs de la force & de l'autorité, en bouleversant tous les rapports qui existoient originairement entre les hommes, ont élevé, au milieu d'eux, un édifice tellement artificiel, & où il règne tant de disproportion, que l'idée d'un Dieu y est devenue plus nécessaire que jamais, pour servir de nivellement à cet assemblage confus de disparités de tout genre ; & si l'on pouvoit jamais se prêter à imaginer l'existence d'un peuple soumis uniquement aux loix d'une morale politique,

On se représenteroit , sans doute , une nation naissante , & qui seroit contenue par la vigueur d'un patriotisme encore dans sa pleine jeunesse , une nation qui occuperoit un pays où les richesses n'auroient pas eu le temps de s'accumuler , où la distance des habitations , les uns des autres , contribueroit au maintien des mœurs domestiques , où l'agriculture , cette occupation simple & paisible , constitueroit la principale ambition , où la main-d'œuvre obtiendrait une récompense proportionnée à la rareté des ouvriers , & à la vaste étendue des travaux utiles ; on se représenteroit enfin une nation où les loix & la forme du Gouvernement favoriseroient , pendant long-temps , l'égalité des rangs & celle des propriétés. Mais dans nos anciens États de l'Europe , où l'accroissement des richesses augmente continuellement la différence des fortunes & la distance des conditions ; mais dans nos vieux corps politiques , où nous sommes serrés les uns contre les autres , & où la misère & la magnificence se trouvent sans cesse

entremêlées, il faut nécessairement une morale fortifiée par la religion, pour contenir ces nombreux spectateurs de tant de biens & d'objets d'envie, & qui, placés si près de tout ce qu'ils appellent le bonheur, ne peuvent jamais y prétendre.

On demandera peut-être, à la suite de ces réflexions, si la religion, qui affermit tous les liens, & qui fortifie toutes les obligations, n'est pas favorable à la tyrannie: une telle conséquence ne seroit pas raisonnable; il faut bien que la religion, consolatrice de tant d'afflictions, adoucisse également les maux qui naissent du despotisme; mais elle n'en est ni l'origine, ni le soutien: cette religion bien entendue, ne doit prêter un appui qu'aux idées d'ordre & de justice; & les instructions d'une morale politique se proposeroient le même but. Ainsi, dans l'un & l'autre plan d'éducation, les droits du prince, comme ceux des citoyens, constituent simplement une des parties élémentaires du système général de nos devoirs.

Je ferai seulement observer que l'insuffisance d'une morale politique devoit paroître encore plus sensible, dans un pays où la nation soumise à l'autorité d'un seul, seroit absolument éloignée du Gouvernement ; car l'intérêt personnel n'ayant plus alors de communication habituelle avec l'intérêt général, il seroit bien à craindre, qu'en voulant présenter l'union de ces deux intérêts, comme le motif essentiel de la vertu, le plus grand nombre des écoliers retînt uniquement de cette instruction, que la personnalité est admise pour premier principe ; & qu'ensuite chacun se réservât de juger des momens & des circonstances où l'amour de soi-même & l'amour de l'Etat devoient se séparer, ou se réunir. Et combien d'erreurs ne feroit-on pas à cet égard ? Le bien public, comme toutes les idées abstraites, n'a point de configuration précise ; c'est, pour la plupart des hommes, une mer sans bords, & il ne faut pas beaucoup d'adresse ou de subtilité, pour venir à bout d'y confondre toutes nos convenances. On peut connoître

comment nous formons , selon nos goûts , l'alliance de toutes les idées morales , en considérant avec quelle facilité les hommes savent rapprocher d'une qualité , le défaut habituel de leur caractère ; celui qui blesse sans ménagement , s'honore de sa franchise & de son courage ; celui qui est lâche , ou timide dans ses sentimens & dans ses paroles , se vante de son esprit de réserve & de circonspection ; & par un nouveau raffinement , dont j'ai vu de singuliers exemples , celui qui demande au Souverain une grace pécuniaire , essaie de persuader qu'il n'est mu dans cette sollicitation , que par le noble amour d'une distinction honorable ; chacun est habile à faire le point de liaison qui unit ses passions à une vertu : seroit-on donc moins expert à trouver quelque rapport entre son intérêt & l'intérêt public ?

Je ne saurois , je l'avoue , me représenter , qu'avec une sorte de dégoût , & même d'épouvante , une société politique dont tous les membres , sans motif dominant , ne seroient contenus que par une prétendue

liaison de leur intérêt particulier avec l'intérêt général. Que de juges isolés ! Quelle multiplicité innombrable d'opinions, de sentimens & de volontés ! Tout seroit en confusion, si on laissoit aux hommes la liberté de faire de pareils calculs ; il leur faut absolument une idée simple pour règle de conduite, sur-tout lorsque toutes les applications de cette règle sont diversifiées à l'infini. Dieu donnant ses loix sur la montagne de Sinai, n'a besoin que de dire, *tu ne déroberas point* ; & avec l'idée imposante de ce Dieu, que tout rappelle dans la nature, que tout imprime dans le cœur de l'homme, ce commandement abrégé conserve, en tous les temps, une autorité suffisante ; mais que la philosophie politique dise, *tu ne déroberas point*, il faut qu'elle ajoute à ce précepte une suite de raisonnemens, sur les loix de propriété, sur l'inégalité des conditions, & sur les divers rapports de l'ordre social ; il faut, pour nous persuader, qu'elle parcourre tous les motifs, qu'elle réponde à toutes les objections, qu'elle repousse

toutes les attaques ; il faut encore que , par les leçons de cette philosophie , l'esprit le plus grossier soit mis en état de suivre les diverses ramifications , qui joignent , disjoignent , & réunissent derechef l'intérêt personnel à l'intérêt public : quelle entreprise ! c'est peut-être , en dernière analyse , vouloir employer un cours d'anatomie , pour diriger un enfant sur le choix des alimens qui lui conviennent , au lieu de commencer à le conduire par les conseils & l'autorité de sa mère.

Les mêmes remarques sont applicables à toutes les vertus dont l'observation est essentielle à l'ordre public : quelle route le simple raisonnement n'auroit-il pas à faire , pour persuader à un célibataire qu'il ne doit point enlever à un époux le cœur de sa femme ! où lui assigneroit-on un dédommagement distinct , du sacrifice de sa passion ? Quels détours encore ne feroit-on pas obligé de parcourir , pour démontrer , à un ambitieux , qu'il ne doit pas calomnier en secret son rival , à un avare solitaire , ou
armé

armé d'indifférence contre l'opinion, qu'il ne doit pas s'éloigner de toutes les occasions de faire du bien ; à un génie ardent & vindicatif, qu'il ne doit pas obéir aux sentimens qui le pressent ; à un homme dans le besoin, qu'il ne doit pas avoir recours à des mensonges pour se faire valoir, ou pour tromper de quelque autre manière ? Et combien d'autres positions offriroient les mêmes difficultés, & de plus grandes encore ? Les idées abstraites les mieux ordonnées ne peuvent jamais s'emparer de nous, que par le plus long chemin, puisqu'il est de ces sortes d'idées, est de dégager le raisonnement de tout ce qu'il a de sensible, & par conséquent de frappant, & d'une impression rapide ; d'ailleurs, la morale politique, comme tout ce qui vient uniquement de l'esprit, seroit toujours pour nous une simple opinion ; opinion que nous aurions le droit d'appeler, à tout moment, en cause, au tribunal de notre raison. Les leçons des hommes ne sont jamais que la représentation de leur jugement, & le

sentiment des uns n'entraîne point la volonté des autres. Il n'est même aucun principe de morale qui, sous des rapports absolument humains, ne soit susceptible d'exception ou de quelque modification ; & il n'y a rien de si composé, que la liaison de la vertu avec le bonheur. Enfin, tandis que notre esprit a de la peine à saisir, à distinguer clairement cette union, les objets de nos passions sont par-tout apparens, & tous nos sens en sont préoccupés ; l'avare voit de l'or & de l'argent ; l'ambitieux, les honneurs qu'on décerne aux autres ; le débauché, les objets de sa luxure ; la vertu n'a pour elle que le raisonnement : elle avoit donc besoin d'être soutenue par un sentiment religieux, & par les heureuses espérances dont ce sentiment est accompagné.

Aussi, dans un Gouvernement où l'on voudroit substituer une morale politique à une éducation religieuse, il deviendrait peut-être indispensable de garantir les hommes de toutes les idées propres à exalter leur esprit ; il faudroit les détourner des

différentes rivalités qui excitent leur amour propre & leur ambition ; il faudroit les éloigner de la société habituelle des femmes ; il faudroit encore abolir l'usage des monnoies , cette image attrayante & confuse de toutes sortes de biens ; enfin , en enlevant aux hommes leurs espérances religieuses , & en les privant ainsi des encouragemens à la vertu qui naissent de leur imagination , il faudroit nécessairement empêcher , de toutes ses forces , que cette imagination ne servit plus qu'à seconder les vices , & toutes les passions contraires à l'ordre public : c'est parce que Télémaque étoit accompagné d'une Divinité , qu'il lui fut permis de visiter la cour fastueuse de Sésostris , & les demeures enchanteresses d'Eucharis & de Calypso.

Il est sur-tout un âge , le plus beau , comme le plus assuré de la vie , où l'on ne sauroit se passer de l'autorité d'un guide ; il faut , pour traverser avec sûreté les jours orageux de la jeunesse , des principes qui nous commandent , & non des réflexions

qui nous conseillent ; celles-ci n'ont de puissance , qu'en proportion de la vigueur de l'esprit , & l'esprit n'est formé que par l'expérience & par le long combat des idées.

Les instructions religieuses ont le particulier avantage de saisir l'imagination , & d'intéresser la sensibilité , ces deux brillantes facultés de nos premières années : ainsi , lors même que l'on parviendroit à établir un cours de morale politique , assez bien étayé par le raisonnement , pour défendre du vice l'homme éclairé par la maturité de l'âge , je dirois encore qu'une semblable philosophie ne sauroit convenir à la jeunesse , & que cette armure est trop pesante pour elle.

Enfin , les leçons de la sagesse humaine , qui ne peuvent nous dominer dans l'ardeur de nos passions , sont également insuffisantes , aux momens où nos forces étant abattues par la maladie , nous ne sommes plus en état de saisir une diversité de rapports ; au lieu que telle est la douce émotion qui accompagne le langage de la religion , que

dans la dégradation successive de nos facultés, ce langage est encore en proportion avec elles.

Cependant ; si l'on venoit jamais à persuader qu'il y a sur la terre un plus sûr encouragement à la vertu que les idées religieuses , on affoiblirait aussi-tôt leur empire ; elles ne peuvent ni intéresser à demi , ni régner en partage ; & si elles ne débordent pas, pour ainsi dire, le cœur de l'homme , toute leur puissance s'évanouit.

Les instructions religieuses , en rassemblant tous les moyens propres à exciter les hommes à la vertu , ne négligent point , il est vrai , d'indiquer les rapports qui existent entre l'observation des loix de la morale & le bonheur de la vie ; mais c'est comme un motif accessoire , que ces considérations sont présentées : ainsi , il n'est pas nécessaire de les appuyer des mêmes preuves qu'exige un principe fondamental. D'ailleurs , quand de bonne heure on avertit le peuple que les vices & les crimes conduisent au malheur sur la terre , ces enseignemens

ne font une longue impression sur lui, qu'autant qu'on réussit en même temps à le convaincre, de l'influence habituelle d'une providence, sur tous les événemens de ce monde.

Une raison importante dispense encore les instituteurs religieux, de s'attacher à démontrer que les principaux avantages dont les hommes paroissent envieux, sont une conséquence absolue de l'observation des loix d'ordre : c'est que les sacrifices supportés par une idée de devoir, se changent dans une satisfaction réelle ; & ce sentiment intérieur, dont jouissent les hommes vertueux avec piété, compose une des parties essentielles de leur bonheur. Mais quel retour consolant peut-on faire sur soi-même, quelle approbation intime peut-on s'accorder, quand on ne connoît d'autre empire que celui de la morale politique, & quand la vertu n'est qu'une rencontre de l'intérêt personnel avec l'intérêt public ?

Sans doute, la religion propose à l'homme son propre bonheur pour but & pour der-

nier terme ; mais , comme ce bonheur est placé dans l'éloignement , la religion peut nous y conduire par des détachemens & des sacrifices passagers ; elle traite , avec la partie la plus sublime de nous-mêmes , celle qui nous défunit du moment présent , pour nous lier aux temps à venir ; elle nous présente des espérances , qui nous attirent hors de nos intérêts terrestres , dans le degré nécessaire pour n'être pas livrés sans mesure , à l'impression défordonnée de nos sens , & à la tyrannie de nos passions. L'irréligion , au contraire , dont les leçons nous apprennent que nous ne sommes possesseurs que d'un instant , nous concentre de plus en plus en nous-mêmes , & il n'y a rien de beau ni de bon à cette condition ; car la grandeur , en tout genre , tient à l'étendue des rapports que nous embrassons ; & , dans une pareille acception , le sentiment & l'esprit sont soumis aux mêmes loix.

Ceux qui présentent les liens de la religion comme indifférens , nous assurent qu'on peut se reposer du maintien de la morale ,

sur quelques sentimens généraux dont nous avons contracté l'habitude ; mais ils négligent de faire attention que ces sentimens tirent leur principale force , & presque leur descendance , de l'esprit religieux qu'on desireroit d'affoiblir. Oui , l'humanité même , cette tendre émotion d'une ame bien née , s'anime & se fortifie par l'idée d'un Être suprême ; l'alliance entre les hommes ne tient que foiblement à la conformité de leur structure & de leur organisation ; elle ne peut pas non plus être attribuée à la ressemblance de leurs passions , cette source continuelle de tant de haines ; elle dépend essentiellement de nos rapports avec le même auteur , le même surveillant , le même juge ; elle est fondée sur l'égalité de nos droits aux mêmes espérances , & sur cette suite de devoirs inculqués par l'éducation , & rendus respectables par l'empire habituel des opinions religieuses. Hélas ! il faut malheureusement l'avouer , les hommes ont tant de défauts , tant d'injustices , tant de personnalité , tant d'ingratitude , aux

yeux de ceux qui les ont observés en masse, qu'on ne parviendrait jamais à les tenir en harmonie, par les seules leçons de notre sagesse : ce n'est pas toujours parce qu'ils sont aimables que nous les aimons ; c'est quelquefois aussi, & très-souvent, parce que nous devons les aimer, que nous les trouvons aimables. Oui, la bonté, l'indulgence, ces qualités les moins composées, ont encore besoin d'être raccordées, de temps à autre, avec une idée générale & prédominante, le lien de toutes nos vertus. Les passions des autres nous blessent de tant de manières, & il y a souvent tant de profondeur & d'énergie dans notre amour de nous-mêmes, que nous avons besoin de quelque secours, pour être constamment généreux dans nos sentimens, & pour nous associer d'un réel intérêt à tous ces compagnons de destinée, au milieu desquels nous sommes placés.

Enfin, ne le dissimulons point, si l'homme venoit à se regarder comme un être, enfant du hasard, ou d'une aveugle nécessité, &

lui-même sur une tortue. Nous imiterons ces philosophes, & , comme eux , nous ne procéderons jamais que par dégradation , toutes les fois qu'en essayant de former la chaîne des devoirs & des principes de la morale , nous n'en placerons pas le dernier anneau , au-dessus de nos considérations mondaines , & par delà les limites de nos conventions sociales.



CHAPITRE II.

Suite du même sujet. Parallèle entre l'influence des idées religieuses & celle des loix & de l'opinion.

APRES avoir examiné, comme je viens de le faire, dans le Chapitre précédent, s'il étoit possible de fonder la morale sur la liaison de l'intérêt particulier avec l'intérêt public, il me reste à considérer si les punitions infligées par le souverain, si le sceptre, que tient en sa main l'opinion publique, ont un pouvoir suffisant pour contenir les hommes, & pour les attacher à l'observation de leurs devoirs.

Il faut nécessairement passer par des idées communes, pour avancer d'un degré dans la recherche de la vérité : ainsi je dois, d'abord, rappeler ici que les loix pénales ne pouvant s'appliquer qu'aux délits connus & prouvés, cette première condition circonscrit infiniment leur empire : cependant

les crimes exécutés secrètement, ne sont pas les seuls qui soient hors de la dépendance des loix ; il faut encore mettre dans ce rang toutes les actions répréhensibles, qui, faute d'un caractère distinct, ne peuvent jamais être signalées ; le nombre en est prodigieux : la dureté des parens, l'ingratitude des enfans, l'abandon inhumain de ses serviteurs, les trahisons en amitié, la violation des mœurs domestiques, la désunion semée au sein des familles, la légèreté des principes sur tous les liens de la société, les conseils perfides, les insinuations adroites & calomnieuses, l'exercice rigoureux de ses droits, la faveur & la partialité parmi les juges, leur inattention, leur paresse, leur dureté, la recherche des places importantes avec le sentiment de son incapacité, les flatteries corruptrices & mensongères adressées aux princes ou aux ministres, l'indifférence au bien public de la part des hommes d'Etat, leurs viles & pernicieuses jalousies, les dissensions politiques, excitées pour se rendre nécessaire, les guerres ordonnées par ambition,

l'intolérance couverte d'un faux zèle, enfant d'autres sentimens funestes que les loix ne peuvent , ni suivre , ni désigner , & qui ont déjà fait bien du mal , avant de donner aucune prise à la censure publique. On ne doit pas même désirer que cette censure passe certaines bornes , parce que le pouvoir appliqué à des fautes obscures , ou susceptibles de diverses interprétations , dégénère aisément en tyrannie ; & , comme il n'est rien de si fugitif que la pensée , comme il n'est rien de si intime que nos sentimens ; il n'y a aussi qu'une puissance invisible , & dont l'autorité semble participer à l'influence divine , qui ait le droit d'entrer dans le secret de nos cœurs.

Ce n'est donc qu'au tribunal de sa conscience , que l'homme peut être interrogé sur une multitude d'actions & de volontés qui échappent à la surveillance des Gouvernemens. Gardons-nous de renverser l'autorité d'un Juge si actif & si éclairé ; gardons-nous de l'affaiblir volontairement , & ne soyons pas assez imprudens , pour nous

reposer uniquement sur la discipline sociale. Je me hasarderai même à dire, que l'empire de la conscience est peut-être encore plus nécessaire, dans le siècle où nous vivons, que dans aucun des âges précédens, quoique la société n'offre plus le spectacle de ces vices & de ces crimes qui révoltent par leur difformité ; mais lorsque la liberté des mœurs, & le raffinement des manières, sont parvenus à rapprocher, par des nuances souvent imperceptibles, le bien & le mal, le vice & la décence, le mensonge & la vérité, l'esprit personnel & les dehors généreux, il est plus important que jamais, d'opposer à cette dépravation obscure, une autorité intérieure, qui veille jusques dans les détours mystérieux de nos déguisemens, & dont l'action soit aussi pénétrante que notre dissimulation semble adroite & bien concertée.

C'est, sans doute, parce qu'une telle autorité paroît absolument nécessaire au maintien de l'ordre public, que plusieurs
écrits

écrits philosophiques essaient de l'introduire au milieu même de l'athéisme. Tout est fabuleux dans un pareil système ; on nous parle de rougir à nos propres yeux , de redouter nos reproches secrets , & d'être effrayés des condamnations , que , dans le calme de nos pensées , nous prononcerons contre nous-mêmes : mais ces sentimens , qui ont tant de force avec l'idée d'un Dieu , on ne fait à quoi les unir , quand on nous donne pour seul maître l'intérêt personnel le plus actif , & quand toutes les grandes communications , établies entre les hommes par les opinions religieuses , sont absolument rompues ; la conscience n'est plus alors qu'une expression vuide de sens , un mot inutile dans la langue. On peut connoître encore les remords de l'esprit , c'est-à-dire , le regret de s'être trompé dans la marche de son ambition , dans la conduite de ses intérêts , dans le choix des moyens qu'on emploie pour obtenir les égards & la louange des autres , enfin , dans les calculs divers de nos convenances mondaines :

mais de tels remords ne sont qu'une exaltation de notre amour-propre ; nous divinisons , en quelque manière , notre esprit , notre jugement , notre intelligence , & nous faisons comparoître ensuite toutes nos actions devant ces fausses idoles , pour nous reprocher nos méprises & nos foibleffes ; nous nous tourmentons ainsi nous-mêmes volontairement ; mais quand cette persécution nous importune trop long - temps , nous sommes les maîtres de commander à nos tyrans d'user envers nous d'indulgence. Il n'en est pas de même des agitations de la conscience : le sentiment qui les fait naître n'a rien de composé , ni de factice ; & nous ne pouvons ni corrompre notre juge , ni entrer en accommodement avec lui : ce qui séduit les hommes ne le trompe jamais ; & dans l'étourdissement de la prospérité , dans l'enivrement des plus grands succès , ses regards inévitables sont fixés sur nous , & nous ne jouissons , qu'avec frayeur , des applaudissemens & des triomphes que nous n'avons pas mérités.

On lit encore, dans plusieurs livres modernes, qu'avec de bonnes loix on aura toujours une morale suffisante; mais je ne saurois adopter cette opinion: l'homme est un être si composé, & ses rapports avec ses semblables sont si divers & si déliés, que pour régler son intérieur, & pour diriger sa conduite, il a besoin d'une multitude de sentimens, sur lesquels les commandemens du Souverain n'ont aucune prise; c'est tous les devoirs simples & prononcés que les législateurs ont réduits en préceptes; & cette grosse charpente, que l'on nomme les loix civiles, laisse des vuides par-tout. Les loix ne demandent qu'une aveugle obéissance; & comme elles n'ordonnent, ou ne défendent que des actions, & qu'elles sont absolument indifférentes aux sentimens intimes des hommes, l'édifice moral qu'elles élèvent n'est, dans plusieurs parties, qu'une figure extérieure, & c'est par le fait, pour ainsi dire, qu'il semble avoir été commencé. La religion procède d'une manière entièrement opposée;

c'est au fond des cœurs , c'est dans les cavités de la conscience , qu'elle pose sa première base ; elle paroît être dans l'intelligence des plus grands secrets de la nature ; elle sème en terre un grain , & ce grain s'y nourrit , s'y fortifie , & se transforme en de nombreux rameaux , qui , sans aucun effort , s'élèvent & s'étendent dans toutes les dimensions , & sous toutes sortes de formes.

Je suppose néanmoins que l'on crût suffisant , pour le maintien de l'ordre public , de réduire la morale à l'esprit des loix civiles ; il seroit encore hors du pouvoir des hommes , de tirer de cette assimilation des enseignemens familiers propres à former un code d'éducation ; car ces mêmes loix , simples dans leurs commandemens , ne le sont pas de même dans leurs principes. On n'apperçoit pas sur le champ pourquoi la vengeance la plus juste est interdite ; pourquoi l'on n'a pas le pouvoir de se faire rendre son bien , en recourant aux mêmes moyens dont un ravisseur

a fait usage ; pourquoi l'on n'a pas le droit de résister , avec violence , à l'oppresseur le plus tyrannique ; enfin , pourquoi certaines actions , tantôt indifférentes en elles-mêmes , & tantôt nuisibles aux autres , sont condamnées d'une manière uniforme & générale ; il faut nécessairement une sorte de combinaison , pour découvrir que le législateur s'est écarté des idées naturelles , afin d'empêcher que personne ne fût juge dans sa propre cause , & afin d'éviter que les exceptions & les distinctions , dont chaque circonstance est susceptible , ne fussent jamais déterminées par les seules lumières des divers membres de la société. C'est de même par des motifs indirects , que les loix sévissent avec plus de rigueur contre un délit difficile à saisir , que contre un désordre plus répréhensible en lui-même , mais dont les excès peuvent être facilement aperçus ; & elles observent encore une semblable règle à l'égard des crimes qui sont environnés d'un plus grand appas , quoique cette séduction même fût un motif

d'indulgence aux yeux de la simple justice : enfin les loix , en adoptant des degrés de sévérité très-divers pour contraindre les débiteurs à l'accomplissement de leurs promesses , ne se montrent occupées , ni de la compassion due à des malheurs imprévus , ni d'autres motifs d'équité dignes d'un égal intérêt ; toute leur attention s'est fixée sur le rapport des engagements avec les ressources politiques qui naissent du commerce & de ses transactions. Il existe ainsi une multitude de défenses , de punitions , ou de gradations dans les peines , qui n'ont de connexion qu'avec les vues générales de la législation , & nullement avec ce bon sens circonscrit , qui détermine le jugement des particuliers. C'est donc souvent par des considérations très-étendues & très-composées , qu'une action est criminelle ou répréhensible aux yeux de la loi : ainsi , l'on ne sauroit édifier , sur ces seules bases , un système de morale , dont chacun pût avoir une conscience évidente ; & puisque le législateur évite , avec soin , de rien sou-

mettre à l'examen des individus , puisqu'il sacrifie souvent à ce principe la justice naturelle , comment voudroit - on , dans le même temps , nous donner pour règle de conduite une morale politique , qui seroit toute fondée sur le raisonnement ?

Il n'est pas indifférent d'observer encore , qu'aux yeux du plus grand nombre des hommes , le sens des loix , & les décrets rendus par ceux qui les interprètent , doivent nécessairement s'identifier , se confondre , & former un seul point de vue ; & comme les juges sont exposés à de fréquentes erreurs , le véritable esprit de la législation reste souvent dans l'ombre , & l'on a de la peine à le discerner.

C'est peut-être parce que les loix sont l'ouvrage de notre intelligence , que nous sommes disposés à leur accorder un empire universel : mais , je l'avouerai , je suis si éloigné de penser qu'elles puissent jamais remplacer , au milieu de nous , l'influence salutaire de la morale religieuse , que je les crois insuffisantes , même pour régler

les choses soumises immédiatement à leur autorité ; ainsi , j'inviterois à réfléchir , si les erreurs malheureuses qu'on reproche à nos tribunaux criminels , ne prennent pas leur source dans la faute commise par l'autorité souveraine , lorsqu'elle a rapporté tous les devoirs des juges aux commandemens de la loi , & lorsqu'elle a refusé de se confier davantage à la conscience & aux sentimens intimes des magistrats.

Rendons cette observation plus sensible par un seul exemple choisi entre une infinité d'autres. On demande aujourd'hui que le législateur s'explique de nouveau sur la grande question des témoins nécessaires ; mais ne risquera-t-il pas toujours de se tromper , soit qu'il rejette absolument un pareil indice de la vérité , soit qu'il en fasse dépendre le sort d'un accusé ? Comment vouloir que le témoignage d'un homme honnête , désignant ou reconnoissant son assassin , ne soit compté pour rien par des juges ? Et comment prétendre aussi qu'un témoignage de cette nature suffise pour

déterminer une condamnation , lorsque celui qui rend ce témoignage paroît suspect , ou par sa réputation , ou par les motifs qu'on peut lui supposer , ou par l'invraisemblance de son assertion ? La raison est donc placée entre ces deux extrêmes ; mais les idées moyennes n'étant point assorties au langage absolu de la loi , il faut , en de pareilles circonstances , accorder beaucoup à la sagesse & à la morale des magistrats ; & bien loin qu'on serve l'innocence , en se conduisant autrement , on la met visiblement en danger , parce que les juges s'habituent à rendre la loi responsable de tout , & ne s'affujettissent qu'à respecter ses expressions , au lieu d'obéir à son esprit , qui est le desir passionné d'atteindre à la vérité. Eh quoi ! dira-t-on , voudriez-vous qu'il n'y eût plus d'instruction positive , ni pour servir de guide dans la recherche des crimes , ni pour déterminer les caractères auxquels ces crimes peuvent être reconnus ! Ce n'est point-là ma pensée ; mais je desirerois qu'en des affaires d'une si grave importance , on

réunit à la lumière qui émane de la prudence des législateurs , celle qui peut nous être apportée par la sagesse des juges ; je souhaiterois que la législation criminelle prescrivît aux magistrats , non pas tout ce qu'ils sont obligés de faire , mais tout ce dont ils ne peuvent s'exempter ; non pas tout ce qui suffit pour déterminer leur opinion , mais tout ce qui doit être la condition indispensable d'une punition capitale. Ainsi , dans un semblable esprit , les commandemens donnés par la loi , seroient une première sauve-garde contre l'ignorance ou la prévarication possible des juges : mais comme aucune règle générale , aucun principe immuable , n'est applicable à la diversité infinie des circonstances , je voudrois donner à l'innocence un nouveau défenseur , en intéressant , d'une manière plus immédiate , la morale des juges à la recherche & à l'examen de la vérité ; & pour les rappeler sans cesse à toute l'étendue de leurs obligations , je desirerois qu'avant de rendre un arrêt de condamnation , levant une de

leurs mains vers le Ciel , ils prononçaient avec émotion ces paroles : « j'atteste que » l'homme accusé devant nous me paroît » coupable , & selon les règles de la loi , » & selon mes propres lumières ». Non , ce n'est pas assez que de demander à un juge d'examiner , avec probité , si les indices d'un délit sont conformes au tableau que fait l'ordonnance des caractères de la vérité ; il faut avertir un magistrat , qu'il doit chercher cette vérité par tous les moyens que peut lui suggérer une scrupuleuse inquiétude ; il faut qu'il sache , qu'appelé à décider de l'honneur & de la vie des hommes , c'est son esprit & son cœur que l'humanité entière prend , en quelque sorte , à partie , & qu'il n'est point de limite apposée à l'étendue de ses devoirs ; alors , sans manquer à aucune des enquêtes ordonnées par la loi , on s'efforceroit d'aller plus loin encore ; alors , aucun des indices propres à faire impression sur des esprits raisonnables , ne seroit rejeté ; & aucun , en même temps , n'auroit une force tellement décisive , que

L'examen des circonstances pût jamais paroître inutile ; alors , les juges feroient usage de cette clairvoyance sensible , souvent la plus pénétrante de toutes ; alors , ils ne dédaigneroient point de lire jusques dans les regards de l'accusateur & de l'accusé , & ils ne croiroient point indifférent d'observer , avec intérêt , tous ces mouvemens de la nature , où la vérité se peint quelquefois avec tant d'énergie ; alors enfin , l'innocence seroit sous la garde de quelque chose d'aussi pur qu'elle-même , le sentiment timoré de la conscience d'un juge.

On n'a jamais , peut-être , assez réfléchi à quel point un ordre méthodique , quand on s'y astreint trop servilement , resserre les bornes de l'esprit ; il devient alors comme une espèce de sentier tracé entre deux escarpemens , & il nous empêche de découvrir tout ce qui n'est pas en droite ligne. L'empire absolu de la méthode nous détourne aussi de consulter cette lumière , quelquefois si vive , dont l'ame seule est le foyer ; car , en nous soumettant à un

mouvement positif & toujours réglé, & en nous faisant trouver du plaisir dans une marche déterminée, & qui offre des repos continuels à la pensée, il nous déshabitue, il nous éloigne de cette perception délicate, de ce sentiment naturel, qui n'a rien de fixe, ni de circonscrit, mais dont le libre effor nous approche souvent de la vérité, comme par une sorte d'instinct ou d'inspiration. Je m'écarterois trop de ma route, si j'étendois davantage ces réflexions, & je me hâte de les réunir au sujet de ce Chapitre, en faisant remarquer de nouveau, que si les loix sont insuffisantes dans le cercle même des décisions soumises à leur autorité; que si les loix ont un besoin absolu du secours de la morale religieuse, toutes les fois qu'elles imposent, à leurs propres interprètes, des devoirs un peu compliqués; elles pourroient encore moins suppléer à l'influence habituelle & journalière de ce motif, le plus puissant de tous, & le seul, en même temps, dont l'action soit assez pénétrante pour nous suivre dans

les détours de notre conduite , & dans le dédale de nos pensées.

Je dois maintenant diriger l'attention vers d'autres considérations. Tout ce qu'exige l'ordre public , tout ce qui importe à la société , dira-t-on , c'est que les criminels ne puissent échapper au glaive de la justice , & qu'une surveillance attentive les découvre sous le voile où ils cherchent à se cacher. Je ne rappellerai point ici les divers obstacles qui s'opposent à la plénitude de cette vigilance ; chacun peut aisément les connoître , ou s'en former une idée : mais je me presse de faire observer , qu'en considérant la société dans son état actuel , on ne doit point oublier que les idées religieuses y ont diminué sensiblement la tâche du Gouvernement : une scène absolument nouvelle s'ouvreroit , si l'on n'avoit pour guide qu'une morale politique ; ce ne seroit plus alors un petit nombre d'hommes , sans principes , qui troubleroit l'ordre public ; des acteurs plus adroits s'en mêleroit , & les uns conduits par un

raisonnement réfléchi, les autres, entraînés par des apparences séduisantes, seroient sans cesse en guerre avec tous ceux dont la fortune exciteroit leur jalousie ; & l'on ne connoitroit qu'alors, combien les occasions de nuire & de mal faire sont nombreuses & diversifiées. Il arriveroit encore que tous ces ennemis de l'ordre public, n'étant plus déconcertés par l'agitation de leur conscience, deviendroient, de jour en jour, plus expérimentés dans l'art de se soustraire aux regards de la justice ; & les dangers auxquels s'exposeroient les imprudens, ne décourageroient point les habiles.

C'est donc, s'il est permis de s'exprimer ainsi, parce que les loix prennent les hommes dans une constitution saine ; c'est parce qu'elles les trouvent dans un état de tempérance préparé par les instructions religieuses, qu'elles viennent à bout de les contenir : mais si un système d'éducation politique venoit jamais à prévaloir, de nouvelles précautions & de nouvelles chaînes

deviendroient absolument nécessaires ; & , pour avoir voulu nous affranchir des doux liens de la religion , on accroitroit notre esclavage civil , & l'on feroit courber nos têtes sous le plus dur de tous les jougs , celui qui est imposé par nos semblables.

Cette religion , dont on voudroit que nous rejettassions l'influence , est plus appropriée qu'on ne pense , au mélange singulier d'orgueil & de foiblesse , qui compose notre nature ; & , pour nous , tels que nous sommes , son action est bien préférable à celle des loix pénales ; ce n'est point devant des égaux armés d'un bras vengeur , qu'elle fait comparoître un homme coupable ; ce n'est point à leur ignorance , ou à leur justice insensible , qu'elle l'abandonne ; c'est au tribunal de sa propre conscience , que la religion le dénonce ; c'est devant un Dieu , le maître du monde , qu'elle l'humilie , & c'est au nom d'un père tendre & miséricordieux , qu'elle le relève. Ah ! que vous nous ôtez à la fois , & notre consolation , & notre vraie dignité , vous qui voulez

voulez tout rapporter à l'intérêt particulier & à la vengeance publique ; laissez - moi prêter l'oreille à ces commandemens qui viennent d'en haut ; laissez - moi distraire mes regards du sceptre menaçant que tiennent en leurs mains les puissans de la terre ; laissez-moi compter avec celui qui est plus grand qu'eux tous ; laissez - moi sur - tout m'adresser à celui qui pardonne , à celui qui , au moment où je viens de l'offenser , me permet encore de l'aimer & de me fier à sa grace ! Ah ! sans l'idée d'un Dieu , sans ce rapport avec un Être suprême , auteur de toute la nature , on n'auroit plus à écouter que les vils conseils d'une prudence personnelle , on n'auroit plus qu'à flatter , qu'à adorer les maîtres des nations , & tous ceux qui , dans un État monarchique , sont les nombreux représentans de l'autorité du prince : oui , les esprits , les sentimens , doivent fléchir devant ces dispensateurs de tant de biens & de tant de maux , s'il n'existe rien au-delà des intérêts terrestres ; & quand une fois tout est incliné , tout est prosterné ;

quand il n'y a plus de fierté dans les caractères , les hommes deviennent incapables d'aucune grande action , & impropres , pour ainsi dire , à aucune beauté morale.

Les opinions religieuses ont le double mérite , de maintenir dans l'obéissance due aux loix & au souverain , & de nourrir au fond des cœurs un sentiment qui entretient le courage , & qui rappelle l'homme à sa véritable grandeur ; elles lui apprennent à être soumis sans abattement , & elles l'empêchent sur-tout de s'humilier, avec lâcheté, devant des idoles passagères , en lui montrant de loin ce dernier terme , où tout doit rentrer dans l'égalité devant le maître du monde.

L'idée d'un Dieu à une même distance de tous les hommes , sert encore à nous consoler de tant de supériorités choquantes, sous la domination desquelles nous vivons ; il faut se transporter sur les hauteurs que la religion nous découvre , pour considérer , avec une sorte de calme & d'indifférence , les frivoles prétentions des uns ;

& l'orgueil assuré des autres ; & tel objet de regret , ou de jalousie , qui paroît un colosse à notre imagination , se change en grain de poussière , quand nous le rapprochons du grand spectacle qu'une sublime méditation vient déployer à nos regards.

Qu'ils sont donc aveugles ou indifférens à nos intérêts , ceux qui veulent substituer aux enseignemens de la religion , des maximes toutes politiques & toutes mondaines ! & que ceux-là pareillement sont durs ou insensibles , qui croient pouvoir conduire les hommes par la seule terreur , & qui , en contestant l'influence salutaire des opinions religieuses , attendent bien moins d'elles que de la hache des licteurs & de l'appareil des supplices ! Quel est donc ce triste système ? car , en supposant même que les différens moyens d'assurer la tranquillité publique , fussent égaux dans leurs effets , comment n'aimeroit-on pas mieux la religion , qui prévient les crimes , que la loi , qui les punit ? Je n'entends pas



d'ailleurs comment , de la même main dont on repousse les idées religieuses , on veut dresser par-tout des échafauds , & multiplier , sans scrupule , ces affreux théâtres de sévérité : car si les hommes , entraînés vers le crime , n'étoient que des êtres gouvernés par une aveugle nécessité , hélas ! que mériteroient-ils ? Et si nous nous déterminions encore à les sacrifier pour l'exemple , nous devrions assister à leur supplice , comme à un dévouement semblable à celui d'Iphigénie immolée , en Aulide , au salut de la Grèce.

Il est une autre supériorité de la religion sur les loix : celles-ci ne sont jamais armées que pour la vengeance , au lieu que la religion , en nous menaçant , nous entretient aussi de récompenses & de félicités ; & je crois , contre l'opinion commune , qu'il est dans la nature de l'homme d'être plus constamment animé par l'espérance , qu'il n'est retenu par la crainte ; le premier de ces sentimens compose l'habitude de notre vie , tandis que l'autre est l'effet d'une

circonstance extraordinaire, ou d'une situation particulière; enfin, le courage ou l'aveuglement détournent notre attention des dangers, tandis que les idées de bonheur sont sans cesse devant nos yeux, & se mêlent, pour ainsi dire, à toute notre existence.

Je vois cependant qu'on pourroit me dire: ce n'est pas seulement des loix civiles, ce n'est pas seulement des loix pénales, dont nous voulons parler, quand nous soutenons que de bonnes institutions publiques remplaceroient efficacement l'autorité des opinions religieuses; il faudroit introduire encore des loix d'éducation, propres à modifier, à l'avance, les esprits & les caractères. Mais on ne nous a point expliqué, & j'ignore également ce que c'est que de telles loix, quand on veut les distinguer des enseignemens généraux dont nous avons connoissance; enseignemens susceptibles, sans doute, de divers degrés de perfection, mais qui, devant nous instruire, non-seulement des vertus simples &

réelles , mais encore de tous les devoirs mixtes & conventionnels , ont nécessairement un caractère vague , & ne sauroient se passer de l'appui que leur prête l'idée fixe & précise de la religion. On nous cite l'exemple de Sparte , où l'Etat s'étoit emparé de l'éducation des citoyens , & les avoit préparés , par ce moyen , aux mœurs extraordinaires , dont l'histoire nous a fait le tableau : mais le Gouvernement , aidé dans cette entreprise , par toute la puissance de l'autorité paternelle , ne s'étoit néanmoins proposé que deux grands buts , l'encouragement des qualités militaires , & le maintien de la liberté : il avoit attaché peu d'intérêt à la morale , cette science qui a tant d'applications parmi nous ; & il l'avoit rendue moins nécessaire , en veillant , par toutes sortes d'institutions , sur la parfaite égalité des rangs & des fortunes , & en s'opposant à toute espèce de communication avec les étrangers. Enfin , ce fut une opinion religieuse qui soumit les Spartiates à l'autorité de leur législateur ; & sans

leur confiance à l'oracle de Delphes , Lycurgue n'eût jamais été qu'un philosophe célèbre.

Nous sommes bien loin aujourd'hui des dispositions & des circonstances qui nous rendroient susceptibles d'être gouvernés par des loix d'éducation, dont un esprit politique feroit le seul appui : il faudroit, pour en faire l'épreuve, nous diviser en petites associations : il faudroit, par un secret inconnu, opposer des obstacles invincibles à la destruction des unes & à l'accroissement des autres : il faudroit encore nous garantir de tous les desirs & de tous les amollissemens, qui sont une suite inévitable de l'augmentation des richesses & de la perfection des arts & des lumières : enfin, & cette remarque est singulière, à l'époque où, au milieu de nos progrès de tout genre, l'homme est devenu l'être moral le plus composé ; à l'époque où, en raison de cette modification sociale, il a besoin, plus que jamais, d'un principe qui le saisisse à la source de ses nombreuses affections ; il faudroit tout-à-coup le ramener

à sa simplicité primitive , pour le proportionner , en quelque manière , à l'étendue limitée d'une éducation purement civile. Ajoutons qu'une semblable éducation ne pouvant s'adapter au peuple , il faudroit ; comme à Sparte , le séparer des citoyens & le tenir en servitude : observation qui me conduit à une réflexion importante ; c'est que dans un pays où l'esclavage seroit introduit , dans un pays où la classe nombreuse d'une nation seroit dominée par la crainte toujours présente des plus sévères châtimens , on pourroit se fier davantage au simple ascendant d'une morale politique ; car cette morale n'ayant plus à tenir en harmonie , que la partie de la société représentée par les propriétaires , sa tâche seroit infiniment circonscrite : mais parmi nous , où heureusement tous les hommes , sans aucune distinction , ne sont soumis qu'au joug de la loi , il faut nécessairement qu'une autorité si étendue soit affermie & secondée par la puissance universelle des opinions religieuses.

Je terminerai cette partie de mes observations par une réflexion très-essentielle ; c'est , qu'en supposant même à l'autorité souveraine , une action assez générale pour arrêter ou réprimer le mal , les idées religieuses auroient encore ce grand avantage , qu'elles seules commandent les vertus bienfaisantes ; & cependant , dans l'état actuel des sociétés , il est devenu impossible de se passer de ces vertus. Il ne suffit plus d'être juste , quand les loix de propriété réduisent à un étroit nécessaire , le plus grand nombre des hommes , & que le moindre accident vient déranger encore leurs foibles ressources : ainsi , je ne crains point de dire que telles sont les inégalités extrêmes établies par ces loix , qu'on doit aujourd'hui considérer l'esprit de bienfaisance & de charité , comme une partie constitutive de l'ordre social ; c'est lui qui , dans tous les lieux & dans tous les temps , adoucit , par ses secours , les excès de l'infortune ; c'est lui qui , par une multitude innombrable de ramifications , répand comme un suc de vie

sur des êtres abandonnés , & que la misère alloit dessécher. Que si cet esprit n'existoit point ; que si cet esprit , véritable intermédiaire entre la rigueur du droit civil & les titres originaires de l'humanité , venoit jamais à s'éteindre , on verroit peut-être tous les liens de subordination se relâcher insensiblement ; & l'homme comblé des faveurs de la fortune , ne se présentant jamais au peuple sous la forme d'un bienfaiteur , on sentiroit plus fortement la grande étendue de ses privilèges , & l'on s'accoutumeroit à les discuter. Qu'on trouve donc le moyen de tempérer l'empire absolu de la propriété, ou qu'on rende hommage à cette morale religieuse , qui , par l'idée sublime d'un échange entre les biens du ciel & ceux de la terre , oblige les riches à donner ce que la loi ne peut leur demander.

La morale religieuse vient donc sans cesse au secours de la législation civile ; elle parle un langage que les loix ne connoissent point ; elle échauffe cette sensibilité qui doit devancer la raison même ;

elle agit, & comme la lumière, & comme la chaleur intérieure ; elle éclaire , elle anime , elle s'insinue par-tout ; & ce qu'on n'observe point assez , c'est qu'au milieu des sociétés , cette morale est le lien imperceptible d'une multitude de parties , qui semblent se tenir par leurs propres affinités , & qui se détacheroient successivement , si la chaîne qui les unit venoit jamais à se rompre ; & nous sentirons distinctement cette vérité , dans l'examen que nous allons faire des rapports de l'opinion avec la morale.

LORSQUE , par des motifs indépendans des idées religieuses , on imagine pouvoir soumettre les hommes à l'observation de l'ordre public , & leur inspirer l'amour de la vertu , on se propose , sans doute , de mettre en action deux puissans ressorts ; le desir de l'estime & de la louange ; la crainte du mépris & de la honte. Ainsi , pour suivre mon sujet dans toutes ses branches , je dois nécessairement examiner quel est le degré de force de ces différens mobiles , & quelle

est aussi leur véritable application. J'ai déjà parlé, dans un autre de mes ouvrages, de l'opinion publique & de son pouvoir salutaire ; mais le sujet que je traite en cet instant, m'oblige à la considérer sous un point de vue différent ; & c'est en me plaçant, en quelque manière, derrière le théâtre du monde, que je pourrai remplir cette tâche.

Je remarque d'abord , que l'opinion publique exerce son autorité dans un espace infiniment circonscrit ; car elle est particulièrement appelée à juger les hommes, dont le rang, les emplois & les travaux, ont quelque éclat dans le monde : l'opinion publique est une approbation, ou une censure exercée au nom de l'intérêt général ; ainsi, elle doit uniquement s'appliquer aux actions & aux discours qui touchent à cet intérêt d'une manière plus ou moins directe. Les mœurs domestiques, & la conduite particulière de celui qui remplit, dans la société, des fonctions importantes, sont, à la vérité, soumises aux jugemens & à la surveillance de l'opinion ;

& il ne faut point s'en étonner , puisque dans une pareille circonstance , les principes de l'homme privé paroissent la caution , ou le présage des vertus de l'homme public : mais tous ceux dont les occupations se réduisent à recevoir & à dépenser leurs revenus ; tous ceux qui sont entièrement adonnés aux distractions du monde , & qui n'ont aucun rapport avec les grands intérêts de la communauté , deviennent indépendans de l'opinion publique , ou du moins ils n'éprouvent sa sévérité qu'aux momens où , par de folles dépenses , & par des prétentions inconsidérées , ils arrêtent les regards sur leurs démarches , & se montrent en spectacle. Enfin les hommes , en si grand nombre , qui , par l'obscurité de leur état & la modicité de leur fortune , se trouvent perdus dans la foule , ne peuvent jamais redouter une puissance qui choisit toujours , hors des lignes , ses héros & ses victimes ; ainsi le peuple caché sous le chaume , ou épars dans les campagnes , doit être aussi indifférent aux loix de l'opinion

publique, que le font aux rayons du soleil les hordes malheureuses qui travaillent au fond des mines, & qui passent toute leur vie dans ces ténébreux souterrains.

On ne peut donc former aucune sorte de comparaison entre l'ascendant particulier de l'opinion publique, & l'influence générale de la morale religieuse.

L'opinion publique ne récompense que les actions rares ; & chez un peuple de héros, au milieu d'hommes parfaits, elle n'auroit rien à donner. La morale religieuse tend continuellement à rendre la vertu commune ; mais le succès universel de ses instructions n'ôteroit rien au prix de ses bienfaits.

L'opinion publique a besoin, pour décerner des couronnes, que les hommes paroissent, avec éclat, sur le théâtre du monde. La morale religieuse répand ses plus grandes faveurs sur ceux qui méprisent la louange, & qui font le bien en secret.

L'opinion publique exige presque toujours, que les vertus soient accompagnées

des talens & de la science ; & c'est ainsi qu'elle devient le germe & le mobile des grandes choses. La morale religieuse n'impose jamais cette condition ; ses récompenses appartiennent aux simples comme aux habiles , aux humbles d'esprit , comme aux génies élevés ; & c'est en animant également tous les hommes ; c'est en excitant ainsi un mouvement universel , qu'elle concourt efficacement au maintien de l'ordre civil.

L'opinion publique ne jugeant les actions que dans leur maturité , ne tient aucun compte des efforts ; & , comme on ne découvre ses palmes , qu'au moment où l'on approche du but , il faut , au commencement de la carrière , que chacun tire de ses propres forces son courage & sa persévérance. La morale religieuse , au contraire , est , pour ainsi dire , avec nous dès nos premiers sentimens ; elle accueille nos intentions ; elle prend à gré notre simple volonté ; elle nous soutient dans nos déterminations ; elle nous accompagne dans

nos tentatives , & comme elle rappelle sans cesse les hommes à ses récompenses, c'est à tous les instans , & dans toutes les positions , que l'on peut éprouver son influence.

L'opinion publique ne distribuant que des biens, dont la principale valeur tient à des comparaisons, des contrastes & des rivalités, elle attire souvent, sur ses favoris, le souffle vénimeux de l'envie, & l'on doute alors quelquefois du prix réel de ses bienfaits. La morale religieuse ne mêle aucune amertume à ses récompenses ; c'est dans l'obscurité qu'elle fait ses heureux ; & , comme elle a des trésors pour tout le monde , la part qu'elle accorde aux uns ne ravit rien aux autres.

L'opinion publique se méprend quelquefois dans ses jugemens , parce qu'au milieu de cette vaste enceinte , où son tribunal est élevé , elle a peine , souvent , à distinguer le véritable mérite & l'éclat qui le suit, des couleurs fausses de l'hypocrisie. La morale religieuse domine au fond des cœurs, elle y place un surveillant , qui voit les hommes
de

de plus près que par leurs actions , & qu'on ne peut ainsi , ni tromper , ni surprendre.

Enfin , le dirai-je , il est des momens où l'opinion publique s'affoiblit , il est des temps même où elle devient lâche , & où , dominée par un esprit servile , elle cherche des torts aux opprimés , & attribue de grandes pensées aux hommes puissans , afin de pouvoir , sans honte , abandonner les uns , & célébrer les autres. Ah ! qu'en de pareils instans , on revient avec délices aux loix de la morale , à ces principes indépendans , qui , en vous éclairant sur tout ce qui est digne d'estime ou de mépris , vous donnent en même temps la force de sentir selon votre cœur , & de parler selon votre conscience !

Ainsi , l'opinion publique , dont j'ai vu la puissance s'accroître , & qui réunit tant de moyens pour exciter les hommes à des actions distinguées , & pour les élever même à de grandes vertus , ne doit jamais cependant être mise en parallèle avec l'influence universelle , constante , & toujours

H

égale , de la morale religieuse , & avec les sentimens que cette morale peut inspirer aux hommes de tout âge , de tout état , & de tout genre d'esprit.

Seroit-ce m'écarter de mon sujet , que de faire remarquer ici l'illusion à laquelle on se livreroit , si l'on attendoit un grand service de ces marques de distinction nouvellement imaginées en France , sous le nom de Prix publics de vertu ? Ces légères faveurs de l'opinion ne pouvant jamais être décernées qu'à un petit nombre d'actions éparfés , il seroit à craindre , que si on rendoit ces sortes d'institutions générales & continuelles , elles détournassent l'attention des gens du peuple , de la grande récompense , qui doit être le mobile & l'encouragement de tout ce qui est honnête & vertueux. Les chasseurs expérimentés , au moment où toute la meute est encore à la poursuite du plus superbe habitant des forêts , ne permettent pas qu'elle se détourne , pour courir après une proie qui feroit d'un buisson ou d'une tanière.

Les établissemens sur lesquels je fixe ici l'attention , ont peut-être aussi l'inconvénient d'éveiller un sentiment de surprise à l'aspect des bonnes actions , & d'annoncer ainsi trop distinctement qu'on les croit rares & au-dessus des forces communes de l'humanité ; & , si l'on étendoit trop loin ces institutions , il en naîtroit encore un esprit de parade , toujours prêt à languir au moment où l'applaudissement s'éloigneroit ; & ce seroit un grand malheur , si un pareil genre d'esprit prenoit jamais la place de l'honnêteté simple & modeste , qui ne reçoit que d'elle-même ses motifs & sa récompense ; la vertu & la vanité font un mauvais alliage ; on s'accoutume alors à n'agir que pour être vu , & ces occasions , déjà peu nombreuses , on veut encore les choisir. Il est d'ailleurs une classe d'hommes , si maltraitée par la fortune , que l'on commettrait une grande faute , en l'habituant à lier , sans cesse , des calculs humains à l'amour & à la pratique de ses devoirs ; car elle seroit trop souvent trompée.

C'est donc, on ne peut trop le répéter, c'est le respect pour la morale, qu'il faut entretenir, en affermissant les principes religieux, qui en sont le plus sûr fondement; tous les autres ressorts extraordinaires n'ont de force que dans leur nouveauté; & à l'époque où une société auroit absolument besoin d'y recourir, elle toucheroit peut-être au moment de sa plus grande dépravation.

JUSQU'À présent je n'ai considéré l'influence de l'opinion, que dans ses développemens généraux; mais les hommes manifestent encore, d'une manière particulière, l'idée qu'ils ont conçue les uns des autres; & ce sentiment, qui prend alors le simple nom d'estime, tient à une connoissance déterminée du caractère moral de ceux avec qui l'on a des relations habituelles: l'estime, sous ce rapport, n'a point l'éclat de l'opinion publique; mais, comme chacun peut y prétendre, dans l'étendue du cercle où sa naissance & ses occupations

l'ont placé, l'espoir de l'obtenir doit être compté parmi les grands motifs qui nous excitent à l'observation de la morale. Cependant, si l'on supposoit que cette estime fût entièrement séparée des idées religieuses, elle ne seroit plus qu'un bien, comme tant d'autres, que chacun évalueroit à son gré ; car, tout ce qui vient uniquement des hommes, ne peut jamais avoir qu'un prix relatif à nos connexions avec eux : ainsi, quelquefois l'estime d'une ou de plusieurs personnes dédommageroit de tel sacrifice, & souvent aussi ce sentiment de leur part paroîtroit d'une valeur inférieure à quelque autre objet d'ambition ; en un mot, du moment que toutes les préférences & toutes les évaluations devroient être rapportées à un calcul, chacun, insensiblement, auroit son tarif, & la justice de ce tarif dépendroit du degré de jugement & de prévoyance de chaque individu. Mais, comment imaginer que la perfection de la morale pût jamais être assurée, quand elle dépendroit de comparaisons

déliées , arbitraires , & dont la base seroit changée , sans cesse , par la variété continue des circonstances & des situations de la vie ? Les motifs que présente la religion , sont d'un genre absolument différent ; ce n'est point par des parallèles confus ; ce n'est point par des calculs d'approximation , qu'elle dirige les hommes ; c'est à un intérêt dominant qu'elle les rappelle ; c'est autour d'un fanal , dont les brillantes flammes se voient de toutes parts , qu'elle les rassemble ; enfin , les règles qu'elle prescrit ne sont , ni incertaines , ni vacillantes , & les biens qu'elle promet ne sont pas susceptibles d'équivalent.

Observons encore ici que l'esprit personnel , après avoir comparé la jouissance de l'estime avec des plaisirs d'un genre différent , ne manqueroit pas de supputer les chances qui peuvent donner l'espérance d'en imposer ; & , au milieu de ces calculs embrouillés , la passion du moment seroit presque toujours victorieuse. D'ailleurs , on peut se le demander , qu'est-ce

que l'estime des autres, pour cette classe nombreuse d'hommes que la misère isole ? Et qu'est - ce qu'un sentiment dont l'effet n'est jamais prochain, pour ceux dont la vue est limitée au jour présent, ou au lendemain, parce qu'ils ne vivent jamais que de ressourcés instantanées ? Tous les biens qui tiennent aux récompenses de l'opinion, sont un billet à terme, dont il faut pouvoir attendre l'échéance éloignée ; ce n'est qu'avec de la réflexion & de la science, qu'on en connoît la valeur ; & l'ignorance de la plus grande partie d'une nation, la rendra toujours inhabile à ces sortes de combinaisons.

Que si des hommes du peuple, je jette un regard sur ceux qui composent les classes de la société les plus relevées, je hasarderai une réflexion d'un genre différent ; c'est que le pays où l'on a l'espoir d'obtenir les plus éclatantes marques de distinction, & où l'opinion publique a la puissance d'exciter les héros, les grands administrateurs, les hommes de génie dans tous

les genres , n'est pas celui où les devoirs de la vie privée sont le mieux connus & le plus respectés. Les hommes, en se réunissant pour célébrer, avec éclat, les grands talens & les grandes actions, considèrent, avec plus d'indifférence, les mœurs & les habitudes des particuliers; ils se font une beauté idéale, composée de tout ce qui tient à la célébrité de leur patrie, à l'honneur de leur nation, à la puissance politique du monarque; & en s'accoutumant à tout rapporter à ces intérêts, ils deviennent d'une indulgence extrême sur les vertus communes, & quelquefois même ils décident que les rares qualités de l'esprit en dispensent absolument. D'ailleurs, si la gloire peut servir de récompense aux travaux les plus assidus, & aux privations les plus pénibles, il s'en faut bien que les sentimens tempérés de l'estime puissent dédommager ceux qui les obtiennent du sacrifice de leurs passions; il s'en faut bien que ces sentimens puissent donner la force de résister aux séductions multipliées que les espérances de l'ambition, & les

chances de la fortune , développent à nos regards ; & cette considération acquiert plus de force au milieu d'un royaume, où, parmi les distinctions dont la seule faveur est l'origine, il en est qui attirent tant d'hommages, qu'elles ressemblent presque à la gloire elle-même.

Enfin, & ce que je vais dire embrasse, d'une manière générale, les diverses questions que je viens de traiter : l'estime des hommes, au moment même où ce sentiment semble le plus étranger à la morale religieuse, ne reçoit pas moins d'elle sa principale force & sa première vie ; c'est une réflexion d'une grande importance, & dont je vais tâcher de démontrer la vérité.

On doit se demander d'abord, quel est le principe originaire de la valeur conventionnelle qu'ont, au milieu de nous, les diverses expressions du sentiment de l'estime : on trouvera, sans doute, que c'est une idée distincte des devoirs de l'homme, une notion du beau moral, aussi générale que bien arrêtée. Or, aucune de ces con-

ditions ne peut être remplie sans le secours des opinions religieuses ; puisque la liaison de l'intérêt particulier à l'intérêt public , le seul fondement des vertus de notre composition , est , ainsi que nous l'avons montré , un système imparfait , & susceptible d'une multitude d'exceptions , ou d'interprétations arbitraires. Il faut donc que nos obligations sociales soient fixées d'une manière authentique , si l'on veut que nos jugemens & les sentimens que nous accordons , soient un indice réel du rapport de la conduite des hommes avec la perfection morale ; mais , si cette perfection n'étoit déterminée que par des conventions humaines , si elle étoit dépouillée de la majesté dont les idées religieuses la revêtissent , l'opinion publique , & les sentimens d'estime , qui sont le gage & l'empreinte du beau moral , perdroient insensiblement de leur prix ; ils rappelleroient alors ces monnoies , dont on voudroit vainement conserver la valeur courante dans le commerce , après en avoir altéré sensiblement , ou le poids , ou le

titre; & en effet, pour suivre encore un moment cette comparaison, comment pourroit-on altérer davantage l'essence de la morale, & le respect qui lui est dû, qu'en la séparant des sublimes motifs que la religion présente, pour l'allier uniquement à des considérations politiques?

Je dois aller au-devant d'une objection; l'on dira peut-être que l'influence de l'honneur, dans les armées, semble être une preuve que l'opinion, sans le secours d'aucun autre mobile, peut avoir une force suffisante pour diriger les esprits vers le but qu'on se propose. Cette objection ne me paroît point décisive : l'honneur, dans les armées, conserve un grand ascendant, parce qu'au milieu des hommes ainsi rassemblés, il est impossible d'échapper à la honte & à la punition qu'entraîne une lâcheté; c'est à la guerre que la puissance de l'autorité, & celle de l'opinion, réunissent toutes leurs forces, parce qu'elles exercent leur empire sur des hommes soumis à une seule action & à un seul esprit, par cette subordination

singulière , connue sous le nom de discipline. Aussi , lorsque dans les commencemens de la république romaine , l'armée participoit davantage à l'esprit des cités , & n'étoit pas encore assoupie au joug militaire , ce ne fut que par l'autorité du serment , & avec le secours des idées religieuses , que les Généraux vinrent à bout de prévenir l'inconstance & la défection de ceux qui les suivoient à la guerre. Quelle que soit donc aujourd'hui la puissance de l'honneur , dans les armées , quelle que soit son influence dans ces champs de bataille , où les acteurs , les témoins & les juges se touchent , & n'ont à pratiquer , à remarquer , à louer qu'une seule vertu , on ne sauroit en tirer aucune induction , applicable aux relations sociales , dont l'étendue est immense , & dont la diversité n'a point de bornes. D'ailleurs , il s'en faut bien que l'honneur militaire soit étranger aux principes généraux de morale , & , par conséquent , aux opinions religieuses , le plus ferme appui de ces mêmes principes ; car tous les sentimens , qui tien-

nent , de quelque manière , à l'idée d'un beau sacrifice , perdroient infiniment de leur force , si la base universelle de nos devoirs étoit jamais ébranlée.

Il faut un modèle réel , pour fixer l'admiration des hommes ; & ce n'est que par un rapport , plus ou moins fugitif , avec ce premier modèle , que plusieurs opinions qui semblent , en apparence , de simple convention , ont acquis de la consistance.

Il est résulté , cependant , de nos coutumes guerrières , une opinion purement sociale , dont l'action est infiniment puissante : c'est celle du point-d'honneur , quand on la considère dans l'acception unique & singulière , où l'on est prêt à sacrifier sa vie , pour se garantir de la plus légère humiliation. Cette opinion , il est vrai , ne dicte des règles qu'entre des égaux , & elle exerce uniquement son empire sur la petite partie d'une nation , qui , toute entière à l'esprit de société , s'occupe essentiellement de parallèles & de distinctions ; elle est une antique dépendance de l'honneur militaire ; & en

réunissant toutes ses forces vers une seule idée , elle est devenue un principe simple , qu'on s'est transmis aveuglément , & qu'on a respecté de même. C'est par l'effet d'une semblable habitude , que les Sauvages mettent leur gloire à mépriser la douleur , & à montrer de la gaieté , au milieu des plus cruels tourmens. Pouvons-nous douter que leur exaltation naturelle ne s'affoiblît à l'instant où ils participeroient à nos idées les plus communes ? De même , notre point-d'honneur qui , dans son exagération , ressemble à leurs chants de mort , ne résisteroit pas à la métaphysique du raisonnement , si jamais une telle métaphysique devenoit notre seul guide en morale ; car , après avoir décomposé les motifs de nos plus importantes obligations , nous analyserions aussi le sentiment subtil , qui nous fait compter pour rien le danger : oui , si le respect pour la religion étoit absolument détruit ; si cette opinion simple , qui entraîne tant d'obligations , qui sert de défense à tant de devoirs , n'avoit plus de soutien ,

L'idée de l'honneur ne tarderoit pas à s'affaiblir ; & notre personnalité dégagée insensiblement de tous les liens de l'imagination, prendroit un caractère si rude & si déterminé , que nos impressions habituelles, & nos rapports avec les autres, seroient absolument changés.

Qu'on me permette encore une réflexion : il sera toujours facile de soumettre les hommes à une opinion dominante , quand eux-mêmes , & ceux qui les gouvernent , réuniront tous leurs efforts pour atteindre à un tel but ; mais , si cette opinion dominante n'est pas , comme la religion , le principe général de notre conduite , si elle ne peut pas nous donner des loix dans les diverses situations de la vie, elle ne servira, le plus souvent, qu'à nous tenir hors d'équilibre , ou son utilité du moins ne sera que partielle & momentanée. Cependant si, dans la vue de remédier à un pareil inconvénient on cherchoit à multiplier ces mêmes opinions , elles s'affaibliroient les unes par les autres ; car, toutes les fois qu'on veut

commander fortement à l'imagination , il faut toujours qu'une seule idée , une seule autorité , un seul objet d'intérêt captivent l'attention des hommes. La perfection en ce genre , c'est le choix d'un principe unique , mais dont les conséquences s'étendent à tout ; & tel est le mérite particulier des opinions religieuses.

Nous pouvons donc , au nom de la raison , au nom de la politique , au nom de la philosophie , demander du respect pour elles ; & , je dois le redire , puisqu'il est temps de me résumer , bien loin que l'estime ou le mépris , l'honneur ou la honte , puissent suppléer à l'active influence des idées religieuses , ce sont ces mêmes idées qui affermissent l'opinion publique , & qui , plus ou moins obscurément , dirigent & contiennent ses divers rameaux. On arriveroit bientôt à raisonner subtilement , sur le prix qu'on doit mettre aux sentimens d'estime , si l'expression de ces sentimens ne s'unissoit pas dans notre pensée , à quelque chose de plus grand que le jugement des hommes , & si une
sainte

sainte vénération pour la vertu, n'étoit pas imprimée de bonne heure au - dedans de nous, par une éducation religieuse. L'on éprouveroit qu'en voulant tout fonder sur des calculs mondains, ces mêmes calculs détruiraient tout ; & la morale ayant une fois perdu son grand appui, on essaieroit en vain de la soutenir par l'échafaudage des loix, & par les vains efforts d'une opinion qui n'auroit plus de guide. Le déguisement & la dissimulation, devenus tout-à-coup une science nécessaire, une défense légitime, lasseroient l'attention de tous les surveillans ; & les témoignages d'estime ne paroissant plus qu'un adroit encouragement accordé aux sacrifices de soi-même, la louange décernée à une conduite généreuse discréditée insensiblement, & par ceux qui la donneroient, & par ceux qui la recevraient, finiroit peut-être par devenir un objet secret de dérision, & comme un simple jeu des uns contre les autres.

Tout est remis, tout est affermi, dans sa place, par les idées religieuses ; ce sont

elles qui , environnant , pour ainsi dire , le système moral en son entier , ressemblent à cette force universelle & mystérieuse de la nature physique , qui contient les mondes dans leurs orbites , qui les assujettit à une marche régulière , & qui , au milieu de l'ordre général qu'elle entretient , échappe à l'attention des hommes , & paroît à leurs foibles yeux , comme étrangère à son propre ouvrage.



CHAPITRE III.

*Objection tirée de nos dispositions naturelles
au bien.*

LES hommes, selon l'opinion de plusieurs personnes, ont reçu de la nature un penchant secret vers tout ce qui est juste, bon & honnête; & il résulte de cette heureuse inclination, que la tâche des moralistes se borne à prévenir l'altération de notre constitution originaire; tâche facile, ajoute-t-on, & qui peut être remplie sans aucun effort extraordinaire, & sans avoir recours aux opinions religieuses.

On doit observer d'abord, que l'existence de ce beau moral inné est, depuis long-temps, un sujet de contestation, comme le sera toujours toute assertion dont on ne sauroit démontrer la vérité, ni par le raisonnement, ni par l'expérience. Nous ne pouvons pas appercevoir distinctement les dispositions naturelles de l'homme, puisqu'à nos yeux, elles ne sont jamais

féparées de la perfection , ou de la modification , qu'elles doivent à l'éducation & à l'habitude. On cite un ou deux exemples d'enfans adultes trouvés dans des forêts ; mais on ignore , & à quel âge précis ils avoient été abandonnés par leurs parens , & quels eussent été leurs penchans si , ramenés dans la société , ils n'y avoient pas été guidés par des instructions , ou contenus par la crainte & la subordination. Il est peu vraisemblable que l'homme tienne , de sa première nature , toutes les dispositions qui le portent au bien ; il n'est pas même de son orgueil , ou de sa dignité , d'avoir cette pensée , puisque les facultés intellectuelles dont il est doué , le pouvoir qu'il a de tendre graduellement à la perfection , lui annoncent qu'il doit remplir sa carrière à l'aide de sa raison , & que bien différent de ces êtres gouvernés par un instinct invariable , il s'élève autant au-dessus d'eux , par la beauté des moyens qui lui ont été confiés , que par la grandeur de la destinée à laquelle il lui est permis d'aspirer.

Cette même raison néanmoins, notre guide fidèle, seroit insuffisante pour nous attacher aux idées d'ordre, de justice & de bienfaisance, si elle n'étoit pas secondée par une nature propre à recevoir l'impres- sion de tous les sentimens généreux ; mais une pareille réflexion, loin de favoriser au- cun système d'indépendance ou d'impiété, reçoit des opinions religieuses sa principale force. Quelle est, en effet, à cet égard, la marche de la pensée ? Nous attribuons d'abord à un Être universel & suprême, toutes les perfections qui semblent devoir constituer son essence ; & conduits par ce principe, nous sommes entraînés à pré- sumer que nous, ses créatures intelligentes & son plus bel ouvrage, nous participons de quelque manière à l'esprit divin, dont nous sommes émanés : mais, si l'on par- venoit à nous persuader que notre con- fiance dans l'idée d'un Dieu, est une illu- sion mensongère, nous n'aurions aucun mo- tif pour croire que les rejections d'une na- ture aveugle & sans guide, fussent disposés

au bien , plutôt qu'au mal. Il faut donc puiser notre opinion du beau moral inné dans un sentiment intime, & dans une conviction parfaite de l'existence d'une puissance ordonnatrice , le premier modèle de toutes les perfections : mais , comme nous tenons également de cette puissance , les facultés qui nous rendent capables d'acquérir des connoissances , de nous instruire par l'expérience , de porter nos regards dans l'avenir, & d'élever à Dieu nos pensées , nous ne saurions distinguer ces derniers moyens de force & de vertu , de ceux qui appartiennent à notre premier instinct ; & nous n'avons aucun intérêt à le faire.

Ce que nous appercevons le plus clairement, c'est qu'il y a une correspondance & une harmonie entre toutes les parties de notre nature morale ; & qu'ainsi l'on ne peut, ni dénier l'existence de nos penchans naturels vers le bien , ni considérer ces penchans comme une disposition qui n'a besoin d'aucun sentiment religieux pour acquérir de la force, & devenir un con-

ducteur éclairé dans la pénible route de la vie. La production des fruits salutaires exige , avant toutes choses , un sol favorable & propre à la culture ; mais cet avantage ne serviroit à rien , sans la semence , sans le travail du laboureur , & sans la féconde chaleur du soleil : l'auteur de la nature a voulu qu'un grand nombre de causes concourussent à la renaissance perpétuelle des richesses de la terre ; & les mêmes intentions , le même plan , semblent avoir déterminé le principe & le développement de tous les dons de l'esprit & de la pensée : c'est ainsi que , pour attacher des êtres intelligens à l'amour de la vertu , & au respect pour l'ordre moral , il faut , non-seulement une heureuse disposition naturelle , mais encore une éducation sage , de bonnes loix , & pardeffus tout , une relation continuelle avec l'Être suprême , de laquelle seule peuvent naître tous les sentimens soutenus & toutes les ardentes pensées ; mais les hommes ambitieux de soumettre une grande diversité de rapports

à leur foible compréhension, voudroient les enchaîner à un petit nombre de causes. Nous découvrons , à chaque instant , la vérité de cette observation ; & c'est par un semblable motif, que tantôt on veut tout attribuer à l'éducation , & tantôt on prétend que nos dispositions naturelles sont l'unique source de nos actions & de nos volontés , de nos fautes & de nos vertus. Peut-être , en effet, n'y a-t-il dans l'univers , qu'un seul moyen, qu'un seul ressort, qu'une seule idée mère, la tige de toutes les autres : mais, comme c'est à l'origine de cette idée , & non dans ses développemens innombrables , que son unité peut être apperçue , le premier ordonnateur de la nature doit seul en avoir le secret ; & nous , qui ne voyons , de l'immense architecture du monde , qu'un petit nombre de roues , nous devenons presque ridicules , lorsque nous faisons choix , tantôt de l'une , & tantôt de l'autre , pour y rapporter exclusivement la cause du mouvement & des propriétés de la plus simple des parties du monde moral ou physique.

CHAPITRE IV.

Objection tirée de la bonne conduite de plusieurs hommes irreligieux.

ON trouvera peut-être , après avoir lu le Chapitre précédent , que j'ai pris peu d'espace pour traiter une question sur laquelle on a beaucoup écrit : mais si l'on jugeoit cependant , que je me fusse approché de l'exacte raison , je n'aurois pas besoin d'autre excuse. La recherche de la vérité ressemble à ces cercles que l'on trace quelquefois les uns autour des autres ; le plus éloigné du point central a nécessairement le plus d'étendue.

Je vais donc tâcher d'examiner encore , d'une manière abrégée , l'objection qui doit faire le sujet de ce Chapitre.

La société, dit-on, est aujourd'hui remplie de personnes qui , pour me servir de l'expression du temps , sont absolument dégagées de toute espèce de préjugés , qui ne

croient pas même à l'existence d'un Être suprême ; & cependant , leur conduite paroît aussi régulière que celle des hommes les plus religieux.

Avant de répondre à cette objection , je dois faire une observation importante. Les détracteurs de l'esprit religieux confondent habituellement , dans leurs discours , la dévotion & la piété ; ils attribuent , de plus , à la dévotion , un sens exagéré , que sa définition naturelle ne comporteroit pas ; & ils tirent de ces mal - entendus un grand avantage. La piété , simple dans ses sentimens & dans son extérieur , échappe communément aux regards distraits des hommes du monde , & la plupart de ceux qui en parlent , auroient peine à la bien dépeindre : la dévotion , au contraire , telle qu'on est dans l'usage de se la représenter , semble attacher du prix aux apparences ; elle se montre en dehors , elle fait parade de l'austérité de ses principes ; & souvent aigrie par les sacrifices ou les assujettissemens dont elle s'est imposé la loi , elle contracte

un esprit de sécheresse & de dureté, qui l'éloigne des sentimens doux, aimables & indulgens : enfin, la dévotion est quelquefois mêlée d'hypocrisie, & alors elle n'est qu'un indigne assemblage des vices les plus méprisable. Il est aisé de juger, par ces deux tableaux, qu'une piété sage, raisonnable & sensible, forme le véritable caractère de l'esprit religieux, considéré dans sa pureté. C'est donc avec la morale, inspirée par un semblable esprit, qu'il faut comparer celle des hommes, guidés uniquement par les principes qu'ils se sont faits à eux-mêmes; & je crois que l'une de ces deux morales est bien supérieure à l'autre : mais on court le risque de se tromper dans ses observations, quand on ne les étend pas au-delà de cette étroite enceinte, connue parmi nous sous le nom de *société*. Les hommes, dans les rapports circonscrits qui naissent d'une communication d'oïveté & d'amusement, n'exigent, les uns des autres, que les qualités applicables à ces sortes de relations; leur code de loix est infiniment abrégé, la

fûreté dans le commerce de la vie, la confiance en amitié, ou la suite du moins dans les procédés, une sorte d'élévation dans les discours & dans les manières, & une probité enfin deffinée à grands traits, voilà tout ce qu'il faut, pour se montrer bien au milieu du mouvement habituel qui nous rassemble : on y forme quelquefois une confédération propre à servir de soutien aux grandes vertus ; mais ce qu'on y veut avant tout, c'est un pacte d'indulgence, en faveur des vices qui ne troublent point l'ordre & la paix des plaisirs, & qui ne rendent malheureux que des parens, des maris, des créanciers, des vassaux & des gens du peuple. Il y a loin, sûrement, d'une semblable tolérance, à cette masse d'obligations que la morale indique, obligations dont j'ai fait un tableau raccourci, lorsque je les ai mises en parallèle avec celles qui sont imposées par les loix civiles. Ce n'est donc qu'après s'être retracé le système entier de nos devoirs, ce n'est qu'après l'avoir comparé aux conventions adoucies de la société du grand monde,

qu'on est en état de juger si la conduite des personnes dégagées de toute espèce de liens religieux, doit être donnée en exemple, & si leur morale peut suffire à toutes les circonstances de la vie.

Mais en admettant, pour un moment, cette supposition, on n'auroit pas le droit d'en tirer aucune induction contraire aux vérités que j'ai tâché d'établir ; car tous ceux qui s'affranchissent, à un certain âge, du joug des opinions religieuses, n'ont pas moins été préparés par elles au respect de la vertu. Les principes inculqués dans la première jeunesse, ont une grande influence sur le cœur de l'homme, long-temps encore après que son esprit a rejeté les raisonnemens qui servoient de base à ces mêmes principes : l'ame, formée de bonne heure à l'amour de l'ordre, & soutenue dans cette disposition par la force de l'habitude, ne se dénature jamais entièrement. Ainsi, quelles que soient les opinions adoptées dans l'âge où le jugement est formé, c'est lentement & par degrés, que ces opinions agissent sur le

caractère , & dirigent l'homme dans ses actions. D'ailleurs , tant que les idées religieuses entretiennent , parmi le plus grand nombre des hommes , un sentiment profond du beau moral ; ceux qui rejettent ces idées , savent néanmoins que l'honnêteté conduit à l'estime & aux divers biens qui en dépendent. Ainsi , un athée vertueux nous rappelle simplement que la morale est en honneur autour de lui ; & ce n'est pas l'inutilité , mais au contraire l'influence indirecte des opinions religieuses , que sa conduite me démontre : je crois voir , dans un beau mécanisme , une pièce détachée de ses liens , & qui se maintient à sa place , par la force encore subsistante de l'équilibre général.

Eh quoi ! auriez-vous besoin de la religion , pour être un honnête homme ? Voilà l'interrogation avec laquelle on espère embarrasser les personnes qui veulent conserver à la morale ses divers appuis ; & la peur qu'elles ont de ne pas donner une idée honorable de leurs sentimens , les engage à répondre avec célérité , que sûre-

ment elles n'auroient pas besoin du frein de la religion , & qu'elles feroient toujours suffisamment bien conduites par leur propre cœur. Cette réponse est très-respectable , fans doute : mais pour moi , je l'avoue , je dirois simplement qu'il y a tant de charmes dans la vertu , quand on l'a long-temps pratiquée , qu'un homme véritablement sensible continueroit à être honnête , lors même que toutes les idées religieuses s'anéantiroient devant lui ; mais qu'il est incertain si , avec une éducation politique , ses principes eussent été les mêmes : & j'ajouterois encore que personne peut-être ne seroit en état d'affurer , qu'il auroit assez de force pour résister à une révolution d'idées pareille à celle qu'on vient de supposer , s'il tomboit en même temps dans un état de misère & d'abjection , qui le révoltât contre les jouissances & les triomphes des autres. C'est toujours dans une semblable situation qu'il faut se transporter , pour bien juger de certaines questions ; car tous ceux qui jouissent des faveurs de la fortune ont , par

un effet de cette heureuse condition , un moindre nombre d'objets d'envie , & de sujets de tentation ; & , au milieu des divers biens dont ils sont doucement environnés , ce n'est que des principes des autres dont ils connoissent le besoin.

Quant aux écrivains philosophes , si c'étoit parmi eux qu'on dût chercher les principaux chefs des opinions nouvelles , & si en même temps leur conduite morale étoit citée en exemple , on auroit à faire observer que la vie retirée , l'amour de l'étude & l'habitude constante de la réflexion , doivent répandre une sorte de calme dans leurs sentimens ; livrés d'ailleurs aux abstractions , ou préoccupés d'idées générales , ils ne connoissent pas toutes les passions , & ils sont rarement mêlés personnellement à ces intérêts ardens , qui remuent la société. On ne sauroit donc déterminer avec certitude , quelle eût été la mesure de leur force résistante , si , sans autres armes défensives que leurs principes , & sans autre guide que leur convenance , ils eussent eu à combattre
contre

contre les séductions de fortune & d'ambition, qui se présentent à chaque pas dans la carrière du monde. Ils ont aussi, comme tous les inventeurs & les propagateurs d'un nouveau système, le sentiment de vanité, qui engage à multiplier le nombre de ses disciples: & comment, en effet, auroient-ils pu se flatter d'aucun succès, si, en attaquant les opinions les plus respectées, ils n'avoient pas essayé de prouver que leur doctrine n'étoit point en opposition avec la morale? Il faut bien, d'ailleurs, qu'après avoir miné sourdement les fondemens de notre demeure, ils en soutiennent quelques momens l'édifice, ne fût-ce que pendant l'espace de temps où ils ont avec nous une habitation commune, ne fût-ce que pendant l'intervalle où l'on peut encore juger, en leur présence, de l'utilité de leurs instructions. Enfin, le plus souvent peut-être, dupes de leur propre cœur, ils ont été portés à croire que, parce qu'ils étoient à la fois irréligieux par système, & honnêtes par caractère & par habitude, la religion & la vertu

K

n'avoient point d'union nécessaire ; & s'il est vrai que dans les grands intérêts de la vie , le plus léger doute a de l'influence sur nos actions , ne seroit-il pas possible qu'au moment où l'on chercheroit à ébranler les opinions religieuses , & dans le temps même où l'on se permettroit de les ridiculiser dans ses discours , on ne cherchât cependant à conserver un lien secret avec elles , par l'exaétitude de sa conduite ? C'est ainsi que , dans les disputes des princes , ou dans les querelles des ministres , les membres d'une même famille ont quelquefois l'art de se diviser , afin d'avoir , à tout événement , un des leurs dans chaque parti.

Ces diverses réflexions doivent nécessairement être prises en considération , avant de se rendre aux inductions que l'on voudroit tirer de la régularité des mœurs de plusieurs hommes irréligieux : mais , pour discréditer entièrement cette espèce d'argument , il suffit d'observer qu'on ne peut en faire aucune application à la classe la plus nombreuse des hommes : les athées

honnêtes gens n'ont jamais existé parmi le peuple, la religion compose toute la science en morale ; & s'il venoit à perdre ce guide , la conduite seroit absolument dépendante du hasard & des circonstances.

Il est encore essentiel d'observer que , selon les motifs auxquels on peut attribuer le relâchement des principes de morale , il règne une grande différence entre les divers caractères qui accompagnent les actions vicieuses : l'homme dépravé , quoique religieux , fait le mal par accident , par foiblesse , & selon l'emportement successif de ses passions ; mais l'athée méchant n'a point de temps marqué , ni d'époques particulières : ce ne sont pas les occasions qui l'entraînent ; c'est lui qui les cherche , ou qui les attend avec impatience ; il ne cède point par un esprit d'imitation , mais il prend plaisir à servir d'exemple ; il n'est pas un fruit corrompu , il est l'arbre même du mal.

On fait encore une objection , mais d'un genre absolument différent : on relève

le contraste apperçu fréquemment entre la conduite & les sentimens religieux de la plupart des hommes; opposition d'où l'on voudroit conclure que ces sentimens ne font point une sauve-garde certaine : & l'on ajoute à l'appui de la même considération, qu'en examinant la croyance de tous ceux dont la vie licencieuse se termine par des peines capitales, ou infamantes, on voit que le plus grand nombre est composé de gens aveuglément soumis aux opinions religieuses.

Sans doute, ces opinions ne forment pas, en tout temps, une résistance complète aux différens écarts de nos passions; mais il suffit que ce soit la plus efficace de toutes. Il y a eu, & il y aura toujours des hommes vicieux & corrompus au milieu des sociétés où les idées religieuses ont le plus d'empire; car elles n'agissent point sur nous comme une force mécanique, par des poids, des leviers & des ressorts, dont on peut calculer exactement la puissance; elles ne font pas non plus une modification

absolue de notre nature ; mais elles nous éclairent , elles nous guident , elles nous animent selon nos dispositions , nos penchans , notre caractère & notre sensibilité , & selon la mesure de nos propres efforts dans les divers combats que nous avons à soutenir ; ce seroit donc une mauvaise foi évidente , que d'attaquer la religion , en faisant le tableau des vices & des crimes dont elle n'a pu garantir la société , au lieu de fixer notre attention sur tous les défordres qu'elle arrête ou qu'elle prévient.

On auroit tort également , de nous présenter l'affoiblissement général de l'esprit religieux comme une preuve que cet esprit a , de nos jours , très-peu d'influence sur la morale ; il faudroit plutôt remarquer combien ne doit pas être efficace une puissance qui , dans la dégradation même de ses forces , est encore suffisante pour concourir au maintien de l'ordre public ; on seroit autorisé à dire : Que ne vaut pas le tout , si l'on reçoit tant d'avantage d'une simple partie ?

Enfin, la conséquence que l'on voudroit tirer des opinions, & de la croyance des scélérats abattus par le glaive de la justice, est encore un véritable abus du raisonnement : les hommes qui ont une religion formant la majeure partie de la population d'un pays, l'on doit y rencontrer nécessairement le plus grand nombre de mal-fauteurs ; de la même manière que l'on est sûr de trouver, dans cette classe, le plus grand nombre d'hommes de tel âge, de telle stature, ou de telle couleur : mais, si l'on étoit fondé à se servir d'un pareil argument pour censurer l'éducation religieuse, on pourroit, avec autant de motifs, contester la salubrité du lait maternel, en alléguant que la plupart des malades & des mourans ont reçu cette nourriture. Il ne faut jamais confondre une circonstance commune, ni même une condition universelle, avec une cause générale ; ce sont deux idées absolument distinctes.

Il est d'autres objections qui méritent également d'être approfondies ; mais elles

se trouveront placées , avec plus d'ordre , après le Chapitre où je vais examiner , sous divers rapports , l'influence des opinions religieuses sur notre bonheur. L'on a vu , & l'on appercevra davantage encore , dans la suite de cet Ouvrage , que je ne cherche point à échapper aux difficultés : car , avant d'avoir résolu de défendre , selon mes forces , une cause que je voudrois rendre si chère aux hommes , j'en ai étudié soigneusement les moyens ; & c'est après m'être affermi contre les systèmes opposés à mes sentimens , que je redoute moins de développer les motifs qui leur servent d'appui.



CHAPITRE V.

Influence des idées religieuses sur le bonheur.

QUAND on a montré l'étroite liaison de la morale avec les opinions religieuses, on a déjà fait connoître un des principaux rapports de ces mêmes opinions avec la félicité publique, puisque le repos & la tranquillité intérieure des sociétés dépendent essentiellement du maintien de l'ordre civil & de l'observation exacte des loix de la justice. Mais la grande partie du bonheur dont les hommes sont susceptibles, n'a point été mise en communauté : ainsi, la religion ne seroit bienfaisante envers eux qu'imparfaitement, si elle étoit étrangère à leurs sentimens intimes, & si elle ne leur étoit d'aucun service, dans ce combat secret d'affections de tout genre, qui agitent leur ame, & qui préoccupent leurs pensées. Il s'en faut bien qu'on puisse faire ce reproche

aux opinions religieuses ; & ce qui les élève véritablement au - dessus de toute espèce de doctrine & de législation , c'est qu'elles influent également sur l'homme & sur la société , sur la félicité publique & sur le bonheur des particuliers. Nous devons examiner cette vérité ; mais pour le faire avec un peu de philosophie , il faut nécessairement considérer de près notre nature morale , & remonter pour un moment aux premières causes des jouissances ou des anxiétés de notre esprit.

L'homme , dès les premiers pas qu'il fait dans le monde , & aussi-tôt que ses facultés intellectuelles se développent , porte ses regards en avant , & vit dans l'avenir ; il n'appartient au présent , que par les plaisirs ou les douleurs physiques ; mais dans les longs intervalles qui existent entre la suspension & le renouvellement de ces sortes de sensations , c'est par la prévoyance & par la mémoire , qu'il est heureux ou malheureux ; & ses souvenirs même ne l'intéressent , qu'en raison des rapports qu'il

appërçoit entre l'avenir & le passé. Sans doute , l'influence de l'avenir sur toutes nos affections morales , échappe le plus souvent à notre attention ; & , pour citer quelques exemples de cette vérité , nous croyons n'être heureux que par le présent , lorsque nous recevons des éloges , lorsque nous obtenons des marques de considération ; lorsque nous apprenons la nouvelle de quelque augmentation subite dans notre fortune ; & lorsqu'en prenant part à la conversation , ou en nous occupant dans notre cabinet , nous sommes contents du jeu de notre imagination & des découvertes de notre esprit. Toutes ces jouissances & beaucoup d'autres semblables , nous les appellons le bonheur présent ; cependant , il n'en est aucune qui ne doive sa valeur & sa réalité à la seule idée de l'avenir. En effet , les égards , les respects , la louange , les triomphes de l'amour-propre , les avant-coureurs de la gloire , & la gloire elle-même , sont des biens que l'éducation & l'habitude nous ont rendus précieux , en nous montrant

toujours par-delà quelque autre avantage , dont ces premiers biens n'étoient que le symbole. Souvent encore, le dernier objet de notre ambition n'est lui-même qu'une jouissance d'opinion , & l'image confuse de quelque possession plus réelle. Par-tout on voit le vague sur le vague , entraîner notre imagination ; par-tout on voit les biens à venir , ou le but immédiat de notre pensée , ou le motif obscur du prix que nous mettons aux diverses satisfactions , dont notre bonheur présent se compose. Ainsi , soit indirectement , & presque à notre insçu ; soit d'une manière sensible à nos propres yeux , tout est en lointain , tout est en perspective dans notre existence morale ; & c'est par cette raison que , toujours abusés , nous ne sommes presque jamais parfaitement détrompés. Asservis par une longue habitude , c'est en vain que nous voudrions séparer des biens d'opinion , l'atmosphère d'espérances qui les environne , & dont nous avons été séduits toute la vie.

Il est peu de parties du système moral, qui ne puisse s'accorder avec cette manière d'expliquer la principale cause de nos plaisirs & de nos peines. Je suis bien loin, cependant, de vouloir faire dépendre du même principe, les sentimens qui unissent les hommes par le charme de l'amitié, & qui influent d'une manière si essentielle sur leur bonheur. Tout est réel dans ces affections, puisqu'elles font une simple association de nous aux autres, & des autres à nous, & que, sous ce rapport, on peut les considérer comme une sorte de prolongation de notre propre existence : mais ce partage intime & des biens & des maux de la vie, n'en dénature point l'essence. L'amitié double nos jouissances & nos consolations, & c'est par l'étroite confédération de deux âmes, qui sympathisent ensemble, qu'on s'affermirait contre tous les événemens ; mais c'est toujours avec les mêmes passions qu'il faut combattre : ainsi, soit que nous restions isolés, soit que nous vivions dans autrui, l'avenir conserve sur nous son empire.

Si telle est, cependant, notre nature morale, que l'objet de nos vœux soit toujours à quelque distance ; si notre pensée est semblable au cours de ces vagues, qu'un mouvement en avant agite sans cesse ; si nos jouissances présentes ont une liaison secrète avec ces biens d'opinion, dont le dernier terme est encore une ombre fugitive ; enfin, si tout est avenir dans le sort de l'homme ; avec quel intérêt, avec quel amour, avec quel respect, ne devons-nous pas considérer ce beau système d'espérance, dont les opinions religieuses sont le majestueux fondement ! Quel encouragement elles nous présentent ! Quel but à la fin de tous les autres ! Quelle grande & précieuse idée, par son rapport avec le sentiment le plus général & le plus intime, le desir de prolonger son existence ! Ce que l'homme redoute le plus, c'est l'image d'un anéantissement éternel ; la destruction absolue de toutes les facultés qui composent son être, est pour lui l'écrroulement de l'univers entier ; & il a besoin de chercher

un refuge contre cette accablante pensée.

Sans doute, c'est selon la nature, c'est selon le degré de force des opinions religieuses, que l'homme saisit avec plus ou moins de confiance les espérances qu'elles donnent, & les récompenses qu'elles promettent; mais l'obscurité, le doute, l'incertitude ont une action puissante, toutes les fois que le souverain bonheur en est l'objet; car, dans les affaires même de la vie, la grandeur du prix, offert à notre ambition, excite encore plus notre ardeur, que la probabilité du succès. Mais, où se prendre, où attacher la plus légère espérance, si l'idée même d'un Dieu, ce premier appui des opinions religieuses, étoit jamais détruite; si, dès l'enfance de l'homme, on ne présentait à sa réflexion, que des considérations mondaines, aussi passagères que lui; & si, en le rabaisant de bonne heure à ses propres yeux, on s'appliquoit à étouffer le sentiment intérieur, qui l'avertit de la spiritualité de son ame? Découragé de cette manière, par les premiers principes de son

éducation, ralenti dans tous les mouvemens qui portent en avant sa pensée, ses regards se tourneroient souvent en arrière ; le passé lui rappelant une perte irréparable, captiveroit trop son attention ; & son esprit, au milieu des temps, ne seroit plus dans l'équilibre nécessaire, pour jouir du moment présent ; enfin, ce moment, qui n'est, en réalité, qu'une fraction imperceptible, ne paroîtroit presque rien, à nos yeux, s'il n'étoit pas uni, dans notre pensée, au nombre inconnu des jours & des années qui sont devant nous. C'est donc parce qu'il n'y a rien de limité dans les idées de bonheur & de durée, dont les opinions religieuses nous pénètrent, que notre imagination n'est jamais forcée de se replier sur elle-même, & qu'elle se perd d'une manière insensible dans l'immensité de l'avenir.

Qu'en suivant le cours d'un fleuve, un vaste horison se présente à notre vue, nous n'arrêtons point nos regards sur les bords sablonneux des rives que nous côtoyons : mais si, changeant de site, ou à la chute du jour,

cet horifon fe refferre, notre attention commence à fe fixer fur les plages arides qui font près de nous , & c'est alors feulemment que nous remarquons toute leur fécheresse & leur stérilité. Il en est de même de la carrière de la vie. Que les grandes idées de l'infini élèvent nos pensées & nos espérances , nous sommes moins affectés des peines & des ennuis qui font semés sur notre passage ; mais si , en changeant de principes, une ténébreuse philosophie venoit obscurcir notre perspective , notre attention se rameneroit toute entière sur les objets qui nous environnent , & nous découvririons alors trop distinctement le vuide & l'illusion des satisfactions , dont notre nature morale est susceptible.

Reconnoissons donc tout ce que nous devons de bonheur à ces opinions religieuses & sensibles, qui , en nous attirant sans cesse vers l'avenir , semblent vouloir sauver de l'instant présent , la partie la plus pure de nous-mêmes ; elles sont , sans que nous l'appercevions , l'enchantement du monde
moral ;

moral ; & , s'il étoit possible que , par de froids raisonnemens , on parvînt à les détruire , une triste mélancolie s'allieroit à la plupart de nos pensées , & il sembleroit qu'un linceul funèbre auroit pris la place de ce voile transparent , à travers lequel s'embellit à nos yeux le spectacle de la vie. Sans doute , il y auroit encore quelque charme dans ces jours de la jeunesse , où les plaisirs des sens se pressent davantage , & remplissent , à eux seuls , un si grand espace : mais , quand les passions sont tempérées par l'âge ou par l'habitude ; quand les forces sont abattues par la vieillesse , ou attaquées à l'avance par les maladies ; enfin , lorsque le temps est arrivé , où les hommes sont contraints de chercher , dans les sensations morales , le principal aliment de leur bonheur ; que deviendroient-ils , si l'on dissipoit d'autour d'eux , ces opinions & ces espérances qui , tantôt les encouragent & tantôt les consolent , & si l'on affoiblissoit ainsi cette imagination active , qui vivifie tous les objets auxquels la prévoyance peut atteindre ?

Qu'on réfléchisse donc avec attention sur les diverses conséquences , qui seroient la suite funeste de l'anéantissement des opinions religieuses : ce n'est pas une seule idée , une seule perspective , que les hommes perdroient ; ce seroit encore l'intérêt & le charme de tous les desirs & de toutes les ambitions. Il n'y a rien d'indifférent , lorsque nos actions & nos desseins peuvent s'allier , de quelque manière , à un devoir ; il n'y a rien d'indifférent , lorsque l'exercice & la perfection de nos facultés paroissent le commencement d'une existence , dont le dernier terme nous est inconnu : mais , quand ce terme s'offriroit de toutes parts à notre vue ; quand nous y toucherions à tout moment ; quelle force d'illusion pourroit suffire , pour se défendre d'un triste découragement ? Etroitement circonscrits dans l'espace de la vie , sa limite seroit tellement présente à notre esprit , qu'à chaque entreprise , à chaque pensée , à chaque sentiment peut-être , nous serions tentés d'examiner qu'est-ce

qui peut valoir de notre part une recherche assidue ; qu'est - ce qui peut mériter la peine que nous nous en occupons avec obstination. Oui , la gloire elle - même , que l'on nomme immortelle , ne nous entraîneroit plus de la même manière , si nous avions la conviction intime qu'elle ne peut germer , s'élever , subsister , que dans des espaces & des temps à jamais étrangers à notre imagination même. Il faut , pour ainsi dire , que le vague de l'avenir soit encore de notre patrie , afin que nous puissions ressentir cet amour inquiet d'une longue célébrité , & ce mouvement ardent vers les grandes choses qui en est l'effet salutaire.

On se trompe donc , je le pense , lorsqu'on accuse les opinions religieuses de nous dégoûter nécessairement des affaires & des plaisirs du monde : ce sont , au contraire , ces opinions : ce sont les idées d'infini , qu'elles présentent à notre esprit , qui servent à soutenir l'enchaînement ingénieux d'espérances & de devoirs , dont

notre bonheur moral, sur la terre, est artificiellement composé.

Les opinions religieuses sont parfaitement assorties à notre nature, & elles se lient également à nos foiblesses & à nos perfections ; elles viennent nous secourir, & dans nos peines réelles, & dans celles que l'abus de notre prévoyance nous suscite. Mais il est temps de le dire, c'est sur-tout avec ce que nous avons de grand & d'élevé qu'elles sympathisent : oui, si les hommes sont animés par de hautes pensées ; s'ils respectent cette intelligence dont ils sont ornés ; s'ils prennent intérêt à la dignité de leur nature, ils iront, avec transport, au-devant de l'idée religieuse qui ennoblit leurs facultés, qui entretient le courage de leur esprit, & qui les unit, par le sentiment, à celui dont la puissance étonne leur entendement. C'est alors que, se considérant comme une émanation de l'Être infini, le premier commencement de toutes choses, ils ne se laisseront point entraîner par une philosophie, dont les tristes

leçons tendent à nous persuader que la raison, l'esprit, la liberté, toute cette essence spirituelle de nous-mêmes, est le simple résultat d'une combinaison fortuite, & d'une harmonie sans intelligence.

On n'a peut-être jamais observé, d'une manière assez particulière, tous les genres de bonheur qui seroient détruits, ou du moins sensiblement affoiblis, si l'on parvenoit à propager cette décourageante doctrine.

Que deviendrait d'abord le plus beau, le plus noble d'entre tous les sentimens des hommes, celui de l'admiration, si le spectacle de l'univers, loin de nous ramener à l'idée d'un Être suprême, ne nous retraçoit qu'une vaste existence, mais sans dessein, sans cause & sans destination, & si l'étonnement de notre esprit n'étoit lui-même qu'un des accidens spontanés d'une aveugle matière ?

Que deviendrait le plaisir que nous trouvons dans le développement, l'exercice & le progrès de nos facultés, si cette

intelligence, dont nous aimons à nous glorifier, n'étoit qu'un jet du hasard; si chacune de nos idées n'étoit qu'une simple obéissance aux loix éternelles du mouvement; si notre liberté n'étoit qu'une fiction, & si nous n'avions, pour ainsi dire, aucune possession de nous-mêmes?

Que deviendrait encore cet actif sentiment de curiosité, dont le charme nous excite à observer sans cesse les prodiges dont nous sommes environnés, & qui nous inspire en même temps le desir de pénétrer de quelque manière dans le mystère de notre existence & dans le secret de notre origine? Certes, il nous importerait peu d'étudier la marche de la nature, si cette science ne devoit nous apprendre que les détails affligeans de notre mécanique esclavage: un prisonnier peut-il se plaire à dessiner la forme de ses fers, ou à compter les anneaux de ses chaînes?

Mais que le monde est beau, quand il se présente à nous comme le résultat d'une seule & grande pensée, & quand

nous trouvons par-tout l'empreinte d'une intelligence éternelle ! Et qu'il est doux alors de vivre d'étonnement & d'admiration !

Mais que les dons de l'esprit sont un sujet de gloire , quand l'homme peut les considérer comme une participation à une nature sublime , dont Dieu seul est le parfait modèle ! Et qu'il est doux alors de céder à l'ambition , de s'élever encore davantage , en exerçant sa pensée , & en perfectionnant toutes ses facultés !

Enfin , que l'observation de la nature a de charmes , lorsqu'à chaque découverte nouvelle , l'on croit faire un pas de plus vers la connoissance de cette haute sagesse qui a réglé l'univers , & qui en maintient l'harmonie ! C'est alors , & alors seulement , que l'étude est d'un intérêt véritable , & que le progrès des lumières devient un accroissement de bonheur. Oui , sous l'empire du matérialisme , tout est languissant dans notre curiosité , tout est instinct dans notre admiration , tout est fictif dans le sentiment que nous

avons de nous-mêmes : mais , avec l'idée d'un Dieu , tout est vivant , tout est raisonné , tout est véritable ; enfin , cette idée heureuse & féconde paroît aussi nécessaire à la nature morale de l'homme , que le feu l'est aux plantes & à toutes les végétations de la terre,

ON trouvera peut-être , qu'en examinant l'influence des idées religieuses sur le bonheur , j'ai arrêté l'attention sur plusieurs considérations , qui ne sont pas d'une égale importance pour tous les hommes ; il en est quelques-unes , en effet , plus particulièrement adaptées à cette partie de la société , dont l'esprit est perfectionné par l'éducation : mais il s'en faut bien que je veuille distraire un moment mes regards de la classe nombreuse des habitans de la terre , dont le bonheur & le malheur tiennent à des idées simples & proportionnées à l'étendue bornée de ses intérêts & de ses pensées.

Les hommes qui semblent avoir un besoin

plus instant & plus continuel de l'assistance des idées religieuses , ce sont ceux que l'infortune de leurs parens laissent au milieu de nous , dépourvus de toute espèce de propriétés , & privés encore des ressources qui dépendent de l'instruction. Cette classe d'hommes , condamnée à des travaux grossiers , est comme resserrée dans les sentiers d'une vie pénible & monotone , où chaque jour ressemble à la veille , où nulle attente confuse , où nulle illusion flatteuse ne peut les distraire : ils savent qu'il y a un mur de séparation entre eux & la fortune ; & s'ils portent leurs regards dans l'avenir , ils ne découvrent que l'état misérable où les réduira quelque infirmité ; ils n'apperçoivent que la déplorable situation où ils seront exposés par le cruel abandon qui accompagnera leur vieillesse. Avec quel transport , dans cette position , ne doivent-ils pas saisir la douce espérance que les opinions religieuses leur présentent ! Avec quelle satisfaction ne doivent-ils pas apprendre , qu'après ce passage de la vie , où tant de

disproportions les accablent , il y aura un temps de rapprochement & d'égalité ! Qu'ils feroient à plaindre , s'ils devoient renoncer à un sentiment qui se transforme encore , pour eux , dans une idée générale , la seule qu'ils puissent concevoir avec facilité & appliquer avec convenance , la seule enfin , dont ils font usage dans tous les événemens & dans toutes les circonstances ! Dieu le veut , se disent-ils à eux-mêmes , & cette première pensée entretient leur résignation : Dieu vous récompensera , Dieu vous le rendra , disent-ils aux autres , quand ils en reçoivent des bienfaits ; & ces paroles leur rappellent que le Dieu des riches & des puissans est aussi le leur , & que loin d'être indifférent à leur sort , il daigne se charger de leur reconnoissance. Combien d'autres expressions populaires ramènent sans cesse aux mêmes sentimens de confiance & de consolation ! Ce sont ces rapports continuels du pauvre avec la divinité , qui le relèvent à ses propres yeux , qui l'empêchent de succomber entièrement

sous le poids des mépris dont on l'accable, & qui lui donnent quelquefois le courage de résister à l'orgueil des superbes. Ah ! quels effets plus grands pourroient être produits par une idée plus simple ! Aussi, entre les divers caractères dont les opinions religieuses sont revêtues, je leur remarque surtout celui-ci, qui semble plus particulièrement le sceau d'une main divine ; c'est que l'avantage moral dont elles sont la source, semblable aux grands bienfaits de la nature physique, appartient également à tous les hommes ; & comme le soleil, dans la distribution de ses rayons, n'observe, ni les rangs, ni la fortune, de même ces idées consolantes, qui tiennent à la conception d'un Être suprême, & à toutes les espérances qui s'y réunissent, deviennent la propriété du pauvre comme du riche, du foible comme du puissant, & l'on en peut jouir sous l'humble toit d'une chaumière, comme au milieu des palais élevés par l'orgueil ou la magnificence. Ce sont les loix civiles qui accroissent, ou qui consacrent

l'inégalité de tous les partages , & ce sont les idées religieuses qui adoucissent l'amertume de cette dure disproportion.

On ne pourroit se défendre d'une juste compassion , si , en considérant attentivement le sort du plus grand nombre des hommes , on les supposoit tout - à - coup privés de la seule pensée qui entretient leur courage ; ils n'auroient plus un Dieu pour confidant de leurs peines ; ils n'iroient plus , aux pieds de ses autels , chercher un sentiment de paix & de tranquillité ; ils n'auroient plus de motifs pour élever leurs regards vers le Ciel , & leurs yeux inclinés se fixeroient , pour toujours , sur cette terre de douleur , de mort & d'éternel silence. Alors , le désespoir étoufferoit jusqu'à leurs gémissemens ; alors toutes leurs réflexions se retournant , pour ainsi dire , contre eux-mêmes , ne serviroient plus qu'à les déchirer ; alors ces larmes , qu'ils se plaisent à répandre , & qui sont attirées par la douce persuasion qu'il existe quelque part une commisération & une bonté ; ces larmes

consolatrices ne couleroient plus de leurs yeux. Qui de nous n'a pas vu quelquefois ces vieux soldats qui , à toutes les heures du jour , sont prosternés çà & là sur les marbres du temple élevé au milieu de leur auguste retraite ? Leurs cheveux , que le temps a blanchis ; leur front , que la guerre a cicatrisé ; ce tremblement , que l'âge seul a pu leur imprimer , tout en eux inspire d'abord le respect : mais de quel sentiment n'est-on pas ému , lorsqu'on les voit soulever & joindre , avec effort , leurs mains défaillantes , pour invoquer le Dieu de l'univers , & celui de leur cœur & de leur pensée ; lorsqu'on leur voit oublier , dans cette touchante dévotion , & leurs douleurs présentes , & leurs peines passées ; lorsqu'on les voit se lever avec un visage plus serein , & emporter dans leur ame un sentiment de tranquillité & d'espérance ! Ah ! ne les plaignez point dans cet instant , vous qui ne jugez du bonheur que par les joies du monde ; leurs traits sont abattus , leur corps chancelle , & la mort observe leurs pas :

mais cette fin inévitable , dont la seule image vous effraie , ils la voient venir sans alarme ; ils se sont approchés , par le sentiment , de celui qui est bon , de celui qui peut tout , de celui qu'on n'a jamais aimé sans consolation. Venez contempler ce spectacle , vous qui méprisez les opinions religieuses , & qui vous dites supérieurs en lumières ; venez , & voyez vous-mêmes ce que peut valoir , pour le bonheur , votre prétendue science : ah ! changez donc le sort des hommes , & donnez-leur à tous , si vous le pouvez , quelque part aux délices de la terre , ou respectez un sentiment qui leur sert à repousser les injures de la fortune ; & , puisque la politique des tyrans n'a jamais essayé de le détruire , puisque leur pouvoir ne seroit pas assez grand pour réussir dans cette farouche entreprise , vous , que la nature a mieux doués , ne soyez ni plus durs , ni plus terribles qu'eux ; ou si , par une impitoyable doctrine , vous vouliez enlever aux vieillards , aux malades & aux indigens , la seule idée de bonheur à

laquelle ils peuvent se prendre , parcourez aussi ces prisons & ces fouterrains , où des malheureux se débattent dans leurs fers , & fermez , de vos propres mains , la seule ouverture qui laisse arriver jusques à eux quelques rayons de lumière.

CE n'est pas cependant une seule classe de la société , qui tire une habituelle assistance des idées & des opinions religieuses ; c'est encore tous ceux qui ont à se plaindre des abus de l'autorité , des injustices du public , & des diverses contrariétés de leur destinée ; c'est l'homme innocent que l'on condamne ; c'est l'homme vertueux que l'on calomnie ; c'est l'homme foible une fois , & que l'on blâme avec trop de rigueur ; c'est tous ceux enfin , qui , sûrs de la pureté de leur conscience , recherchent par-dessus tout un témoin intime de leurs intentions , & un juge éclairé de leur conduite.

L'homme d'un caractère élevé , & doué d'un cœur accessible à diverses impressions , éprouve aussi le besoin de se former l'image

d'un Être inconnu , auquel il puisse unir toutes les idées de perfection dont son imagination est remplie ; c'est-là qu'il transporte les divers sentimens , dont il n'a point d'usage , au milieu de la corruption qui l'environne ; c'est-là qu'il peut retrouver un sujet inépuisable d'étonnement & d'admiration ; c'est-là qu'il peut renouveler & purifier ses pensées, quand ses regards sont fatigués du spectacle des vices de la terre , & du retour habituel de nos mêmes passions. Enfin , à chaque instant l'heureuse idée d'un Dieu adoucit , embellit sur nos pas le chemin de la vie ; c'est par elle que nous nous associons avec délices à toutes les beautés de la nature ; c'est par elle que tout ce qui vit , tout ce qui se meut , entre en communication avec nous : oui , le bruit des vents , le murmure des eaux , l'agitation paisible des plantes , tout nous sert d'entretien , tout attendrit notre ame , pourvu que nos pensées puissent s'élever à une cause universelle , pourvu que nous découvriions par-tout l'ouvrage de celui que nous aimons , pourvu que nous puissions distinguer les vestiges

vestiges de sa marche & les traces de ses intentions, pourvu que nous croyions assister au spectacle de sa puissance, & aux magnificences de sa bonté.

Mais c'est principalement sur les jouissances de l'amitié, que la piété répand un nouveau charme ; les bornes, les limites ne peuvent s'accorder avec le sentiment ; infini comme la pensée, il ne pourroit subsister, il ne pourroit du moins se défendre d'une continuelle inquiétude, si des opinions bienfaisantes agrandissant pour nous l'avenir, ne nous permettoient pas de considérer sans épouvante, la révolution des années & la course rapide du temps : aussi, quand la mélancolie nous livre à une douce émotion, quand elle se change pour nous en plaisir, c'est qu'aux momens où nous nous trouvons séparés des objets de notre affection, une méditation solitaire les replace au-devant de nous, à l'aide des idées générales de bonheur, qui, plus ou moins confusément, terminent au loin notre vue. Ah ! que vous avez sur-tout besoin de ces précieuses opi-

nions , vous qui , timides au milieu du monde , ou découragés par le malheur , vous trouvez comme isolés sur la terre , parce que vous ne partagez point les passions qui agitent la plupart des hommes ! il vous faut un ami , & vous ne voyez par-tout que des associés de fortune : il vous faut un consolateur , & vous ne voyez que des ambitieux , étrangers à tout ce qui n'est pas le crédit ou la puissance : il vous faut au moins un confident sensible , & le mouvement de la société disperse toutes les affections , & atténue tous les intérêts : enfin , quand vous l'avez , cet ami , ce confident , ce consolateur ; quand vous l'acquérez par les liens de la plus tendre union ; quand vous vivez dans un fils , dans un époux , dans une femme chérie , quelle autre idée que celle d'un Dieu , peut venir à votre secours , lorsque l'affreuse image d'une séparation se présente de loin à votre pensée ? Ah ! qu'en de pareils instans on embrasse avec transport toutes les opinions qui nous entretiennent de continuité & de durée ! Qu'on aime

alors à prêter l'oreille à ces paroles de consolation , qui s'allient si parfaitement avec les desirs & les besoins de notre ame ! Quelle effrayante association que celle du néant éternel & de l'amour ! Comment unir à ce doux partage d'intérêts & de pensées , à ce charme de tous les jours & de tous les instans , à cette vie enfin la plus forte de toutes ; comment unir à tant d'existence & de bonheur , la persuasion intime & l'image habituelle d'une mort sans espoir , & d'une destruction sans retour ? Comment offrir seulement l'idée de l'oubli à ces ames aimantes , qui ont placé tout leur amour-propre & toute leur ambition dans l'objet de leur estime & de leur tendresse , & qui , après avoir renoncé à elles-mêmes , se sont comme déposées en entier dans un autre sein , pour y subsister du même souffle de vie & de la même destinée ? Enfin , près du tombeau que peut-être elles arroseront un jour de leurs larmes , comment leur prononcer ces mots accablans , ces mots terribles , *pour jamais , pour toujours !* O

abyrne des abymes & pour l'esprit & pour le sentiment ; qu'un nuage bienfaçant vienne couvrir du moins vos sombres profondeurs , s'il faut que la pensée de l'homme sensible s'approche un moment des bords effrayans qui vous environnent ! Les larmes , les regrets , ont encore quelque douceur , quand on les donne à une ombre chérie , quand vous pouvez mêler à vos douleurs le nom d'un Dieu , & quand ce nom vous paroît comme le ralliement de toute la nature : mais si , dans l'univers , tout étoit sourd à votre voix ; si nul retentissement ne faisoit entendre vos plaintes ; si d'éternelles ombres avoient fait disparaître l'objet de votre amour , & si elles s'avançoient pour vous entraîner dans la même nuit ; si le plus malheureux , celui qui tient encore en ses mains l'une des extrémités de cette trame d'union & de félicité que la mort a rompue , ne pouvoit plus la rattacher en espérance ; si , rempli tout entier du souvenir d'une idole chérie , il ne pouvoit plus dire : elle est en quelque lieu ; s'il ne pouvoit plus dire :

son cœur qui fut aimer, son ame pure & céleste m'attend, m'appelle peut-être auprès de cet Être inconnu que nous avons adoré d'un commun penchant; & si, au lieu d'une si précieuse pensée, il falloit, sans aucun doute, sans aucune incertitude, considérer la terre comme un sépulcre à jamais fermé... Mon cœur succombe, & je ne saurois continuer; il n'est point de force, il n'est point de soutien contre de semblables images; c'est la nature entière qui semble se disjoindre, c'est l'univers qui paroît se dissoudre & vous accabler de ses débris. O source de tant d'espérances, sublime idée d'un Dieu! n'abandonnez pas l'homme sensible; vous êtes tout son courage, vous êtes son avenir, vous êtes sa vie; ne l'abandonnez point, & défendez-le sur-tout de l'ascendant d'une aride & funeste philosophie, qui viendrait affliger son cœur en feignant de le secourir. Eh bien, je fais un effort, & je m'adresse à vous, qui vous dites éclairés par une nouvelle sagesse. Je suis accablé de la plus profonde douleur;

un père, une mère, qui faisoient mon appui, qui me guidoient par leurs conseils, qui m'environnoient de leur tendresse, ces parens tutélaires viennent de m'être enlevés; un fils, une fille, l'un & l'autre ma gloire & ma consolation, ont été moissonnés près de moi; une épouse, une compagne fidelle, dont toutes les paroles, toutes les actions, tous les sentimens, tous les regards alimenteroient ma vie, s'est évanouie dans mes bras; il me reste un moment de force, je viens à vous, philosophes; que me direz-vous? « Cherche des distractions, porte ailleurs » tes pensées; un abyme sans fin te sépare » à jamais des objets de ta tendresse; & ces » souvenirs, ces regrets, qui te pénètrent » de douleur, ne sont qu'une forme de végétation, un dernier jeu d'une matière organique ». Ah! vous avez aimé, & vous pouvez prononcer tranquillement ces impitoyables paroles! Eloignez de moi vos secours, je les redoute plus que mes peines. Et toi, fille du Ciel, aimable & douce religion, que me diras-tu? « Espère, espère; un

« Dieu t'a tout donné, te peut encore tout rendre ». Ah ! quelle différence entre ces deux langages ! Que l'un nous avilit , que l'autre nous élève ! Que l'un offense avec dureté nos sentimens les plus chers ; que l'autre s'allie avec douceur à toutes les idées dont nous avons composé notre bonheur ! C'est aux hommes à choisir entre leurs divers guides ; ou plutôt c'est à eux à juger s'ils aiment mieux les ténèbres que la lumière , & la mort que la vie ; c'est à eux à voir s'ils préfèrent les vents desséchans à la rosée bienfaisante , les glaces de l'hiver au charme du printemps , & la pierre insensible aux dons les plus brillans de la nature animée.

Je le dirai : le monde , sans l'idée d'un Dieu , ne seroit plus qu'un désert , embelli par quelques prestiges ; & l'homme désenchanté par les lumières de la raison , ne trouveroit par-tout que des sujets de tristesse. Je les ai vu , ces vaines grandeurs , ces songes de l'ambition , ces séductions de la gloire ; & dans les plus beaux jours de mes illusions , mon cœur s'est toujours retiré

vers une idée plus grande , vers une consolation plus réelle ; j'ai éprouvé que le sentiment de l'existence d'un Être suprême s'appliquoit avec charme à toutes les circonstances de la vie ; j'ai trouvé que ce sentiment pouvoit seul inspirer aux hommes une véritable dignité : car c'est peu de chose que tout ce qui est purement personnel , que tout ce qui range les uns à quelques lignes au-dessus des autres ; il faut , pour avoir quelque droit à s'enorgueillir , élever avec soi la nature humaine ; il faut la placer en regard de cette sublime intelligence , qui semble l'avoir honorée de quelques-uns de ses attributs ; c'est alors qu'on apperçoit à peine toutes ces petites distinctions qui s'attachent à notre superficie , & sur lesquelles la vanité exerce son empire ; c'est alors qu'on laisse à cette reine du monde ses hochets & ses prétentions , & qu'on cherche ailleurs une autre fortune ; & c'est alors aussi que les vertus , les hauts sentimens , les grandes pensées , paroissent la seule gloire dont l'homme doive être jaloux.

CHAPITRE VI.

*Continuation du Chapitre précédent. Influence
de la vertu sur le bonheur.*

CE n'est point assez d'avoir montré que les opinions religieuses , si nécessaires aux âmes sensibles , sympathisent parfaitement avec la nature morale de l'homme ; il faut encore faire connoître que l'exercice habituel de la vertu , ce devoir commandé par-tout au nom d'un Dieu , n'est pas en opposition avec le bonheur ; & , après m'être arrêté sur une vérité si importante , je prouverai qu'elle ne contrarie point ce qu'on a dit dans le premier Chapitre de cet Ouvrage , sur l'impossibilité de lier les hommes à l'ordre public par le seul motif de leur intérêt personnel.

On ne peut le diffimuler , la vertu nous oblige souvent à triompher de nos goûts , & à lutter , avec courage , contre les efforts de nos passions ; mais si de pareils combats ,

& la victoire qui les accompagne , nous conduisoient à des satisfactions plus sûres & plus durables que celles dont le vice & ses foibleffes nous présentent l'image ; ce feroit mal juger des loix de la morale , que d'y réunir fans cesse l'idée d'une privation & d'un sacrifice.

On ne peut fixer son attention sur les divers objets d'ambition qui occupent la pensée de l'homme, sans reconnoître distinctement que , s'il s'abandonnoit sans mesure & sans contrainte à tous ses desirs, il s'éloigneroit le plus souvent de cet état de bonheur qui forme l'objet de ses vœux. Aucun des biens semés çà & là , sur notre route , ne peuvent remplir l'espace de la vie. Sont - ce les plaisirs des sens qui nous captivent ? Leur durée est fixée par notre foiblesse , & nous ne saurions franchir les limites immuables apposées par la nature. Sont-ce les biens d'opinion que nous recherchons, tels que les honneurs & la louange , ou l'éclat extérieur que la fortune donne ? Nous apercevons bien vite qu'après les avoir

obtenus , leur charme se dissipe ; ils ressembloit au Prothée de la Fable , qui ne paroissoit un Dieu que dans l'éloignement. Les hommes ont donc plus besoin qu'on ne pense , d'un intérêt indépendant de leurs sens & de leur imagination ; & cet intérêt , nous le trouvons dans les devoirs que la morale nous enseigne , & dont elle nous fait une loi.

C'est à tous les instans , c'est dans tous les états , c'est dans toutes les circonstances , que nous avons à choisir entre le bien & le mal : ainsi , la vertu peut être sans cesse agissante , & l'on en trouve l'application jusques dans les relations de la vie les plus indifférentes en apparence , parce qu'elle jouit seule du précieux avantage de rapporter les plus petites choses à une grande idée , & que seule aussi , elle peut être encouragée , sans cesse , par ce sentiment de la conscience , qui , en accompagnant toutes nos actions & toutes nos pensées , semble augmenter notre existence , & nous procure des satisfactions ignorées de tous

ceux qui ne respectent , ni ne connoissent aucune sorte de principes.

Le goût des plaisirs , les desirs de la vanité, les vœux de l'ambition, sont autant de passions qui s'éteindroient en peu de temps, si elles n'étoient pas entretenues par ce mouvement continuel de la société, qui amène de nouvelles scènes, & déploie , à chaque instant , quelques changemens de décoration. La vertu , satisfaite de sa perspective , n'a besoin que d'une succession des mêmes sentimens ; ses routes sont variées , mais son but ne change jamais.

On ne peut chercher ses jouissances dans les biens de l'opinion , sans admettre les autres à la législation de son bonheur ; & il en résulte une discorde, qui laisse l'homme en proie à toutes sortes d'agitations. La vertu n'affocie personne à ses conseils : elle peut juger par elle-même de tout ce qui est bon ; & , sous ce rapport , on doit considérer l'homme vertueux , comme le plus indépendant de tous les êtres , puisque c'est de lui seul qu'il reçoit des commandemens ,

& qu'il attend une approbation. Oui , l'homme obscur , ignoré , qui fait le bien en secret , est plus maître de sa destinée , que ne fauroit jamais l'être celui qui semble comblé de toutes les faveurs de la fortune , & qui a besoin souvent , pour en jouir , que la mode & des conventions passagères viennent déterminer ses goûts , & donner des loix à ses vanités.

Les petites passions du monde , pour essayer de nous rendre heureux , nous mènent d'illusions en illusions ; & le dernier terme paroît toujours à quelque distance. La vertu , bien différente , a sa récompense près d'elle : car , ce n'est pas dans l'événement , ce n'est pas dans un succès incertain qu'elle place nos contentemens ; c'est dans notre résolution même , c'est dans le calme qui l'accompagne , c'est dans le sentiment intérieur qui la précède. Les souvenirs encore composent une des principales satisfactions de la vertu ; au lieu qu'ils sont la douleur des vanités mondaines , parce qu'ils représentent ce qui n'est plus , & que pour la plupart des pas-

sions , le passé n'est qu'une ombre ténébreuse , d'où sortent de temps à autre les remords & les regrets.

Les intervalles qui séparent les divers élans des grandes passions , sont presque toujours remplis par la tristesse & l'ennui ; il est dans la nature , que les émotions actives & irritantes jettent de la langueur sur tous les momens où ces agitations sont suspendues. La vertu , dans la jouissance des plaisirs qui lui appartiennent , ne connoît point ces mouvemens irréguliers , parce que tous ses principes sont affermis , & qu'elle agit toujours autour de son centre ; c'est d'ailleurs à sentir le prix du bonheur le plus à notre portée , qu'elle nous invite sans cesse ; elle dicte ses premières loix au sein de la vie domestique ; & c'est à soutenir , par les liens du devoir , nos affections les plus simples & les plus raisonnables , qu'elle emploie toutes ses forces.

La vertu rend encore un grand service aux hommes , en les délivrant des tourmens de l'indécision ; elle leur présente un système général de conduite ; elle marque par-tout

des points fixes pour leur servir de direction; elle nous dit à chaque instant : voilà ce qu'il faut aimer, ce qu'il faut choisir, ce qu'il faut faire. Aussi, tandis que les hommes, entraînés par leur imagination, croient continuellement qu'ils se sont trompés de fantômes, & prétent les plus belles couleurs à celui qui vient de leur échapper, la vertu ne met du prix qu'à ce qu'elle possède, & ne connoît point les regrets. Il sembleroit, au premier coup-d'œil, que les desirs & les caprices de l'imagination ne peuvent s'accorder avec aucune espèce de gêne : cependant il n'est pas moins vrai que ces légers avant-coureurs de nos volontés ont besoin d'un guide, & souvent d'un maître ; nos premiers goûts, nos premiers sentimens ne sont souvent qu'incertitude, foiblesse & vacillation ; il importe à notre bonheur que la tige de ces frémissemens soit fixée & raffermie : & tel est le service que la vertu rend à l'esprit de l'homme.

On ne voit point non plus d'uniformité dans la conduite de ceux qui ne connoissent

aucun devoir ; ils ont trop de choses à régler , ils ont trop de choses à décider à chaque instant , lorsque leur convenance est le seul guide auquel ils s'abandonnent : il faut , pour simplifier l'administration de nous-mêmes , en soumettre une partie à la domination d'un principe , qui s'applique sans peine à la plupart de nos délibérations.

Enfin , la vertu a ce grand avantage , qu'elle trouve son bonheur dans une sorte de respect pour les droits & les prétentions des divers membres de la société , & que tous ses sentimens semblent s'unir à l'harmonie générale. Les passions , au contraire , sont presque toujours hostiles ; l'homme vain desire que les autres ne servent qu'à ses triomphes ; l'orgueilleux veut qu'ils sentent leur infériorité ; l'ambitieux , qu'ils s'écartent de sa route ; l'impérieux , qu'ils fléchissent : il en est de même de ces différentes rivalités qui naissent d'un amour excessif de la louange , de la gloire & de la fortune ; chacun , dans le sentier qu'il a choisi , voudroit ou passer seul , ou devancer tout le monde ,
&

& chacun occupé de son intérêt , heurte inconfidérément celui des autres. La vertu , bien différente , ne craint ; en suivant sa route , ni les concurrens , ni les rivaux ; les voies qui mènent à son but sont larges & spacieuses , & chacun peut y marcher sans faire ombrage à personne : c'est une belle alliance que celle dont la morale est le noeud ; tous ceux qui la contractent , rapprochés par le même esprit , les mêmes motifs & les mêmes espérances , semblent tenir en commun , à cette chaîne de devoirs & de sentimens , qui unit les vertus des hommes au modèle idéal de toutes les perfections.

La vertu , qui nous garantit des pièges de nos sens ; la vertu , qui met un frein à nos aveugles desirs , est encore le fondement d'une précieuse sagesse ; ce ne sont pas , à la vérité , nos intérêts d'un jour , nos plaisirs d'un moment , qu'elle protège , c'est l'ensemble de toute une vie , qu'elle prend sous sa sauve-garde : elle est , pour ainsi dire , le défenseur de l'avenir , la

représentant de la durée , & devient , pour le sentiment , ce qu'est la prévoyance pour l'esprit. On doit donc , sous le rapport des mœurs personnelles , considérer la vertu comme un ami prudent , instruit par l'expérience de tous les âges , & qui , suivant par-tout nos pas , ne laisse jamais vaciller dans ses mains , le flambeau dont la lumière salutaire doit éclairer notre marche. Nos passions , en tumulte , se disputent à l'envi l'honneur de nous gouverner sans partage : il faut un maître qui assigne à chacune sa limite ; il en faut un qui mette en paix tous ces petits tyrans domestiques , & qui nous retrace l'image d'Ulysse , arrivant tout-à-coup au milieu des cent rois , qui s'étoient emparés de son palais.

La vertu , dira - t - on , sévère dans ses jugemens , austère dans ses formes , ne peut-elle pas nous priver du plus grand des bonheurs , du plaisir d'être aimé ? Je réponds que la vertu , dans sa perfection , n'a point ces caractères ; je me la représente comme un juste sentiment de l'ordre ,

comme une première harmonie qui , bien loin de nous éloigner de toutes les autres convenances , devroit , au contraire , nous en rapprocher : ainsi , la bonté , l'indulgence , qui s'accordent si bien avec la foiblesse humaine ; l'esprit social , qui répond si fort à notre nature ; l'aménité dans le discours & dans les manières , cette aimable expression d'un cœur qui cherche à s'unir aux autres ; toutes ces qualités , bien loin d'être étrangères à la véritable vertu , en sont une des dépendances , & le plus bel ornement.

J'abrégèrai ; car , dans une matière si vaste , il faut nécessairement faire un choix. La vertu s'allie à toutes les idées qui peuvent donner de l'étendue à notre esprit ; c'est que , de bonne heure , elle nous habitue à saisir des rapports , & à sacrifier souvent nos affections présentes à des considérations éloignées ; c'est qu'elle est de tous nos sentimens , celui qui porte notre existence au plus loin de nous , & qui , par conséquent , a le plus de ressemblance

avec la pensée. C'est donc par la vertu, que l'homme a l'entière connoissance de ses forces, & qu'il acquiert toute sa croissance. Le vice, au contraire, nous concentre dans le plus petit espace; il semble avoir la conscience de sa difformité, & il craint tout ce qui l'environne; il fait des efforts pour nous fixer sur un seul objet, sur un seul moment, & il voudroit pouvoir resserrer, en un point, toute notre existence.

Il faut que je l'ajoute encore; la vertu, qui unit à un motif toutes nos actions, & qui dirige vers un but tous nos sentimens, habitue notre esprit à l'ordre & à la justesse des idées, & l'empêche d'errer dans un trop grand espace: aussi j'ai souvent pensé que ce n'étoit pas uniquement par ses vices, qu'un homme immoral est dangereux dans l'administration des affaires publiques; on doit le craindre aussi, comme inhabile à saisir aucun ensemble, comme incapable de se rallier à aucun principe général: toute espèce d'harmonie lui est inconnue, toute

forte de règle lui devient à charge ; il agit, & ne peut agir que par secousses ; & ce n'est qu'en sa qualité d'homme versatile , qu'il rencontre quelquefois le bien.

On peut donc dire , avec vérité , que la morale sert de lest à nos idées ; c'est avec son secours que nous pouvons faire route sans être agités par tous les caprices de notre imagination , & sans être obligés de nous détourner à la première apparence d'un obstacle.

La vertu , qui donne à l'esprit de la suite & de l'étendue , prépare aussi le caractère à la grandeur , qu'il lui sied si bien de revêtir. De toutes les qualités des hommes , la plus rare & la plus imposante , c'est l'élévation dans les pensées , dans les sentimens & dans les manières ; accord majestueux que la vérité seule peut entretenir , & que la moindre exagération , le plus petit dehors affecté , déränge & fait disparaître. L'élévation ne ressemble point à l'orgueil , encore moins à la vanité ; car une de ses beautés , est de n'être jamais à la recherche

des hommages des autres : l'homme doué d'une véritable élévation, se place au-dessus même de ses juges ; il ne compte qu'avec lui-même ; il vit sous l'empire de sa conscience ; & fier de la dignité d'un tel maître, il ne veut point d'autre dépendance : mais, comme une semblable grandeur est toute au-dedans de nous-mêmes, comme elle cesse d'exister, quand nous voulons la rendre relative, en marquant aux autres ce que nous attendons d'eux, elle ne peut être contenue dans ses justes limites, que par la vertu la plus simple, & la moins éblouie d'elle-même.

C'est encore aux mêmes principes, que l'homme doit ce noble respect pour la vérité, le plus bel ornement d'une grande ame ; il leur doit aussi cette simplicité dans le discours & dans les pensées, heureuse habitude d'une conscience qui n'a pas besoin de se surveiller. L'homme essentiellement honnête, considère le déguisement comme son détracteur ; car, ce qui lui convient par-dessus tout, c'est de se montrer tel qu'il

est ; il n'a pas même d'intérêt à cacher ses foibleffes ; car , dans un cœur généreux , elles tiennent presque toujours à quelque chose de bien ; & peut-être que la franchise seroit devenue la politique de son esprit , si elle n'eût pas été l'une des qualités de son caractère.

Il y a , dans toutes les vertus , une sorte de beauré qui nous charme sans réflexion : notre sens moral , quand il est perfectionné par l'éducation , se complaît dans cette harmonie sociale , dont les sentimens de justice & de loyauté assurent le maintien. Ces jouissances sont inconnues des hommes , que leur personnalité rend insensibles à toute espèce d'accord , & ils me paroissent sur-tout méprisables en un point essentiel ; c'est qu'ils profitent du respect que les autres ont pour les loix d'ordre , sans vouloir s'affujettir aux mêmes règles , & sans déclarer publiquement leurs intentions : il me semble que , sous un pareil rapport , le défaut de morale est une véritable violation d'asyle.

Enfin , le talent , cette faculté de l'esprit ,

qui appartient plus immédiatement à la nature , ne peut jamais s'appliquer aux grandes choses , sans le secours de la morale ; il n'a point d'autre moyen pour s'unir aux intérêts de tous les hommes ; il n'en a point d'autre pour atteindre , d'une manière universelle , à leur amour & à leur respect. L'honnêteté ressemble à ces anciens idiomes , qu'il faut savoir parler , quand on veut être entendu de la multitude ; & jamais on n'en a bien le langage , sans une pratique habituelle. L'esprit suffit quelquefois pour acquérir de l'ascendant dans les relations circonscrites : on y prend les hommes un à un ; & souvent on parvient à les gagner , en étudiant leur caractère , & en se proportionnant à leur hauteur : mais sur un vaste théâtre , & principalement dans l'administration publique , où l'on a besoin de captiver les hommes en masse , il faut chercher un lien qui les embrasse tous ; & ce n'est que par l'union des talens & de la vertu , que cette chaîne peut être formée. Et , quand je vois l'hommage que

les nations se plaisent à rendre à un beau moral ; quand je remarque le jugement , presque d'instinct , qui les aide à le discerner ; quand je les vois ne louer & n'aimer que ce qu'ils peuvent rapporter à une grande intention , & à une vertu pure , je reviens à mon sentiment chéri , & je crois reconnoître , dans ces généreux mouvemens , l'empreinte d'une main divine.

APRÈS avoir essayé de donner une foible idée des diverses récompenses , & des différentes satisfactions qui semblent appartenir à la régularité des principes , & à l'exactitude de la conduite , on demandera peut - être si l'on n'auroit pas le droit de conclure de ces réflexions , que l'on peut attacher les hommes à la morale , par le seul motif de leur intérêt particulier ; j'ai annoncé déjà que j'aurois à répondre à une semblable objection , & il est temps de le faire.

La vertu dans sa perfection , la vertu telle que nous venons de la présenter , n'est pas

L'ouvrage d'un moment ; il faut qu'elle s'élève & se fortifie par degrés : mais elle seroit arrêtée dès ses premiers développemens, si l'on détruisoit les opinions simples qui lui servent d'éducation, si l'on renversoit le seul but qui peut être apperçu par tous les esprits, & si l'on affoiblissoit les sentimens qui servent de ralliement, & à tous ceux qui respectent les loix de la morale, & à tous ceux qui excitent ce culte par leur estime & par leurs louanges.

Ce n'est pas d'ailleurs la vertu seule ; mais la vertu réunie à ses différens motifs, qui contribue à notre bonheur. Cette observation est importante, & je puis en faire sentir la vérité par un rapprochement fort simple. L'occupation est généralement reconnue comme la source la plus réelle des impressions agréables dont nous sommes susceptibles ; mais son charme s'évanouiroit, si elle ne conduisoit pas à des récompenses, si elle ne nous montrait pas en perspective un accroissement de fortune, une jouissance d'amour-propre, une chance de gloire,

quelque avantage enfin dont nous avons l'ambition. Vainement diroit-on que l'exercice de nos facultés est par lui-même un plaisir ; il en est un , parce qu'il offre à nos regards une suite de points de vue qui se succèdent : mais il faut toujours un motif pour se mettre en route ; il faut un vent qui pousse notre barque ; il faut enfin un encouragement à toute espèce de travail , quoique ce travail , s'il est proportionné à nos forces , soit plus conforme à notre bonheur que la mollesse & l'oïveté ; & cette vérité nous frapperoit davantage , si nous avions le pouvoir d'analyser un sentiment avec assez de finesse , pour distinguer clairement le bonheur qui appartient à l'action de l'occupation , du bonheur qu'il faut rapporter au but & au motif de cette action.

Les mêmes réflexions que je viens de faire , s'appliquent à la vertu ; on peut bien , en étudiant ses différens effets , appercevoir qu'elle est un excellent guide dans la carrière de la vie ; mais on découvre en même temps qu'elle a besoin , comme

l'occupation, d'un encouragement simple & à la portée de tous les entendemens : c'est dans les idées religieuses que la vertu trouve cet encouragement ; & l'on ne pourroit la séparer de ses motifs & de ses espérances, sans déranger toutes ses affinités avec le bonheur des hommes.

J'apperçois aisément les grands services que la morale est en état de nous rendre ; mais je remarque, dans le même temps, que pour suivre ses conseils avec confiance & avec fermeté, il manque à la plupart de nous, la science & la force de réflexion qu'exige nécessairement l'étude d'une vérité composée : nous avons donc besoin d'un mobile qui nous détermine à un premier effort, qui nous soumette à un premier sacrifice, & qui nous excite à lutter avec courage contre l'empire du moment présent.

Enfin, lors même qu'avec l'art délié du raisonnement, on parviendrait à jeter quelque confusion sur les véritables principes de l'ordre & du bonheur ; lors même qu'à force d'adresse on parviendrait à nous tenir

en doute sur le genre & le degré de puissance qu'il faut assigner aux opinions religieuses, ce ne seroit pas du moins les législateurs des nations qui devroient prêter l'oreille à ces distinctions subtiles. La métaphysique des sentimens & des idées n'est bonne, pour les hommes d'État, qu'en défensive; elle les aide à se garantir eux-mêmes de l'ascendant des brillantes erreurs, & elle les affermit dans le respect qu'ils doivent aux vérités utiles : mais quand ils auront à guider les esprits; quand ils voudront leur imprimer un mouvement, c'est toujours, s'ils sont sages, aux idées les plus simples qu'ils auront recours; & ils se garderont bien de mépriser ces principes usuels, dont le temps, encore plus que la science, a consacré l'utilité. Ce sont autant de leçons, qu'une longue épreuve semble avoir dégagées successivement, de tout ce qui étoit étranger à la nature morale, & aux sentimens intimes des hommes.

CHAPITRE VII.

*Des opinions religieuses dans leurs rapports
avec les souverains.*

LA plupart des nations, ou par choix, ou par nécessité, ont déposé leurs volontés entre les mains d'un seul ; & elles ont ainsi élevé un monument perpétuel à l'esprit de discorde, d'injustice & de désunion qui a régné si souvent parmi les hommes. Il est vrai que de temps à autre, elles ont voulu se souvenir qu'elles étoient capables de connoître elles-mêmes leurs véritables intérêts ; mais le monarque, se défiant de leur inconstance, avoit pris soin de fortifier les ressorts de sa domination ; & en s'entourant d'une milice guerrière & disciplinée, il ne leur a plus laissé le pouvoir de se dégoûter de l'esclavage : il a eu des soldats avec des impôts, & des impôts avec des soldats ; & à l'aide de cette double action correspondante, il est devenu le maître de tout

faire & de tout ordonner. Que de biens & de maux reposent entre ses mains ! Il faut donc lui désirer une morale vigoureuse & proportionnée à ses immenses devoirs : mais quelle force aura pour lui cette morale , si , n'apercevant derrière elle aucune sanction divine , il la considère comme une de ces règles humaines qu'il a le pouvoir de briser , & qu'il est dans l'habitude d'affouplir ou de modifier ? Tout au moins il aura la liberté , comme les autres hommes , d'examiner si ses intérêts particuliers s'accordent avec l'intérêt public ; & sa conduite dépendra du résultat de ses calculs.

Je conviendrai qu'au point d'élévation où le chef de l'empire se trouve placé , il ne doit pas connoître ces passions qui naissent de nos petites rivalités : mais combien d'autres sentimens n'a-t-il pas à réprimer ? & avec quelle célérité n'a-t-il pas besoin de le faire ; puisque , n'éprouvant aucune résistance , il n'a pas , comme la plupart des hommes , un temps appliqué forcément au doute & à la réflexion ! D'ailleurs , les

souverains , à l'abri , par leur position , des irritations de l'amour - propre & des desirs de fortune & d'avancement , ne sont pas néanmoins dégagés de toutes les passions de ce genre ; c'est envers les autres princes qu'ils les ressentent & qu'ils les exercent ; & leur esprit de jalousie , d'ambition & de vengeance , devient d'autant plus dangereux , qu'ils y associent par la guerre toute la nation qu'ils commandent. C'est alors qu'affranchis des liens religieux , & sûrs de ne compter avec personne , ils trouveroient la morale une fort bonne invention , pour rendre plus facile le maintien de l'ordre public , & pour entretenir la subordination qui assure leur pouvoir ; mais , eux-mêmes , ils ne voudroient point de ce maître , & ils se dispenseroient de fléchir les premiers devant ses loix.

On dira sans doute qu'en marchant dans la carrière de la vertu , un roi seroit récompensé par la louange des peuples : mais , comme je l'ai montré , la puissance de l'opinion publique s'affoiblirait infiniment , si
les

les principes de morale , qui servent de guide à cette opinion , n'avoient plus une idée religieuse pour lien & pour appui. On auroit d'ailleurs à faire observer , que les éloges & les applaudissemens , ces hommages si encourageans pour les particuliers , n'ont pas un pouvoir égal sur les princes , qui , différens des hommes privés , ne peuvent pas considérer ce suffrage comme un gage ou un avant-coureur de leur supériorité ; c'est par le spectacle continuel des avantages & des triomphes des autres , que le desir des égards & des distinctions est sans cesse entretenu ; il tient peut-être un peu à la stimulation de l'envie , ou du moins à ces chocs de prétentions , & à ces luttes d'amour-propre , dont la société seule est le théâtre : les princes sans émules & sans rivaux autour d'eux , ne sont point soumis aux mêmes impressions ; & les flatteries dont on les abreuve de si bonne heure , les acclamations qu'on leur adresse par un simple motif d'espérance , tout sert à les rendre moins sensibles aux applaudissemens

mérites; enfin, l'exagération de ces louanges leur prête bientôt une couleur monotone, qui éteint, par son uniformité, l'intérêt & l'émulation que des hommages justes & proportionnés pourroient quelquefois inspirer. Il y auroit donc un grand danger à se reposer tellement sur la puissance de l'opinion publique, qu'on vînt à la considérer comme un frein capable de remplacer, auprès des princes, la force comprimente de la morale religieuse.

Je dois faire encore une remarque essentielle : ceux qui environnent un souverain, égarent souvent ses jugemens par la nature & l'application des éloges qu'ils lui prodiguent. La louange des hommes, dans une monarchie, a toujours une teinte de servage : ainsi, dans un tel pays, un air, un mot de la part du prince, qui semble effacer, pour un instant, la distance qui le sépare de ses sujets, ravit ces derniers d'une tendre émotion; & leur enthousiasme, dans ce moment-là, ne sert qu'à persuader au monarque, qu'il lui suffit d'un sourire pour

rendre ses peuples contents ; dangereuse illusion , triste effet de l'abattement de tous les caractères : enfin , par une suite de l'esprit qu'imprime un joug habituel , les hommes se plaisent à élever la puissance de celui auquel ils sont forcés de se soumettre ; ils aiment , pour ainsi dire , à voir multiplier leurs camarades d'obéissance ; & , comme ils n'ont , pour la plupart , aucun accès auprès du prince , la vanité leur persuade qu'en affectant de partager la grandeur royale , ils contractent avec elle une sorte de familiarité : ainsi , sans s'embarasser , sans réfléchir si leur souverain sera plus habile à les rendre heureux , lorsqu'il aura plus de sujets , plus de provinces & plus de devoirs , ils encensent , par-dessus tout , le guerrier conquérant , & ils invitent ainsi les princes à préférer la gloire des armes à toutes les autres ; & , comme cette gloire est la plus facilement saisie par la multitude ; comme le gain d'une bataille est l'idée la plus simple ; la plus aisément conçue par les hommes de tout état & de

tout esprit, il arrive encore, par cette raison, que les triomphes militaires sont les seuls universellement encensés ; & que même ils peuvent tout excuser, traités rompus, sermens violés, alliances abandonnées. Enfin, tel est le fol égarement de nos louanges, que la tranquillité des États, le repos des peuples, les douces félicités de la paix, ne paroissent plus le dernier terme des travaux & des succès d'un monarque ; & l'histoire elle-même ne nous présente souvent ces temps fortunés, que comme les jours obscurs dans lesquels se sont élevés, se sont préparés, se sont fortifiés ces héros de sang & de carnage, ces rois mécontents de leur destinée, guerriers par ambition, heureux par la victoire, & auxquels on veut que nous destinions, & nos premiers honneurs, & nos plus belles couronnes.

C'est ainsi cependant, que l'opinion publique, c'est ainsi que la voix de la renommée, peuvent quelquefois tromper les princes, & se trouver en contradiction avec

les instructions de la morale , avec cette antique législation , qui veut toujours que le plus grand bien des peuples soit le premier objet d'inquiétude des souverains , & qui ne leur ordonne pas d'obtenir la gloire la plus brillante & la plus célébrée , mais qui leur impose tous les devoirs assortis à la superbe qualité de tuteurs & de protecteurs de la félicité publique ; devoirs immenses , & qu'on acquitte par les travaux secrets d'une vigilance paternelle , encore plus qu'au bruit des tambours & des instrumens de destruction.

CONSIDÉRONS maintenant le pouvoir de l'opinion publique sur les souverains , en dirigeant seulement nos regards vers les fonctions de l'administration intérieure. Une observation essentielle se présente d'abord à l'esprit : c'est que l'aiguillon de la gloire se fait sur-tout sentir , lorsqu'il y a de grands abus à réformer , & lorsqu'on peut espérer ainsi de faire succéder la règle à la confusion ; mais quand cette tâche est remplie , & qu'il faut seulement conserver &

maintenir ce qui est bien, l'amour de la renommée n'a plus un aliment suffisant, & c'est alors que la vertu des princes devient le seul gardien fidèle des intérêts publics : un règne tel qu'on peut s'en former une idée, enleveroit aux règnes suivans tout sujet de gloire éclatante, & il faudroit de nouveaux troubles & de nouvelles craintes, pour ranimer le sentiment de l'admiration, & pour lui rendre son ancien ascendant & sa première force.

On pourroit aussi, & ce tableau seroit bien différent; on pourroit se figurer une époque, où, par la dégradation successive des caractères, l'opinion publique n'indiqueroit plus de route, & où la voix des hommes appelés à décerner la louange, ne retentiroit plus assez fortement pour faire de cette louange un motif puissant d'ambition & de récompense. Ainsi, dans un pays, dans une ville où la cupidité sembleroit triomphante, & où chacun se montreroit à la poursuite de la fortune qui s'acquiert par l'intrigue & par les vices de ceux qui

donnent , ce ne seroit plus le ménagement des impôts , ce ne seroit plus le respect pour les intérêts du peuple qui deviendrait un sujet de renommée. De même dans un pays soumis au despotisme , & où les esprits habitués à s'humilier devant la puissance , ne connoitroient plus d'autre idole ; on ne pourroit pas y acquérir une gloire contemporaine en relevant les caractères , en tempérant avec sagesse l'exercice de l'autorité , & en rendant aux citoyens de l'empire le degré de liberté dont ils peuvent jouir sans inconvénient. C'est donc la morale , & la morale seule , qui convient à tous les temps & à toutes les circonstances ; c'est elle qui peut résister aux révolutions d'habitudes & d'opinions dont l'histoire fournit des exemples , & dont les hommes sont par-tout susceptibles.

Je ne dois point négliger une considération très - importante : les princes , par l'élévation de leur rang , & par leur influence sur les mœurs nationales , se trouvent dans cette position unique &

singulière , où l'on est plus appelé à diriger l'opinion publique qu'à recevoir d'elle des instructions & des encouragemens : ainsi , l'on doit desirer à un monarque des principes qui émanent de son cœur , & qui dépendent de sa réflexion , les seuls capables de lui donner en tout temps une force qui lui soit propre , & un courage qui lui appartienne. Il faut qu'un prince devienne son premier juge ; il faut , pour ainsi dire , qu'il prenne lui-même sa hauteur ; il faut qu'une morale sublime entretienne au fond de son ame un modèle idéal de perfection , avec lequel il puisse raccorder sans cesse & l'opinion du monde & les jugemens de sa propre conscience. Enfin , & cette dernière réflexion que je vais faire s'appliquera d'une manière générale aux observations précédentes , l'opinion publique parle quelquefois long-temps avant que les princes entendent sa voix ; elle règne sur leur Empire avant qu'ils le sachent ; elle erre autour de leurs palais , sans qu'ils l'apperçoivent encore ; elle voudroit pénétrer dans l'intérieur de

leurs appartemens , mais elle n'a pas *ses entrées* ; toutes les vanités , tous les orgueils , tous les vices ont le pas sur elle ; les vieux habitués de la cour lui demanderoient volontiers ce qu'elle y vient faire ; & les petits poursuivans du crédit ou de la faveur s'amusent à la ridiculiser. Les ministres qui la voient sur leurs traces , à la ville , & qui en sont souvent importunés , la desservent auprès de leur maître ; & quand le bruit qu'elle fait arrive jusques à lui , on trouve encore le moyen d'en affoiblir l'impression , en attribuant ce mouvement à des passions particulières , & en donnant le nom de cabale à l'indignation contre le vice. Oui , tel est le malheureux sort des princes , que le bonheur de l'Etat est souvent ébranlé , avant que l'opinion publique prenne sa place auprès d'eux , & leur montre enfin la vérité ; nouveaux motifs , nouvelles considérations bien propres à faire connoître que le pouvoir de l'opinion publique ne peut jamais égaler en utilité ces grands principes de morale , qui , à l'aide des idées religieuses , se fixent

dans le cœur des hommes, & leur donnent à tous des loix, sans distinction de rang, de naissance & de dignités.

Que si des rois nous portons nos regards sur les personnes qui sont les dépositaires de leur confiance, nous appercevrons davantage encore l'absolue nécessité d'une morale active & dominante : les ministres sans vertu sont plus à craindre que les souverains indifférens au bien public ; nouvellement sortis de la foule, ils savent mieux que les rois l'usage personnel que l'on peut faire de toutes les passions & de tous les vices ; & comme ils tiennent à la société, comme ils ont des rapports continuels avec les divers ordres de l'Etat, leur corruption se propage, & sa dangereuse influence s'étend à de grandes distances. Attaqués néanmoins, insensiblement, par l'opinion publique, ils deviennent encore plus malfaisans dans leurs moyens de défense ; car désespérant de se déguiser devant les regards attentifs de tout un peuple, ils tournent leur adresse contre le

prince ; ils étudient , ils épient ses foiblesses , & encouragent habilement celle qui peut protéger ou couvrir le défaut de leur caractère ; ils s'appliquent en même temps à parer l'immoralité de toutes les graces qui peuvent la rendre aimable , & ils tâchent de faire haïr la vertu , en la représentant comme austère , impérieuse , infociale & presque désaffortie à nos mœurs & à nos manières. C'est ainsi que les ministres , affranchis de toute espèce de principes , ne font pas seulement le malheur d'un pays , pendant la durée de leur autorité , mais ils altèrent encore les premières sources de la félicité publique , en affoiblissant dans un monarque le sentiment de ses devoirs , en le détournant quelquefois de ses heureux penchans , & en le décourageant , pour ainsi dire , de ses propres vertus. Enfin , le tableau que je viens de faire , donneroit lieu à une autre observation importante. Le prince , après s'être écarté quelques momens de la route de la véritable gloire , peut revenir , quand il lui plaît , à l'amour

des bonnes & des grandes choses ; toutes les voies lui sont ouvertes ; tous les cœurs de nouveau sont prêts à l'accueillir ; on a le goût d'aimer, on a le besoin d'estimer celui que la destinée a placé à la tête d'une nation, & qui, revêtu de la majesté que lui prête une longue suite d'aïeux, se montre à nous environné de tous les prestiges du diadème ; on adopte avec plaisir les interprétations qui peuvent excuser sa conduite ; on impute à de mauvais conseils les fautes qu'il a commises ; & l'on est empressé de passer avec lui un nouveau contrat d'estime & d'espérance. Il n'en est pas de même des ministres ; une semblable indulgence ne leur est point due ; car ils ne peuvent rien rejeter sur les autres ; & toutes leurs actions leur appartiennent : ainsi, quand ils ont une fois manqué à l'opinion publique , leurs torts vont en croissant , & chaque jour ils font plus de mal , parce qu'ils sont obligés , pour se soutenir , de redoubler d'intrigue & de dissimulation.

J'y ai bien réfléchi : la morale des princes , celle des ministres , celle des

Gouvernemens en général, est la première source du bonheur des peuples, la première sagesse des Empires ; on la dédaigne, parce qu'elle n'est pas de notre invention, & l'on donne souvent la préférence à ces artifices de l'esprit, qui nous séduisent comme étant notre propre ouvrage ; ou peut-être qu'on en éprouve le besoin, quand on n'a plus de morale, quand on a perdu de vue ce guide sûr & fidèle, ce compagnon du véritable génie, & qui, de même que lui, s'attache à tous les moyens simples & candides. Oui, la haute vertu, comme la raison supérieure, rejettent également ces ressources & ces habiletés, qui ne prennent pas leur origine dans un sentiment élevé, ou dans une grande pensée ; & tandis que l'une assujettit un homme d'Etat à respecter l'honneur, la justice & la vérité, l'autre lui découvre l'union de ces principes avec l'affermissement de l'autorité, la véritable gloire & les succès durables de la politique ; enfin, tandis que l'une le rend inquiet du bonheur des peuples, l'autre lui

montre comment, du sein de ce bonheur, on verroit naître insensiblement un accord d'intérêts & de volontés, dont nous ignorons encore le dernier degré de puissance.

¶ QUE si l'on vouloit maintenant arrêter un moment son attention sur le bonheur particulier des princes, on reconnoitroit aisément qu'ils ont un besoin réel des idées encourageantes réunies aux opinions religieuses. Le pouvoir éminent dont ils jouissent se présentant, avec raison, à leur esprit comme un privilège unique & singulier, ils croient devoir faire usage de ce pouvoir pour tout, & ils l'appliquent inconsidérément à accélérer, à rapprocher tous les instans de plaisir : mais, comme ils ne sauroient changer les loix de la nature, il arrive, qu'en se livrant avec tant de hâte à tout ce qui séduit leur imagination, ils éprouvent, avec une égale promptitude, les tristes langueurs de l'indifférence & l'accablant de l'ennui.

Les rois, dans l'exercice de leurs sensations morales, sont exposés à des contrariétés absolument semblables; ils se trouvent, en naissant, au plus haut degré d'élévation, enforte qu'ils ne sont jamais conduits de perspective en perspective, & ne connoissent point ces gradations qui mettent leurs sujets en mouvement au nom de la vanité, de l'amour-propre & de la fortune. Hélas! on leur obéit si promptement, leurs desirs sont si rapidement satisfaits, que leurs goûts & leurs volontés ne peuvent se renouveler avec la vitesse nécessaire pour remplir les vuides de la vie. Ils parviendroient donc bientôt à ce terme, où l'avenir ne paroîtroit plus à leurs yeux qu'une étendue monotone, un espace sans couleur & sans forme, si le but magnifique que la religion présente à la piété, étoit couvert d'un voile, & s'il falloit désormais le considérer comme une illusion mensongère indigne de nos regards.

On apperçoit, sans doute, une source de satisfactions dans les nombreux devoirs

du rang suprême ; mais il faut que les princes puissent lier toutes leurs obligations à une grande idée , la seule capable d'animer constamment les actions & les pensées de ces maîtres de la terre , qui n'ont besoin , ni de graces , ni de faveurs , ni d'avancement , ni de préférences , ni d'aucune récompense de mains d'hommes , & qui ont le privilège de tout obtenir par le commandement & la volonté. Ah ! qu'ils se trouveroient bien , pour leur propre bonheur , de se placer quelquefois entre le monde , où ils se lassent de leur propre puissance , & ce magnifique avenir , dont la méditation sublime les rameneroit , avec plus de charme , à l'exercice de leur autorité ! Quel plaisir ne trouveroit pas alors un monarque dans cette autorité , la source de tant de biens ! Quel plaisir ne trouveroit-il pas à s'approcher ainsi , plus près que personne , du secret de la bienfaisance divine , la plus douce & la plus consolante des pensées ! Et quels momens pour lui , que ceux où , en présence du généreux ami de la nature humaine ,

maine , il pourroit réfléchir , le matin , aux heureux qu'il va faire , & le soir , à ceux qu'il a faits ! Quelle différence entre ces délicieux instans , dont une nation entière ressent l'influence , & ces *levers* , des *couchers* , connus des seuls courtisans , où le monarque en représentation , goûte le triste plaisir de voir tant d'hommes abaissés devant sa seule image ! Quelle différence encore pour lui , entre ces délicieux instans & tous ces momens de parade , au milieu desquels , ébloui par les formes adulatrices qui l'environnent , il ne peut discerner lui-même s'il est un grand prince , ou s'il n'est qu'un roi !

Enfin , nous ne devons pas le dissimuler , plus un vaste horizon se déploie aux yeux des souverains , plus une immensité de devoirs se présente à leur réflexion , & plus ils ont besoin de se croire soutenus par une puissance supérieure à leur propre force : ils ont la conscience de la disproportion qui existe entre l'étendue de leur autorité & les moyens confiés à la nature humaine ;

P



& ce n'est qu'en s'appuyant contre cette colonne mystérieuse élevée par la religion, qu'ils peuvent se raffermir, & considérer, sans épouvante, que la providence les appelle à régler & à diriger le destin de tout un Empire. Ce fut en méditant profondément sur l'existence d'un Dieu ; ce fut en réfléchissant sur l'influence & les divers rapports d'une si grande pensée, que Marc-Aurèle découvrit toute l'étendue de ses devoirs, & se sentit en même temps le courage & la volonté de les remplir. L'accord heureux & constant de ses opinions avec ses principes, a rendu son règne célèbre, & en a fait une instruction éternelle de sagesse & de morale.

Nous ne saurions donc en douter ; c'est à la vertu, & à la vertu étayée de toutes les opinions qui l'impriment dans le cœur de l'homme, qu'il faut désirer d'agir ; à confier le dépôt sacré du bonheur public ; c'est elle seule qui est toujours fidelle & toujours vigilante ; c'est elle seule aussi qui peut se passer de l'aiguillon, de la

louange , & qui , par l'ascendant d'un grand exemple , ramène au contraire les hommes vers la connoissance de tout ce qu'ils doivent admirer.



CHAPITRE VIII.

Objection tirée des guerres & des troubles dont les opinions religieuses ont été l'origine.

JE présenterai d'abord cette objection dans toute sa force, ou plutôt je ne chercherai point à l'affaiblir, car personne n'a besoin qu'on lui rappelle tous les maux qu'une longue suite de générations eut droit de reprocher au zèle aveugle & barbare du fanatisme religieux. Chacun a présent à sa mémoire ces actes multipliés d'intolérance, qui ont souillé les annales de l'histoire; chacun connoît ces scènes de discorde, de guerre & de fureur, que des controverses de théologie ont introduites parmi les hommes; chacun a pu s'instruire des malheurs qu'entraînèrent après elles ces fatales entreprises, que les rares vertus d'un grand roi n'ont pu justifier. Enfin, pour entretenir dans tous les âges un souvenir

funeste de l'abus qu'on a fait du nom d'un Dieu de paix, il suffira de présenter l'image de cette journée sanguinaire, où quelques différences de dogmes devinrent un arrêt de proscription, & le signal effrayant de la plus cruelle des frénésies.

C'est ainsi que dans tous les temps, par une absurde tyrannie, ou par un enthousiasme féroce, on a ménagé des triomphes aux ardens détracteurs des opinions religieuses. Examinons cependant si les inductions qu'on veut tirer de ces égaremens de l'esprit humain, sont fondées sur la raison & sur la justice.

Je ne m'arrêterai pas à faire observer que les idées religieuses ont souvent été le prétexte, encore plus que le véritable motif, des convulsions malheureuses dont ces opinions paroissent de nos jours l'unique origine ; je ne m'arrêterai point à rappeler les divers biens politiques, dus uniquement à la religion, & dont les augustes monumens sont consacrés dans l'histoire : je n'emprunterai que l'appui de la raison ; & c'est à

un petit nombre de réflexions simples , que je bornerai cette discussion.

Réussiroit-on à convaincre des avantages de l'anarchie , en rapportant les différens abus de l'autorité ? Parviendrait-on à décrier toute espèce de jurisprudence , en racontant tous les maux qu'a produits la chicane ? Pourroit-on jeter du mépris sur la science , en rappelant toutes les découvertes funestes qui sont dues à ses recherches ? Faudroit-il étouffer tous les genres d'amour-propre & d'activité , au récit des différens crimes que la cupidité , l'orgueil & l'ambition ont fait commettre ? Et devoit-on enfin désirer l'anéantissement des opinions religieuses , parce que le fanatisme les a fait servir quelquefois au malheur de l'humanité ? Toutes ces questions sont semblables , & elles doivent être résolues de la même manière : ainsi , l'on peut dire , à l'égard des unes & à l'égard des autres , que dans tous nos intérêts & dans toutes nos passions , c'est par la sagesse & par les lumières de la raison que le bien est séparé du mal ; mais

on ne doit jamais confondre leur proximité avec une identité réelle.

Le fanatisme & la religion n'ont aucun rapport ensemble, quoique trop souvent ces deux idées se soient trouvées réunies. Ce n'est point le culte du père commun des hommes; ce n'est point non plus la morale de l'évangile, dont tous les préceptes ramènent à l'indulgence & à la bonté, qui inspire l'esprit de persécution; l'on ne doit l'attribuer qu'à une aveugle démente, semblable à tous ces écarts & à tous ces crimes qui déshonorent l'humanité. Mais puisque, de nos jours, les excès auxquels les hommes s'abandonnent, n'engagent point à dénoncer comme un malheur, tous les sentimens dont les passions déréglées ne sont que l'intempérance, de quel droit voudroit-on refuser aux idées religieuses la reconnoissance qui leur est due, parce qu'autrefois elles ont donné naissance à des haines, des troubles & des divisions malheureuses? Il faudroit plutôt remarquer que le zèle intolérant est, de tous les égaremens de l'esprit

humain, celui sur lequel le progrès des lumières paroît avoir agi de la manière la plus puissante. En effet, tandis que cette ardeur fanatique, successivement affoiblie, semble aujourd'hui toucher à son déclin, les désordres qui tiennent aux passions ordinaires, à l'ambition, à l'amour de la fortune, à la soif des plaisirs, sont demeurés dans toute leur force. Cependant, quel sentiment, quelle idée dominante eussent eu plus de droits à faire pardonner leurs erreurs, que la dévotion & la piété ? Par quel nombre infini de bienfaits l'esprit pur de la religion ne rachète-t-il pas les abus qui sont nés de la fausse interprétation de ses loix ? C'est à cet esprit, comme nous l'avons montré, que les hommes doivent la stabilité de l'ordre public, & les principes affermis du juste & de l'injuste : c'est à ce même esprit, que l'indigent est redevable des secours de la charité : c'est à lui que la vertu doit ses encouragemens ; le malheur, ses consolations ; l'innocence opprimée, son unique refuge ; & la sensibilité, ses plus

douces & ses plus chères espérances. Oui, l'esprit pur de la religion nous enveloppe de par - tout : il fait le charme de la solitude , le lien des sociétés , l'espoir des affections intimes ; il vit en nous , autour de nous , au-delà de nous ; & nous pourrions le calomnier ! & nous voudrions le détruire , en souvenir des opinions tyranniques de quelques prêtres & de quelques souverains , dont nous détestons aujourd'hui les principes & la conduite !

Je ferai encore une remarque , & je demanderai par quelle singularité l'on dénonce , comme un motif de réprobation contre les opinions religieuses , les anciennes guerres dont elles ont été l'origine ; tandis qu'on ne s'avise jamais de contester l'importance du commerce , quoique des ruisseaux de sang soient continuellement versés pour le plus petit intérêt de ce genre ? Les personnes à qui l'on a droit de présenter ce rapprochement , se méprendroient-elles assez dans leurs jugemens , pour mettre en parallèle quelques avantages pécuniaires ,

dont un Etat politique ne jouit jamais qu'aux dépens d'un autre, avec ces biens aussi précieux qu'universels, dont les idées religieuses sont l'origine & l'appui ?

Enfin, entre les divers raisonnemens qu'on emploie pour attaquer ces opinions, le plus frivole, sans doute, est celui qui tire toute sa force des erreurs & des fautes dont le temps présent ne fournit plus d'exemples. Que diroit-on si, au moment où un superbe édifice commenceroit à être affermi sur ses bases, on exhortoit à le renverser, en faisant le récit de tous les accidens que son élévation a causés ?

Jettons donc un regard douloureux sur les époques de l'histoire, où l'on a fait de la religion un sujet de guerre & de cruauté : opposons au retour de ces scènes sanglantes, opposons à l'esprit d'intolérance toutes les forces de la sagesse & tous les enseignemens de cette religion elle-même, que l'on prétend servir par un aveugle zèle. Mais loin de nous affranchir du respect que nous devons aux opinions salutaires, dont

les hommes ont abusé , fervons - nous de l'expérience , comme d'un nouveau défenseur contre les écarts de l'imagination & les surprises de nos passions (1).

(1) J'aurois étendu davantage ce Chapitre , si je ne devois pas faire quelques réflexions générales sur l'intolérance , dans une autre partie de cet Ouvrage.



CHAPITRE IX.

Examen d'une autre objection. Jour du repos.

JE ne mettrai point au rang des objections que je dois discuter ; je ne comprendrai point dans le nombre des raisonnemens qu'il est important d'approfondir, ni les opinions diverses sur telle ou telle partie du culte religieux, ni les difficultés élevées contre l'adoption de quelque idée dogmatique jugée essentielle par les uns, & considérée avec indifférence par les autres : ce n'est pas un traité de controverse théologique que j'ai eu intention de composer ; c'est encore moins la doctrine d'une Eglise que je voudrois opposer à celle d'une autre ; il n'en est aucune qui ne lie la morale aux commandemens d'un Être suprême ; il n'en est aucune qui ne voie dans le culte public l'expression respectueuse d'un sentiment d'amour & de reconnoissance envers le souverain auteur de la nature. Ainsi, les per-

hommes même qui croiroient appercevoir quelque imperfection dans le système, ou dans les formes du culte en usage chez une nation, n'auroient pas le droit de se servir d'une pareille considération, pour contester l'utilité des opinions religieuses; puisque les réflexions qui viennent d'être présentées sur l'importance de ces opinions, peuvent être également appliquées à la doctrine de tous les pays, & aux principes de toutes les sectes.

Je ne m'arrêterai donc qu'à la seule difficulté qui intéresse indistinctement les diverses religions de l'Europe.

L'adoption d'un culte public, & la nécessité d'y consacrer au moins un jour chaque semaine, entraînent, dit-on, une suspension de travail trop fréquente; & cette suspension nuit à la richesse de l'Etat, & diminue les ressources des particuliers.

Je pourrois d'abord observer qu'une semblable objection paroîtroit bien faible, si on la rapprochoit des grands avantages dont les hommes sont redevables aux

opinions religieuses. Un accroissement de richesse ne peut jamais être mis en balance avec l'ordre, la morale & le bonheur. Mais je dois aller plus loin, & montrer que le jour de repos, consacré parmi nous à l'observation du culte public, ne porte point de dommage à la force politique, & qu'une semblable institution, loin d'être contraire aux intérêts du peuple, les protège & les favorise ; & , comme c'est toujours à de tels intérêts que je donne la primauté dans mon cœur, je commencerai par démontrer, en peu de mots, l'exactitude de ma dernière proposition.

On auroit tort de croire que , dans un espace de temps donné , les hommes obligés , par l'inégalité des propriétés , à vivre du travail de leurs mains , eussent plus de moyens d'améliorer leur situation , si , par les loix de la religion , ils n'étoient pas dans l'obligation de cesser chaque semaine , ce travail pendant un jour.

Il faut , pour appercevoir cette vérité , examiner d'abord quelle est aujourd'hui la

base de la mesure des salaires : elle ne consiste point dans une proportion réelle entre le travail & sa récompense. En effet, si l'on consultoit uniquement les lumières de la raison & de l'équité, personne, je crois, n'oseroit prononcer que le plus-étroit nécessaire physique est le véritable prix d'un travail fatigant & pénible, qui commence à l'aube du jour, & ne finit qu'au coucher du soleil : on ne pourroit soutenir, qu'en-touté de son luxe, & au sein d'une molle oisiveté, le riche ne dût accorder aucune autre rétribution à ceux qui vouent leur temps & leurs forces à grossir ses revenus, & à multiplier ses jouissances. C'est donc point sur des principes & des rapports établis par une raison naturelle ou réfléchie, que le salaire de la multitude des hommes a été fixé ; c'est un traité de force & de contrainte, qui dérive uniquement de l'empire de la puissance, & du joug que la faiblesse est obligée de subir. Le possesseur d'un vaste domaine verroit toutes ses richesses s'évanouir, si des serviteurs nom-

breux ne venoient pas labourer les terres, les remuer d'un bras vigoureux, & rapporter, dans les greniers, les productions diverses qu'ils recueillent pour lui chaque année : mais comme le nombre des hommes sans propriétés est immense, leur concurrence, & le besoin pressant qu'ils ont de travailler pour vivre, les oblige à recevoir la loi de celui qui peut, au sein de l'aisance, attendre paisiblement leurs services ; & il résulte de ces relations habituelles entre le riche & le pauvre, que le salaire de tous les travaux grossiers est constamment réduit au terme le plus extrême, c'est-à-dire, à la récompense suffisante pour satisfaire journellement aux besoins les plus indispensables.

Ce système posé, s'il étoit possible que, par une révolution de la nature, l'homme vécût & conservât ses forces, sans déverser chaque jour quelques heures au repos & au sommeil, il est hors de doute qu'on lui demanderoit en peu de temps un travail de vingt heures, pour le même prix accordé maintenant à un travail de douze.

Or,

Or, par une assimilation parfaite à l'hypothèse que je viens de présenter, supposé qu'une révolution morale permît à tous les ouvriers de travailler sept jours de la semaine, il est hors de doute qu'en peu de temps on exigeroit d'eux le travail de ces sept jours pour le même prix accordé maintenant au travail de six ; & ce nivellement s'exécutoit par la baisse successive du prix de la journée. La classe de la société qui, en usant de sa puissance, a réglé les salaires actuels, non sur des rapports indiqués par la raison & par l'équité, mais sur la valeur des besoins indispensables d'un homme de peine, cette même classe si éclairée sur ses intérêts, sauroit bien appercevoir que le peuple, avec un jour de gain de plus par semaine, pourroit souscrire à la diminution d'un septième sur le prix de sa main-d'œuvre, & conserver en même temps son ancien état. Ainsi, quoique dans les premiers temps, & avant que la révolution fût complète, tous ceux qui vivent du travail de leurs mains, croiroient avoir

acquis une ressource nouvelle , & verroient momentanément leurs bénéfices augmentés, ils ne tarderoient pas à être ramenés à leur précédente fortune; car il en est des rapports de l'ordre social comme des loix d'équilibre du monde physique , où tout se combine , se range , & prend son assiette , d'après les loix immuables de la proportion des forces.

Les hommes dénués de propriété , après avoir été trompés quelque temps , ne gagneroient donc qu'un accroissement de travail à l'abolition du jour de repos ; & , comme cette vérité ne se présente pas naturellement à l'esprit , on doit considérer comme un service essentiel de la religion , d'avoir garanti le plus grand nombre des hommes , d'un degré d'oppression , au-devant duquel ils seroient allés eux-mêmes aveuglément , s'ils avoient été libres de faire un choix.

Les travaux journaliers d'une des classes de la société, surpassent la mesure raisonnable de ses forces , & avancent les jours de sa décrépitude ; il étoit donc d'une

nécessité absolue que le cours habituel de ces travaux fût de temps en temps suspendu ; mais comme le peuple, environné de besoins de tout genre, doit être séduit par la plus légère apparence d'un nouveau profit ; il falloit encore , pour son bonheur , que l'interruption de ses fatigues , fixée par un devoir religieux , ne lui parût pas le prix volontaire d'un sacrifice de fortune , & ne lui laissât pas de regrets. Enfin , il se complait dans ces époques , qui , de sept jours en sept jours , apportent un petit changement à son genre de vie ; & il a besoin de ce changement , pour n'être pas attristé par une suite continuelle & monotone des mêmes occupations & des mêmes efforts. Aussi , quand on prétendrait subtilement que le peuple est moins heureux dans son jour de repos que dans ses jours de travail , il seroit au moins vrai que ces derniers sont adoucis par la perspective de l'autre : il est des hommes si malheureux , si étroitement circonscrits dans leurs sentimens d'ambition , que la plus petite variété leur tient lieu

d'espérance, Il me semble encore qu'il se glisse dans le cœur des gens du peuple, quelques pensées propres à relever un peu leurs sentimens abattus, lorsqu'un jour par semaine ils se revêtent d'un habit qui les rapproche extérieurement des autres citoyens; lorsque, ce jour, ils sont maîtres absolus de leur temps, & peuvent se dire ainsi quelquefois : & moi aussi, je suis libre (1).

(1) Ces diverses réflexions sont d'autant plus nécessaires dans le lieu où je vis, que depuis peu de temps on se permet, à Paris, de faire travailler les ouvriers le Dimanche : on voit cette pratique publiquement mise en usage au nouveau pont qui se construit sur la Seine, comme si un ouvrage de simple commodité étoit tellement pressé, que toutes les loix dussent être dédaignées pour en hâter l'exécution. Les ouvriers, dira-t-on, sont fort contents de gagner une journée de plus par semaine. Sans doute, en ne voyant que l'instant présent, ils ont raison de penser ainsi; mais c'est au Gouvernement à considérer, dans un plus grand espace, les intérêts de cette partie de la société, qui est par-tout si aveugle; ou si bornée dans ses calculs; & les Chefs de l'Eglise doivent examiner aussi si le changement subit d'un usage ancien parmi les hommes, ne peut pas faire naître l'idée

Je dois maintenant examiner la seconde proposition que j'ai indiquée.

Vous avez fait voir, me dira-t-on, que la multiplication des jours de travail occasionneroit une réduction dans le prix de la main-d'œuvre : ainsi, l'on a droit de vous demander si un pareil résultat ne favoriseroit pas le commerce, & ne contribueroit pas de cette manière, à l'accroissement de la force politique. Sans doute, on peut considérer sous ce point de vue la diminution du prix de l'industrie; mais la force politique étant toujours une idée relative, & qui dérive d'une comparaison ou d'un rapport avec les autres États souverains, cette force ne peut jamais être augmentée ni diminuée par une circonstance commune à tous les pays de l'Europe. Le royaume qui, dans sa barbare ambition, aboliroit le jour du repos établi par les loix de la religion, se

d'un affaiblissement dans l'esprit religieux. Les nations où cet esprit s'est le mieux conservé, ont le plus grand respect pour l'institution du jour de repos.

procurerait probablement un degré de supériorité, si seul il adoptoit un pareil changement ; mais au moment où tous les souverains suivroient cet exemple, les proportions anciennes, qui fixent aujourd'hui les avantages respectifs des diverses nations commerçantes, ne seroient point altérées. Cependant, le même raisonnement doit servir à faire connoître qu'un pays, où les temps d'inaction sont trop multipliés, a nécessairement un désavantage politique, relativement aux Etats où le Dimanche & les époques solennelles sont les seuls jours de repos, prescrits par la religion du pays, & autorisés par les loix du Gouvernement.

Concluons de ces diverses observations, que loin de faire un reproche aux opinions religieuses du jour de repos, consacré chaque semaine au culte public, on doit reconnoître avec plaisir qu'une telle institution est devenue un acte précieux de bienfaisance envers cette classe nombreuse des habitans de la terre, la plus digne d'intérêt & de protection ; envers

cette classe à qui l'on demande tant , & à qui l'on rend si peu ; envers cette classe infortunée , dont la jeunesse & l'âge mûr sont dévorés par les riches , & que l'on abandonne à elle-même , quand le moment est venu , où elle n'a plus de forces que pour prier & pour verser des larmes.



CHAPITRE X.

*Observation sur une circonstance particulière
du culte public.*

IL ne suffit pas que les chefs de l'Etat soient persuadés de l'influence des opinions religieuses sur la morale & sur le bonheur des hommes; ils doivent encore s'occuper des moyens les plus propres à entretenir cette action salutaire; & sous un pareil rapport, toutes les parties du culte public deviennent de la plus grande importance. Elevé dans une religion où l'on a cru se rapprocher des premières idées du christianisme, en adoptant, sur plusieurs points, des principes différens de la foi catholique, je ne pourrois, sans manquer de sagesse, approfondir aucune des questions qui divisent les deux Eglises; je le ferois même sans utilité, tant nous sommes disposés à rapporter aux préjugés de naissance, les idées qui appartiennent le plus aux sentimens &

à la pensée d'un homme en particulier : nous aimons à juger de tout par de grands traits ; cette manière soulage notre paresse , mais elle nous écarte souvent de la vérité. Il me semble cependant que les esprits sont assez éclairés aujourd'hui , pour qu'il soit permis d'inviter les chefs de l'Eglise & du Gouvernement , dans les pays catholiques , à examiner attentivement , s'il n'est pas temps de faire un plus grand usage de la langue vulgaire ; & si l'on n'est pas averti , par la dégradation sensible des mœurs , d'apporter quelque changement à cette partie du service divin.

Ce n'est qu'au milieu de la grande messe , qu'on adresse aux habitans des campagnes quelques exhortations dans leur langue : il étoit naturel de considérer ce moment comme le plus propre à disposer les esprits au respect & à l'attention ; mais peut-être que la pompe même d'une auguste cérémonie , en saisissant fortement l'imagination , distrait les gens du peuple de l'importance des autres parties du culte divin ;

& il n'est pas rare , dans plusieurs campagnes , de voir beaucoup d'hommes sortir de l'Eglise pendant le prône , & y rentrer à l'instant de la consécration.

Je crois aussi que les prières publiques devraient être constamment en langue vulgaire ; car , susceptibles si facilement d'un mouvement sensible , & d'une onction touchante , il n'est aucun discours religieux qui sympathise davantage avec la faiblesse humaine ; & comme elles se servent de nos besoins & de nos inquiétudes pour nous élever à l'Être suprême , elles font choix du meilleur de tous les liens , pour captiver la multitude.

Je dois faire observer encore , qu'une partie des gens de campagne , sur-tout dans certaines saisons de l'année , n'assistent qu'à la messe du matin , & alors ils sont témoins simplement d'une cérémonie religieuse (1). Cependant , si l'usage & la liberté de travailler le Dimanche s'éten-

(1) Cette messe est communément une messe *basse*.

doient davantage , le peuple des campagnes , se bornant de plus en plus à cette première messe , n'entendrait , dans toute l'année , ni discours instructif , ni lecture édifiante , ni prière dans sa propre langue.

Il y a sûrement quelque chose à changer dans ces institutions religieuses , pour les faire servir plus efficacement au soutien de la morale , & à la consolation de la plus nombreuse partie de la race humaine. Le peuple des campagnes , dont les travaux composent notre richesse , doit être soigné avec une inquiétude paternelle ; & puisqu'il n'est point exposé aux passions déréglées qui trouvent un aliment dans les villes ; puisque des moyens doux & sages suffiroient encore pour l'entretenir dans l'habitude de ses devoirs , les chefs de l'Eglise & de l'Etat ont à répondre , en quelque manière , de ses mœurs & de ses inclinations.



CHAPITRE XI.

Que la seule idée d'un Dieu suffiroit pour servir d'appui à la morale.

APRÈS avoir montré que la morale a besoin d'un appui surnaturel, on a droit d'attendre de nous, que nous cherchions à développer les rapports intimes & immédiats qui unissent ensemble l'amour de la vertu, l'observation de l'ordre & les opinions religieuses. J'essaierai donc d'approfondir une si importante question; & pour arriver à la vérité, je suivrai d'abord le cours de ces sentimens simples & de ces pensées primitives qui peuvent guider l'esprit & le cœur de l'homme, dans quelque pays & sous quelque climat que le Ciel l'ait fait naître.

Je n'ai pas besoin de le dire : c'est à la seule idée d'un Dieu, qu'il est facile d'unir toute la législation morale & le système entier de nos devoirs.

L'univers , nonobstant sa magnificence & son immensité , seroit semblable au néant , si son auteur suprême ne l'avoit pas peuplé d'êtres intelligens & sensibles , capables de contempler tant de merveilles , & d'être heureux par elles ; mais les facultés dont nous sommes doués , la conscience que nous en avons , la liberté qui nous sert à en faire usage , tout nous annonce que nous sommes unis à une grande combinaison , & que nous avons un rôle à jouer dans la vaste scène du monde.

La raison la plus simple & la plus ressemblante à un instinct , eût suffi pour nous mettre en état de veiller sur notre être physique , & pour nous tenir concentrés dans le sentiment de nous-mêmes ; il n'en eût pas fallu davantage pour une si petite administration. Ainsi , quand je vois notre esprit susceptible d'une perfection continue , quand je vois les hommes jouir du singulier pouvoir de s'entre-aider & de se communiquer leurs idées , quand je fixe mon attention sur nos inclinations sociales

& sur toutes les qualités relatives qui composent notre nature, je ne puis m'empêcher de penser que nous avons un plan de conduite à suivre envers les autres, je ne puis m'empêcher de croire que dans notre passage sur la terre, nous avons des ménagemens à observer, des obstacles à vaincre, des sacrifices à faire, & des obligations à remplir.

Les hommes semblent donc guidés vers la morale, par les plus beaux dons de la nature, & par tout ce qu'ils ont en eux de sublime; mais on doit remarquer comme un rapprochement singulier, que leurs besoins aussi, & leur extrême foiblesse les conduisent au même but.

Quel est, en effet, le mouvement dont je suis animé, quand je réfléchis sur les loix impérieuses auxquelles je me trouve asservi, & quand j'arrête mes regards sur le spectacle étonnant de grandeur, & de magnificence, dont on m'a rendu le témoin? Frappé d'un pareil contraste, j'élève sans cesse mon âme vers le souverain maître des

événemens, & je suis entraîné par instinct & par un sentiment raisonné, à lui adresser mes prières. Il semble au malheureux qu'il faut si peu de chose, pour le délivrer du danger qui le menace, & pour éloigner la douleur dont il est tourmenté, qu'à l'aspect de tant de prodiges au-dessus de son entendement, il implore, il invoque la compassion de celui dont la formidable puissance éclate de toutes parts. Mais pourrai-je imaginer que cet Être suprême ne soit un Dieu que pour moi ? pourrai-je penser que seul je sois sous sa protection ? que seul je sois digne de son intérêt & de sa bonté ? Cependant, si les hommes, mes semblables, partagent avec moi les droits que je réclame, les espérances que je conçois, comment oserai-je demander d'être préservé d'un mal que je veux faire aux autres ? comment oserai-je solliciter la bénédiction du Ciel sur mes entreprises, quand je médite un moyen de traverser injustement celles d'autrui ? comment formerai-je des vœux pour être affranchi d'un joug qui

m'accable , lorsque j'exerce , envers mes inférieurs , les vexations les plus tyranniques ? Ainsi , le mécontentement de son propre état , la crainte de l'avenir , l'irritation entretenue par l'infortune , tous ces sentimens , qui engagent à troubler l'ordre social , prennent un autre caractère ; ou se modifient du moins sensiblement , lorsque , dès ses premières peines , l'homme peut s'élever à Dieu par ses vœux , & que cependant il n'ose le faire avec un cœur souillé par des intentions criminelles.

Ce n'est pas seulement la prière qui nous ramène vers la morale ; une autre communication avec l'Être suprême nous conduit au même but : c'est le sentiment de la reconnoissance. L'homme , persuadé de l'existence d'une souveraine puissance , & qui se plaît à rapporter à la protection divine ses succès & son bonheur , ressent en même temps le besoin d'exprimer sa gratitude ; & ne pouvant rien pour celui qui est au-dessus de tout , il cherche à se former une idée des perfections de cet Être

Être suprême, afin d'apprendre à discerner le système de conduite le plus conforme aux traits distinctifs de ce beau modèle. Et d'abord, quelles réflexions s'emparent de notre esprit; quels mouvemens agitent nos âmes, lorsque nous contemplons l'univers? Nous admirons, avec respect, cette magnifique harmonie, qui est le résultat incompréhensible d'une multitude innombrable de forces & de propriétés différentes: frappés de ce vaste ensemble, où l'on découvre un accord si parfait, comment ne serions-nous pas entraînés à considérer l'ordre comme un des signes distinctifs de la sagesse & de la volonté du maître du monde? Et comment ne croirions-nous pas lui rendre un culte, en faisant usage, dans le même esprit, de la liberté intelligente dont il nous a fait don? Alors, dans la composition de l'architecture sociale, cette œuvre qui nous a été confiée, nous chercherons à nous pénétrer des idées de sagesse & de proportion dont le spectacle de la nature nous présente un si grand exemple;

R

alors , dans l'établissement des rapports qui unissent les hommes entre eux , nous étudierons , avec soin , les loix de l'ordre moral , & nous les trouverons toutes fondées sur cette réciprocité de devoirs , qui soumet à un mouvement régulier le choc & l'explosion des divers intérêts personnels : enfin , l'idée d'un Dieu , créateur , régénérateur & conservateur de l'univers , par des loix invariables , & par un enchaînement continu des mêmes causes & des mêmes effets , semble nous appeler à la conception d'une morale universelle , qui , en imitation des ressorts inconnus du monde physique , soit comme le lien nécessaire de cette succession d'êtres intelligens , qui , toujours avec les mêmes passions , viennent , passent & reparoissent sur la terre , pour se chercher ou se fuir , s'entre - aider ou se nuire , selon la force ou la foiblesse du nœud qui les unit , & selon la sagesse ou la déraison des loix & des principes qui dirigent leurs opinions.

L'étude attentive de l'homme & de sa

nature, doit contribuer à nous affermir dans l'idée que nous venons d'indiquer. On ne peut, en effet, considérer la prodigieuse différence qui existe entre les esprits & parmi les caractères; on ne peut arrêter son attention sur le terme extrême auquel cette différence peut être portée par la perfectibilité dont ils sont inégalement susceptibles; on ne peut enfin réfléchir sur une pareille constitution, sans être conduit à penser que le contre-poids de ces moyens extraordinaires de force & d'usurpation, doit provenir de l'empire de la raison, de cette autorité singulière, qui peut seule établir, entre les hommes, des rapports de justice & de convenance, propres à entretenir l'équilibre & l'harmonie au milieu de tant de disparités: c'est ainsi que le respect pour la morale semble faire évidemment partie des vues générales & de l'idée primitive du suprême ordonnateur de l'univers. Et quel plaisir ne trouve-t-on pas dans la persuasion que le culte de la vertu, que l'observation des loix d'ordre

nous offrent le moyen de plaire à notre divin bienfaiteur ! C'est la seule espérance que nous avons de pouvoir concourir, dans notre foiblesse, à l'exécution de ses grandes pensées ; & entourés de tant de biens ; environnés de tant de signes d'une protection particulière, quel prix ne devons-nous pas attacher à ce moyen de communication & de correspondance avec le souverain auteur de notre existence ? Ainsi donc, les hommages de reconnoissance & d'adoration que nous rendons à la divinité, nous ramènent à un sentiment de respect pour les loix de la morale ; & ce sentiment, à son tour, sert à entretenir continuellement en nous l'idée d'un Être suprême.

Indépendamment des réflexions que nous venons de présenter, la morale, considérée dans toute son étendue, a besoin d'être affermie par cette disposition de l'ame, qui nous attache au bonheur des autres ; & c'est encore dans une des plus éclatantes perfections de la divinité, que nous trouvons le premier modèle de ce précieux

sentiment. Oui, l'on ne peut en disconvenir : qu notre existence ne tient à aucune cause, ou nous la devons à la bonté d'un Être suprême. La vie, on le dira sans doute, est un mélange de peines & de plaisirs : mais , si nous sommes justes, nous conviendrons que les momens où elle cesse de nous paroître un bienfait , ne sont épars qu'à grande distance, dans le cours de nos années : la jeunesse , cet âge qu'une si grande partie du genre humain ne franchit jamais, considère l'existence comme le plus doux des enchantemens ; & les autres faisons de la vie nous offrent des plaisirs moins animés, sans doute, mais qui s'accordent davantage avec les progrès de nos lumières & l'accroissement de notre expérience.

Il est vrai que pour s'affranchir d'un sentiment de reconnoissance , on se demande souvent : qui de nous voudroit revivre , à condition de parcourir une seconde fois sa carrière , & de retourner pas à pas sur les mêmes traces ? La réponse à une semblable question , ne sauroit fixer notre jugement

sur le prix du bienfait que nous avons reçu ; car , lorsque nous regardons la vie en arrière , nous la voyons dépouillée de ses deux principaux ornemens , la curiosité & l'espérance ; & ce n'est point dans cet état qu'elle nous a été donnée , & que nous en avons joui.

Il est peut-être hors de notre pouvoir de nous replacer , par la pensée , dans les situations où l'imagination faisoit un de nos délices ; c'est un souffle léger qui ne s'attache point à notre mémoire : il faut croire au bonheur de l'existence , parce que nous envisageons , avec effroi , le moment où nous serons forcés d'y renoncer : mais , comme ce bonheur est composé des plaisirs préens & de ceux en plus grand nombre qui tiennent à l'aspect de l'avenir , nous cessons d'être de bons juges du prix de la vie , quand cet avenir ne se présente plus à nos yeux que sous la forme du passé ; car nous ne saurions apprécier , avec un souvenir languissant , ce que nous avons aimé dans nos momens d'espérance.

Les maux physiques ne sont, ni le but, ni la condition de notre nature; ils en sont l'accident : le bonheur de l'enfance, qui nous montre dans sa première pureté l'ouvrage de la divinité, indique visiblement la bonté de cet Être suprême; & comment ne croirions-nous pas que nous devons notre origine à une intention bienfaisante, puisque c'est le desir du bonheur qui nous a été donné pour servir de mobile à toutes nos actions? Ah! que nous parlerions mieux de la vie, si nous n'avions pas corrompu les douceurs par des sentimens factices, que nous avons substitués à notre nature; si nous n'avions pas voulu soumettre tant de choses réelles à l'orgueil & à la vanité; & si, au lieu de nous entre-aider tous pour être heureux, nous ne nous étions pas occupés essentiellement d'enchaîner les autres à notre fortune, & de les tenir au-dessous de nous! Sans doute quelques peines se mêlent à notre admirable existence; mais combien n'en est-il pas que le monde, dans sa beauté simple,

ne nous eût jamais fait connoître ! Rapprochons-nous de la plus grande des pensées ; & nous serons moins ferrés contre les objets de jalousie qui nous oppressent & qui nous tourmentent.

C'est à l'aspect de quelques événemens épars ; c'est dans quelques circonstances particulières , que nous élevons des doutes sur la bonté du Dieu de l'univers : mais nous la retrouvons , cette bonté , toutes les fois que nous rapprochons les détails qui nous blessent du grand ensemble dont ils font partie ; nous découvrons alors que les malheurs dont nous sommes si promptement offensés, sont une simple dépendance d'un système général, où tous les caractères d'une bienfaisance intelligente sont évidemment tracés. Il faut donc chercher, dans cette vaste ordonnance , les intentions du souverain auteur de la nature ; c'est - là qu'est son esprit ; c'est-là qu'est sa pensée ; & en nous livrant à une pareille méditation , nous reviendrons toujours à un sentiment de respect & de reconnaissance. Cette idée simple

est fort étendue dans ses applications ; il me semble sur-tout qu'elle nous sert de consolation dans les maux de la vie ; l'homme qui s'en pénètre peut se dire à lui-même ; les peines passagères auxquelles je suis soumis , sont peut-être un des effets inévitables de cette harmonie universelle , la plus généreuse & la plus étendue de toutes les conceptions. Ainsi , dans les instans où je me plains de mon sort , je ne dois point , pour cela , me croire abandonné ; je ne dois point faire un reproche à celui dont l'infinie sagesse est présente à mes yeux , à celui dont les loix générales m'ont paru si souvent l'expression sensible d'une véritable bonté.

C'est en vain , dira-t-on ; c'est en vain que vous voudriez nous occuper de ces considérations : nous nous en tenons à remarquer que notre bonheur , sur la terre , est au moins fort inférieur à la destinée dont notre imagination se forme aisément le tableau ; & nous ne saurions reconnoître , dans une disposition semblable , la réunion

de perfections, qui doit être l'attribut d'un Être suprême.

Cette objection est présentée sous différentes formes, dans les écrits de tous les ennemis des opinions religieuses ; & l'on en tire des conséquences, tantôt contre la bonté de Dieu, tantôt contre sa puissance, & tantôt aussi contre sa sagesse, ou son esprit de justice. Il faudroit, pour résoudre évidemment de pareilles difficultés, être en état de se former une idée de la perfection d'un Être infini : mais, dans toutes nos tentatives, nous ne faisons autre chose que porter à l'extrême chacune des qualités dont nous avons un premier sentiment ; au lieu que la perfection, dans les œuvres du Créateur, consiste peut-être dans une sorte de gradation & d'harmonie dont nous ne pouvons, ni embrasser, ni pénétrer le secret ; & nous devons d'autant plus nous défier du procédé que nous employons pour juger de l'essence de la divinité, qu'en nous bornant seulement à concilier ensemble sa souveraine puissance & sa parfaite bonté,

nous ne fixerions jamais le terme où ces deux propriétés se trouveroient en équation : car, après avoir épuisé toutes les suppositions, on demanderoit encore pourquoi le nombre des êtres sensibles & susceptibles de bonheur, n'est pas plus étendu ; on demanderoit pourquoi chaque grain de sable n'est pas un de ces êtres, pourquoi même il n'en contient pas un nombre égal à cette subdivision à l'infini dont nous nous formons l'idée ; enfin, d'extrême en extrême, & toujours en arguant de la souveraine puissance, la moindre matière inanimée, le moindre vuide dans la nature, paroîtroient une limite à la bonté de l'Être suprême. On voit ainsi jusques à quel point on peut s'égarer, quand on abandonne les sentimens simples & rapprochés de nous, pour les vagues excursions de l'esprit métaphysique.

Il me semble qu'à défaut d'autres indices, c'est de la puissance de Dieu qu'on tireroit une démonstration de sa bonté ; car cette puissance nous avertit, à chaque instant, que si le souverain maître du monde eût voulu le mal des êtres sensibles, il auroit

eu , pour remplir cette intention , des moyens aussi rapides que multipliés. Il n'avoit besoin , ni de créer des mondes , ni de les faire briller d'une pompe éclatante ; un gouffre épouvantable & des ténèbres éternelles eussent suffi pour accumuler ensemble des êtres infortunés , & pour jouir du sentiment de leurs peines. Mais éloignons ces affreuses images , & laissons-nous aller aux mouvemens d'une juste reconnoissance ; nous nous empresserons alors à rendre hommage à ce caractère ineffaçable d'amour & de bonté que nous voyons empreint dans toute la nature. Une puissance inconnue ouvre nos yeux à la lumière , & nous admet au spectacle des merveilles de l'univers : elle éveille en nous ces sens enchanteurs , qui nous instruisent les premiers du charme de notre existence ; elle nous enrichit de ces dons intellectuels , qui rassemblent autour de nous , & les âges passés , & les temps à venir ; elle nous confie , de bonne heure , un empire & une domination , en nous investissant de ces

deux sublimes facultés, la volonté & le libre arbitre ; enfin, elle nous rend sensibles au doux plaisir d'aimer & d'être aimés ; & lorsque , par l'effet d'un plan général, dont nous ne pouvons juger qu'imparfaitement, elle répand çà & là quelques peines sur la route de notre vie ; elle semble vouloir les adoucir, en nous montrant toujours l'avenir à travers le voile ingénieux de l'imagination & de l'espérance. Seroit-ce donc sans aucun intérêt, seroit-ce donc sans aucune bonté, que ce magnifique système auroit été conçu, & qu'un superbe enchaînement de merveilles & de prodiges serviroit à le consacrer ? Que serions-nous donc aux regards de l'Eternel, s'il ne savoit point aimer ? Ce n'est pas nous qui ornons son majestueux univers ; ce n'est pas nous qui faisons lever le soleil, & qui prétons à l'aurore ses magnifiques couleurs ; ce n'est pas nous qui couvrons la terre de ses brillantes parures ; ce n'est pas nous qui faisons mouvoir les globes célestes dans l'espace immense des airs ; ce n'est pas

nous non plus qui assistons aux conseils du maître du monde, & qui lui faisons part de notre sagesse : nous ne serions donc rien à ses yeux, s'il étoit indifférent à notre reconnoissance, & s'il ne prenoit aucun plaisir au bonheur de ses créatures.

Enfin, quand nous détournerions notre attention de tant de signes frappans de la bonté de Dieu, quand ils seroient tous effacés de notre mémoire, nous trouverions encore, au fond de notre cœur, un indice suffisant de cette vérité consolante ; nous verrions que nous sommes nous-mêmes bons & aimans, quand nul intérêt passionné ne vient nous pervertir, & nous serions conduits à penser qu'une pareille inclination, dans un être qui a tout reçu, qui ne tient rien de ses propres forces, doit être nécessairement l'empreinte d'une nature divine, la seule qui soit un éternel modèle. C'est pour glorifier ce sentiment, que nous devons le rapporter sans cesse à l'idée d'un Être suprême ; car il y a, n'en doutons point, une correspondance d'instinct & de réflexion,

entre nos vertus & les perfections de celui qui est l'origine de toutes choses ; & pourvu que nous ne résistions point à nos mouvemens naturels , nous appercevrons de ces mêmes perfections , tout ce qui suffit pour exciter notre culte & notre adoration , & tout ce qu'il faut sur-tout pour servir d'exemple à notre conduite , & de principe à notre morale.

Je dois maintenant examiner quelques objections importantes ; car , pourquoi craindrois-je de les présenter ? L'amour-propre de système & d'opinion ne peut exister , en traitant un sujet sur lequel tant d'autres ont passé , & qui appartient également à tous les hommes. Seulement il est permis , en cherchant la vérité , de désirer avec ardeur de la trouver réunie aux sentimens qui font notre bonheur , & aux principes qui font le fondement de l'ordre public.

On convient , dit-on , qu'il est plusieurs perfections de l'Être suprême , dont l'étude

& la connoissance doivent servir de soutien aux loix de la morale ; mais une des propriétés essentielles de l'essence divine renverse tout cet édifice ; c'est la prescience infinie : car , si Dieu connoit à l'avance ce que nous ferons , il s'ensuit que toutes nos actions sont irrévocablement déterminées , & qu'ainsi l'homme n'est point libre. Cependant , si telle étoit sa condition , il ne paroîtroit susceptible , ni de blâme , ni de louange ; il ne devrait avoir aucun moyen de plaire ou de déplaire à l'Être suprême ; & les idées de bien & de mal , de vice & de vertu , seroient absolument chimériques. Je ferai d'abord à cette objection une réponse très-simple , mais très-décisive : n'est que si , contre toute apparence , on parvenoit à me persuader qu'il existe une contradiction absolue entre la liberté de l'homme & la prescience universelle de la divinité , c'est sur la nature & l'étendue de cette prescience que se tourneroient mes doutes ; car , forcé de choisir , je me défierois plutôt d'un jugement de mon esprit ,
que

que d'une opinion dont un sentiment intime m'auroit donné la persuasion. C'est par ces mêmes considérations , qu'il sera toujours impossible de prouver aux hommes qu'ils ne sont pas libres : on ne sauroit, en effet, essayer d'y parvenir , qu'à l'aide du raisonnement; & le raisonnement étant déjà un commencement d'art , une sorte de combinaison extérieure de la réflexion , ce moyen , en quelque manière hors de nous, ne sauroit suffire pour détruire notre croyance à une faculté qui est en nous , & qui semble même la première dont nous ayons eu la conscience & la perception.

Nous éprouvons distinctement les limites de nos facultés , dans les efforts que nous faisons pour acquérir une juste idée de la prescience divine : nous supposons bien que Dieu prévoit , avec certitude , ce que nous conjecturons confusément ; & en reculant , sans fin , toutes les bornes qui se présentent à notre esprit , nous proportionnons , en imagination , les connoissances du Créateur

à l'immensité de l'espace , & à l'infinité des temps ; mais au-delà de ces idées vagues & communes, nous nous égarons dans toutes nos spéculations. Comment, en effet, nous qui ne connoissons pas la nature de notre ame , pourrions-nous déterminer l'essence de la prescience divine ? comment pourrions-nous connoître si cette prescience est l'effet d'un calcul rapide de la part de celui qui embrasse d'un coup-d'œil les rapports & les effets de toutes les causes morales & physiques ? comment pourrions-nous discerner si cette prescience est, pour un Être infini, distincte de la simple science ? comment pourrions-nous connoître si cet Être, par une propriété hors de notre conception, n'est pas avant & après les événements ; s'il n'est pas, en quelque manière, le temps intellectuel ; & si nos divisions de siècles & d'années ne disparaissent pas devant son immobile existence & son éternelle durée ?

Il résulte cependant de ces réflexions, que dans les liens de l'ignorance où nous

sommes tenus , nous ne pouvons jamais particulariser la prescience divine , & qu'ainsi nous sommes réduits à examiner si cette prescience , considérée d'une manière générale , est incompatible avec la liberté des hommes.

On ne sauroit , ce me semble , adopter une pareille opinion. Ce n'est pas la prescience qui détermine les événemens futurs ; car la simple connoissance de l'avenir ne fait pas l'avenir. Ce n'est pas la prescience qui nécessite les actions des hommes , parce qu'elle ne change point l'ordre naturel des choses ; mais tous les événemens futurs sont fixes , soit qu'ils soient prévus , soit qu'ils ne le soient pas ; car la contrainte & la liberté conduisent également à un terme positif : ainsi , tout ce qui arrivera est aussi immuable que ce qui est arrivé , puisque le présent a été hier le futur , comme il sera demain le passé. Il est donc sûr , abstraitement , qu'un événement , prévu ou imprévu , aura lieu dans tel temps : mais si la liberté n'est point contrariée par

cette certitude inévitable , comment le seroit - elle , parce qu'il existeroit un Être qui seroit instruit à l'avance de la nature précise de cet événement ? On peut donc dire , avec vérité , que la connoissance de l'avenir n'est pas plus un obstacle à la liberté , que le souvenir du passé ; & les prophéties , comme l'histoire , sont de simples récits , dont la place n'est pas la même dans l'ordre des temps , mais qui tous également , ne créant point les événemens , ne contraignant point les volontés , ne sauroient rendre la pensée esclave , ni assujettir les hommes aux loix de la nécessité.

On conviendra cependant , que si la prescience étoit fondée sur une possibilité de calculer les actions des hommes comme les mouvemens d'une machine organique , la liberté n'existeroit point ; mais alors ce ne seroit pas la prescience qui s'opposeroit à cette liberté , ce seroit notre qualité d'automate ; car , avec une telle constitution , nous serions sans liberté , lors même qu'un

Être suprême n'auroit pas la connoissance de l'avenir.

C'est en vain que , pour nous convaincre de notre servitude , on nous représente comme soumis nécessairement à l'impulsion des divers objets extérieurs ; & que parmi ces objets , on comprend encore tout ce qu'il y a de plus fin dans les idées morales , en les réunissant sous le nom général de motifs , & en donnant ensuite à ces motifs une force physique , à laquelle nous sommes tenus d'obéir. Mais , pour être libres , faut-il donc que nous agissions sans motifs ? C'est bien alors que nous serions évidemment une œuvre mécanique. Il n'est pas douteux que , dans toutes nos actions , nous sommes déterminés par une raison , un goût , un sujet de préférence ; mais c'est notre esprit qui s'empare de ces diverses considérations , & qui les balance , les compare , les modifie ; c'est notre esprit qui écoute les conseils de notre vertu , & qui répond au langage de nos passions ; c'est lui qui , pour s'éclairer , emprunte de

notre mémoire le secours de l'expérience : c'est donc notre esprit qui prépare , qui compose , qui perfectionne ce que nous appellons nos motifs ; & c'est d'après cette élaboration intérieure que nous agissons. Il y a trop de fuite , d'unité , d'harmonie , dans notre pensée , pour qu'on puisse la présenter comme l'unique effet de tous les objets extérieurs , qui , sous la forme d'idées , viennent , sans ordre & sans concert , s'imprimer dans notre cerveau ; & jusques à ce qu'on nous fasse assister aux œuvres du chaos , nous croirons , avec raison , que par-tout où il y a cette unité , cette fuite & cette harmonie , il y a une faculté capable de rassembler tout ce qui est épars , & de réunir à un seul but & à un seul intérêt , tout ce qui se mêle sans dessein & sans intention.

Une fois néanmoins qu'on est forcé de croire qu'il y a un maître , un chef , à toutes nos perceptions , & que ce maître , en même temps , nous le sentons agir , comment parviendrait-on à nous persuader que ce n'est

pas notre esprit qui remplit cette fonction au-dedans de nous ? C'est donc en franchissant ses opérations , qu'on nous dépouille de notre liberté , & qu'on suppose ensuite que notre volonté est le produit nécessaire de tous les objets extérieurs ; comme si c'étoient les couleurs , & non pas le peintre , qui composassent un tableau. Cependant , si nous sauvons notre esprit de la dépendance à laquelle on voudroit le réduire , nos actions ne seront plus une simple obéissance à des mouvemens irrésistibles ; car la liberté de notre pensée , c'est la nôtre.

Nous devons considérer nos sens comme des messagers qui rapportent à notre esprit de nouveaux sujets de réflexion ; mais ils sont tellement subordonnés à cette partie sublime de nous-mêmes , qu'ils n'agissent , pour elle , que selon sa volonté : elle leur commande , tantôt de lui présenter le tableau des richesses de la nature , tantôt de parcourir assidument les registres de l'esprit humain , tantôt de prendre l'équerre

& le compas, pour lui rendre un compte exact de ce qu'elle desire connoître avec précision ; quelquefois elle leur indique les moyens dont ils doivent se servir pour augmenter leur propre puissance ; & quand elle veut se communiquer avec les hommes, quand elle veut s'adresser aux temps à venir, elle leur ordonne de perpétuer, en caractères ineffaçables, tout ce qu'elle a combiné mûrement, tout ce qu'elle a su découvrir, & tout ce qu'elle espère ajouter au trésor de nos connoissances. Est-ce là un maître, je le demande ? ou est-ce un esclave de nos sens, un aveugle jouet de leurs caprices ?

Il est encore une observation, qui semble en contraste avec l'empire absolu qu'on voudroit accorder aux objets extérieurs sur la puissance généreuse de notre ame : c'est que dans le silence & l'obscurité de la méditation, l'action de notre esprit n'est point interrompue : nous éprouvons que nous avons le pouvoir de rappeler à notre attention nos idées passées, & que nous lions ces

mêmes idées à la perspective de l'avenir , & aux diverses circonstances imaginaires dont nous composons ce tableau : notre pensée est donc le résultat , mais non pas l'ouvrage , des objets extérieurs dont nous avons la faculté de prendre connoissance. Ces deux mots , ouvrage & résultat , qui , dans plusieurs acceptions , ont une grande ressemblance , offrent ici deux sens très-oppoſés ; & c'est en les confondant , que l'on favorise les objections contre l'existence de notre liberté. Nous ne pouvons former aucun jugement , sans parcourir auparavant toutes les raisons propres à nous éclairer ; & le *résultat* d'un semblable examen détermine notre volonté ; mais cet examen lui-même est l'*ouvrage* de notre esprit.

Enfin , tous les degrés qui conduisent au dernier terme de notre action intellectuelle , sont de simples antécédens , & non des motifs absolus : il y a , dans les opérations de notre esprit , comme dans tout ce qui n'est point immobile , une suite de causes & d'effets ; mais cette suite , cet enchaînement ,

sont des caractères qui n'appartiennent pas plus à la nécessité, qu'au libre arbitre.

En rendant ainsi à la grandeur de notre ame ce qui lui appartient, n'éprouve-t-on pas qu'on est plus près de la nature, qu'en adoptant tous ces systèmes & toutes ces explications, qui assimilent nos facultés intellectuelles aux oscillations régulières d'un pendule ? ou aimeroit-on mieux encore cette comparaison de nos idées avec des boules, qui sortent de leurs niches, pour frapper notre cerveau, lequel, par diverses ramifications, rend ce choc à notre volonté ? Je ne vois, dans tout cela, que des figures triviales, mises à la place de ces noms, qui annoncent du moins, par leur abstraction, l'étendue indéfinie des idées qu'ils représentent, & le respect que ces idées méritent. Il est aisé d'appeler un motif une petite boule en mouvement ; il est aisé d'appeler une incertitude, ou un repentir, le choc, en sens contraire, de cette première petite boule par une seconde, en attendant que l'arrivée d'une troisième

forme une détermination, & que le concours de plusieurs vers un même point, excite enfin en nous une passion impétueuse : mais qui ne voit qu'après avoir essayé d'avilir les fonctions de notre esprit par ces misérables comparaisons, l'énigme & la difficulté demeurent en leur entier ?

Enfin , si les méditations & les recherches de notre esprit, sur l'existence & la nature de notre liberté, ne nous présentent que des nuages & une obscurité impénétrable , n'est-il pas singulier qu'au milieu de ces ténèbres, nous rejettons tous les avertissemens de notre sentiment intime, les seuls qui nous expliquent, avec clarté, ce que nous voudrions en vain entendre par un autre moyen ? Que diroit-on d'un aveuglé qui refuseroit de recevoir des instructions par la parole & les accens de la voix ? Ah ! que nous sommes mieux instruits de notre nature par ce sentiment, que par tous les raisonnemens métaphysiques ! il compose une partie intégrante de l'essence de notre ame ; & nous devons le considérer

comme la faillie, en quelque manière, de l'incompréhensible organisation, dont nous ne pouvons pénétrer le mystère. Un pareil enseignement, qui nous vient d'une main divine, est bien plus digne de confiance que les interprétations des hommes. Il est des secrets que la philosophie essaie en vain de nous expliquer; tous ses efforts se ressentent de la nécessité où elle se trouve de chercher à représenter, par des comparaisons, ce qui est unique & sans ressemblance.

On diroit cependant que la nature, inquiète à l'avance des faux raisonnemens qui pourroient nous conduire à méconnoître le plus admirable de ses dons, a voulu répandre une lumière particulière sur l'existence de notre liberté, en composant notre propre vie de deux mouvemens très-distincts, dont l'un ne nous est point confié, & dépend d'une nécessité dont nous ignorons les loix, tandis que l'autre est remis au seul gouvernement de notre raison : un semblable parallèle suffiroit pour nous éclairer, si nous cherchions simplement la vérité.

Spinoza , pour inspirer de la défiance sur les avertissemens qui nous viennent par nos sentimens intimes, dit qu'une girouette, soumise à divers mouvemens successifs, croiroit en être la cause, si, aux momens même où ces mouvemens s'opèrent, elle en avoit la volonté. Que signifie un pareil argument, si ce n'est qu'on peut toujours supposer une fiction si parfaite, qu'elle équivaldrait à une réalité ? Mais, par quelle intention bizarre d'un être intelligent, ou même par quel assemblage fortuit d'une aveugle nature, l'homme auroit-il à chaque instant une volonté précisément conforme à chacune de ses actions, s'il n'y avoit pas dans cet ensemble une correspondance réelle ?

On pourroit, d'ailleurs, opposer à l'hypothèse de Spinoza un autre raisonnement, qui tendroit à une fin absolument contraire ; c'est que si la liberté la plus apparente peut n'être qu'une fiction, par l'effet d'une rencontre précise de notre volonté, avec un mouvement ordonné ; il est incontestable

aussi , qu'en supposant l'existence , ou la simple possibilité d'une liberté réelle , nous ne saurions en avoir un sentiment différent de celui que nous éprouvons ; & la liberté de Dieu même ne se présente pas à notre pensée , sous une autre modification. Aussi est-il bien essentiel de remarquer que tandis qu'en réfléchissant sur nos facultés , nous nous formons aisément l'idée d'un degré supérieur d'intelligence , de science , de mémoire , de prévoyance & de toutes les autres propriétés de notre entendement ; la liberté est la seule partie de nous-mêmes , à laquelle nous ne saurions rien ajouter en imagination.

Je ne suivrai point dans d'autres subtilités les raisonnemens que l'on fait sur la liberté ; ce n'est point à quelques hommes , mais à tous , que j'ai l'ambition de parler , parce que c'est à tous que je voudrois être utile : ainsi , je m'arrêterai toujours aux réflexions principales , toutes les fois qu'elles me paroîtront suffisantes pour captiver l'opinion des bons esprits , & pour les attacher aux

vérités importantes qui sont le plus sûr fondement du bonheur public. L'amour-propre peut suivre une question jusques à ses dernières extrémités, & placer ainsi sa petite gloire à amincir un fil sans le rompre; car l'amour-propre, appliqué à de graves & profondes méditations, est déjà lui-même la plus grande des subtilités.

CONTINUONS maintenant l'examen des autres argumens, dont on se sert pour combattre les principes que nous avons établis. C'est en vain, diront plusieurs personnes, qu'on s'efforceroit de présenter l'opinion de l'existence de Dieu, comme un appui réel des loix de la morale; tout ce système croulera, si l'on ne montre pas en même temps comment ce Dieu punit & récompense.

J'observerai d'abord qu'une semblable objection ne peut faire une impression profonde, qu'autant qu'elle se lie dans notre esprit à des doutes sur l'existence d'un Être suprême; question que je ne traite point

encore : car en supposant une conviction intime de cette dernière vérité , en supposant, dans toute sa force , l'idée d'un Dieu présent à nos pensées & à nos actions ; je demande si , pour chercher à lui plaire , nous aurions besoin de connoître avec certitude l'époque où nous pourrions appercevoir des signes distincts de son approbation & de sa bienveillance ; je demande encore si , pour éviter d'encourir sa disgrâce , nous aurions besoin d'être instruits , avec précision , de la manière dont il nous feroit éprouver sa sévérité ? Non , sans doute , car en réfléchissant d'une manière générale , sur les récompenses & les punitions qui peuvent émaner d'un Être suprême ; frappés de sa grandeur , étonnés de sa puissance , l'idée vague de l'infini se présenteroit à nous ; & cette idée si imposante suffiroit pour dominer nos sentimens , & pour fixer les principes de notre conduite. Nous nous garderions bien de proposer des conditions à celui qui nous a tirés du néant , & nous attendrions avec respect

respect le moment où , dans sa profonde sagesse , il jugeroit à propos de se montrer à nous davantage. L'homme peut dire à l'homme : assurez-moi mon salaire , il me le fait un tel jour , je le demande à telle heure ; ils font échange de choses semblables ; & c'est de l'emploi de quelques instans , dont ils exercent le trafic : mais dans les rapports de l'homme avec la divinité , quels intervalles se présentent à nos regards ! Quelles inégalités paroissent de toutes parts ! La créature & le créateur , le néant & la vie , l'instant & l'éternité , l'atôme imperceptible & l'Être infini , qui remplit de son esprit toute la nature ; voilà les contrastes qui viennent frapper notre entendement. Comment donc adapterions-nous à de telles proportions , ces règles & ces prétentions que nous avons introduites dans nos petits intérêts , & dans nos relations circonscrites ? Vous demandez , pour ressentir le desir de plaire à l'Être suprême , qu'il répande à chaque instant de nouveaux dons sur ceux qui , par leurs sentimens &

par leurs actions, vous paroissent dignes de ses bontés ; & , pour avoir la crainte de l'offenser, vous voulez que , sans retard , il punisse à vos yeux les méchans ; & qu'il laisse tomber sur eux ses foudres vengeresses. Certes , je le crois , qu'à de telles conditions vous seriez de scrupuleux observateurs de ses volontés ; vous vous faites esclaves pour bien moins ; une espérance vague & des vœux indéterminés soutiennent , auprès des Rois , votre longue & servile constance ; vous pourriez en promettre autant , je le pense , au souverain maître du monde , si , pour vous récompenser ou vous punir , il ébranloit les loix de la nature , & dérangeroit à chaque instant l'ordre général qu'il a conçu.

Mais , ajoutez - vous , nous ne voyons point que Dieu se mêle en aucune manière des choses d'ici-bas : vous ne le voyez point ! mais découvrez - vous mieux la puissance qui donne à l'univers le mouvement & la vie ? Ce n'est point parce qu'elle n'existe pas , cette puissance , c'est parce

qu'elle est au-dessus de toute hauteur, que votre esprit ne peut, ni la mesurer, ni l'atteindre. L'on ne fait véritablement quels discours adresser à celui qui rejette l'opinion de l'existence d'un Dieu ; car, avec ce guide de moins, toutes les idées sont errantes, & n'ont d'autre lien que l'imagination la plus libre & la plus indépendante : mais si vous donnez au monde une origine, si vous supposez un Dieu créateur ou moteur universel ; quels raisonnemens emploieriez-vous pour nous engager à croire que ce Dieu n'a plus de rapports avec nous ; qu'il a détourné ses regards de tous les êtres sensibles, & qu'il s'est ainsi séparé de l'œuvre de son amour & de son intelligence ? Vous ajoutez : le vice est par-tout triomphant, l'honnête homme languit le plus souvent dans l'abaissement & l'obscurité ; & vous ne sauriez concilier ces injustices avec l'idée d'une providence divine ! On peut d'abord nier l'affertion qui forme la base de ce reproche, ou contester du moins les conséquences

qu'on en tire : ces idées de triomphe & d'abaissement , d'éclat & d'obscurité , sont quelquefois très-étrangères aux sentimens intimes , les seuls qui constituent essentiellement le bonheur & le malheur ; & pour moi , je suis persuadé que si l'on prenoit pour règle de comparaison , non pas quelques situations particulières , ou quelques événemens épars , mais l'ensemble de toute une vie , & la généralité des hommes , on trouveroit alors que les satisfactions les plus continues appartiennent à ces ames remplies d'une piété douce , ferme & sensible , telle que doit l'inspirer l'image pure de la divinité ; & je suis également persuadé que la vertu , réunie à cette piété qui fait adoucir tous les sacrifices , est le guide le plus sûr dans la route de la vie. Peut-être même que dans l'ignorance où nous sommes , & de notre nature & de sa dernière destination , il n'est pas de notre intérêt que des récompenses non interrompues nous excitent à la vertu ; car , si cette vertu étoit notre titre & notre espérance

auprès de celui qui dispose, & du moment présent, & des temps à venir, nous ne devrions pas désirer qu'elle dégénérât tout-à-coup dans un calcul évident, & dans un sentiment prochain de convenance & de personnalité. On auroit peine aussi à bien définir ce que seroit la liberté, si, par l'effet d'une justice rapide, une mesure constante & de biens & de maux, accompagnoit chacune des déterminations de notre esprit ; nous serions alors, au moral comme au physique, entraînés par un instinct impérieux, & le mérite de nos actions seroit absolument détruit.

Ici j'entends dire : que nous importe ce mérite ou ce démérite, si notre vie n'est que d'un instant, & si nulle autre ne la suit ? La persuasion de l'existence d'un Dieu, sans une certitude de l'immortalité de notre ame, ne peut nous imposer aucune obligation ; & nous ne voyons aucune union certaine entre ces deux idées.

Sans doute, abandonnés à nos propres

lumières, ce mot de certitude n'est pas fait pour nous; ou du moins il n'est pas applicable à nos rapports avec la divinité, & aux jugemens que nous portons sur ses desseins & sur ses volontés. Il y a trop loin de nous au premier ordonnateur de l'immense nature, pour que nous puissions atteindre à ses hautes pensées. Ce qu'il a couvert d'un voile, nous ne le verrons jamais qu'obscurément; ce qu'il a retenu dans les profondeurs de sa sagesse, nous ne pourrons jamais le connoître avec évidence: mais plus ce Dieu que nous adorons est au-dessus de toute mesure & de toute conception, & moins nous avons le droit de limiter assez ses perfections, pour lui refuser le pouvoir de transporter notre existence au-delà du cercle étroit soumis à nos regards; & je ne fais pas comment on viendrait à bout de persuader que cette action de la divinité surpasseroit, en prodige, la création du monde, ou la formation des êtres animés: l'habitude que nous avons d'une grande merveille, peut

affoiblir notre étonnement, mais ne dénature point l'objet de notre admiration.

Nous ne pouvons atteindre, que par la réflexion, à ces événemens dont l'avenir est encore dépositaire : mais si tout ce qui nous environne atteste la grandeur de l'Être suprême ; si notre esprit, dans ses méditations, s'approche, sans effroi, des bords de l'infini, pourquoi nous défierions-nous de ce que peut opérer, en faveur des hommes, cette réunion magnifique de la toute-puissance & de la parfaite bonté ? pourquoi rejetterions-nous, comme une confiance absurde, l'idée d'une autre existence ? Nous voyons, sans étonnement, la foible chrysalide forcer les portes de son tombeau, & reparoitre à nos yeux sous une nouvelle forme. Nous ne pouvons pas être des témoins anticipés de la perpétuité de notre intelligence : mais sa vaste étendue, si nous n'en avons pas l'habitude, paroîtroit un plus grand phénomène que sa durée.

Enfin, pourquoi résisterois-je à l'idée

d'une continuation d'existence , puisque je suis forcé de croire à la naissance ? il y a plus loin d'elle au néant qui l'a précédé , que de la vie à sa suite , ou à son renouvellement sous quelque autre forme : j'ai connu la naissance avec certitude ; je ne fais la mort que par conjecture. Nous jouissons des lumières & du génie bienfaisant d'un homme venu dans le monde il y a deux mille ans ; lui seul seroit-il étranger à sa gloire & à ses vertus ? Je ne puis dire pourquoi ce contraste fait impression sur moi ; mais il est du nombre des premières idées superficielles qui se présentent à mon esprit , lorsque je réfléchis sur cette matière.

Une pensée consolante me frappe encore ; l'ordre physique de l'univers nous présente un système achevé dans toutes ses parties : nous appercevons une régularité parfaite dans les mouvemens des corps célestes , une succession invariable dans l'enchaînement perpétuel des végétations , une précision indéfinissable dans cette immensité de particules déliées & presque imperceptibles

qui sont soumises aux loix des affinités ; & nous croyons , avec raison , que tout est à sa place , que tout remplit exactement sa destination dans le grand ensemble de la nature. Que si nous arrêtons ensuite notre attention sur la multitude des êtres inférieurs à l'homme , nous découvrons aussi que leur action est complète & conforme , en tout point , aux facultés dont ils jouissent , puisqu'ils sont gouvernés par un instinct impérieux , & qu'ils n'aperçoivent rien au-delà de ce qu'ils sont & de ce qu'ils doivent être. Remplis de ces idées , frappés d'étonnement à l'aspect d'une harmonie si générale , ne sommes - nous pas fondés à présumer que l'homme , transporté jusques dans les espaces infinis , par son intelligence & par ses lumières ; que l'homme , susceptible de perfection , & combattant sans cesse contre des obstacles ; que l'homme enfin , ce plus bel ouvrage de la nature , n'est ici bas qu'au commencement de sa destinée ? & , puisque tout ce qui compose l'ordre matériel de l'univers nous paroît

dans une harmonie si admirable, n'en devons-nous pas conclure que l'ordre moral, où nous croyons appercevoir quelque chose de vague & de non terminé ; que l'ordre moral, lié cependant à une organisation plus sublime & plus étonnante que toutes les autres parties de la création, éprouvera quelque jour un développement ultérieur ? Cette disproportion singulière entre l'harmonie du monde physique & l'ordonnance confuse du monde moral, ne semble-t-elle pas annoncer un temps d'équilibre & de complément ; temps où nous connoîtrons les rapports de cette ordonnance avec la sagesse du Créateur, comme nous distinguons dès à présent l'intelligence de ses vues, dans l'accord parfait des richesses innombrables de la nature avec les besoins passagers de l'homme, & de toutes les créatures animées ?

Oui, c'est un vaste sujet de réflexion que la grandeur de l'esprit humain ; cette constitution merveilleuse semble nous rappeler continuellement à l'idée d'un dessein,

proportionné à une si haute conception ; il n'en falloit pas tant pour nous faire achever la course de la vie , & pour nous guider autour de son étroite enceinte : ainsi, tout nous autorise à porter au loin nos regards. Si je voyois paroître sur un vaisseau, un Colomb, un Vespuce, un Vasco de Gama, ce n'est pas à naviguer sans cesse auprès du port que je le croirois destiné.

On cherche à détruire nos espérances, en essayant de montrer que l'ame est matérielle, & qu'elle doit être assimilée à tout ce qui péricule sous nos yeux ; mais ce sont les formes que nous voyons changer & défailir : la force vivifiante ne péricule point, c'est peut-être à cette force que l'ame ressemble ; mais avec cette différence, qu'étant composée de la mémoire, de la réflexion & de la prévoyance, elle n'existe, elle n'est elle-même, que par une suite & par un enchaînement, qui forment l'attribut distinctif & le caractère particulier de son essence : il s'ensuit qu'elle ne peut pas être généralisée comme la force aveugle &

ignorante , qui anime d'une manière uniforme toutes les végétations ; mais que chaque ame est , en quelque manière , un monde à elle seule , & qu'elles doivent conserver séparément une identité d'intérêt , & une conscience de leurs précédentes pensées. Ainsi , dans ce système , l'être extérieur & corporel qui nous distingue aux yeux des autres , ne seroit qu'une des affinités passagères de cette ame , qui ne doit point mourir ; de cette ame susceptible d'une perfection successive , & qui , par des degrés dont nous n'avons point d'idée , s'approchera peut-être insensiblement du terme magnifique , où elle sera digne de connoître intimement le souverain auteur de la nature.

Comment concevoir néanmoins l'action de l'ame sur nos sens , sans un point de contact ? & comment concevoir ce contact , sans l'idée de la matière ? C'est uniquement l'expérience qui nous a persuadé de la nécessité d'un contact , pour opérer un mouvement ; car , sans cette instruction , la vitesse avec laquelle un corps vient quel-

quelquefois frapper un autre corps , ne nous auroit représenté que la mesure du temps nécessaire pour leur rapprochement : cependant , si nous n'avons aucune connoissance métaphysique des causes du mouvement , & si l'expérience seule guide nos jugemens à cet égard , pourquoi résisterions - nous à l'idée qu'il y a au - dedans de nous une faculté qui agit d'elle-même ? le sentiment intime que nous en avons , est aussi une expérience digne de foi. On ne peut , d'ailleurs , soutenir qu'une semblable propriété soit opposée à la nature des choses , puisque , si l'on adopte le système de la création du monde , cette propriété a pu émaner , comme toute autre , de la puissance divine ; & , si l'on admet au contraire l'opinion irréligieuse de l'éternité de l'univers , il y auroit eu de tous les temps un mouvement général , sans impulsion , sans contact extérieur , sans aucune cause hors de lui-même ; & l'action de notre ame pourroit être soumise aux mêmes loix.

L'idée de la nécessité d'un contact , pour

opérer un mouvement , ne nous seroit jamais venue , si nous avions borné nos observations à l'influence de nos idées , sur notre volonté , & à l'influence de cette volonté sur notre être physique. Enfin , la règle commune , qui fait dépendre l'action & l'impulsion d'un corps , du rapprochement d'un autre , est elle-même soumise à une grande exception ; exception qui peut servir d'appui au système de la spiritualité de l'ame. En effet , ne pourroit-on pas dire : il existe du vuide dans l'univers , puisque , sans ce vuide qui permet les déplacemens , il n'y auroit point de mouvement ? Il est reconnu que ce mouvement dépend des loix de l'attraction ; mais l'attraction , à travers le vuide , comment peut-elle s'opérer , si ce n'est par une force spirituelle , qui agit sans contact , & malgré l'interruption absolue de la matière & de ses atômes ? C'est donc cette force , ou son équivalent , que je puis adopter , pour définir la cause des impressions dont notre ame est susceptible.

Que d'autres m'expliquent , à leur tour ,

par quelle communication matérielle , la vue d'un petit nombre de caractères immobiles , tracés sur un marbre insensible , bouleverse mon ame. On me fera bien comprendre par quel mécanisme l'œil distingue ces caractères : mais là finit l'action physique ; car on ne sauroit attribuer à cette même action , le pouvoir général de produire une sensation morale , puisque tous les hommes peut-être , excepté moi , considéreront les mêmes caractères , & la même pierre , sans en recevoir aucune impression.

Il est très-possible encore , que nos perceptions intellectuelles n'aient aucun rapport avec le mouvement , tel que nous le concevons. Notre nature intérieure , que nous distinguons sous le nom de spirituelle , est vraisemblablement très-différente de la nature hors de nous : mais , obligés d'appliquer aux mystères de notre ame , les expressions dont nous nous servions pour peindre ou pour interpréter les phénomènes soumis à nos regards , ces mêmes expressions , & leur usage continuel , nous ont

insensiblement habitués à de certaines opinions sur les causes & sur les développemens de nos facultés intellectuelles. C'est ainsi qu'après avoir employé les mots d'action , de mouvement , de trouble , de repos , pour annoncer différentes affections de notre ame , nous avons ensuite assimilé , de bonne-foi , notre nature morale , à toutes les idées qui nous étoient représentées par ces dénominations ; & la mort elle-même , dont nous n'avons connoissance que par la décomposition de notre être physique , la mort , cette image empruntée des choses qui sont sous la domination de nos sens , n'a peut-être ni rapport , ni analogie avec la nature & l'essence de notre esprit : secrets incompréhensibles , & qui ne se mêlent à rien de tout ce qui nous est connu.

Nous sommes , relativement à de semblables mystères , ce que nous paroissent les sourds de naissance , à l'égard des sons & de la musique ; ils appliquent ce qu'on leur en dit , aux couleurs , aux odeurs , à la solidité & aux diverses propriétés dont ils
ont

ont acquis l'idée , à l'aide des seuls sens dont ils se trouvent doués.

Je n'ajouterai qu'une observation aux idées sur lesquelles je viens de m'arrêter : peut-être qu'on n'eût jamais pensé à appliquer les mots & les images d'action & de mouvement , à toutes les opérations de notre ame , si l'on n'avoit pas commencé par diviser notre être spirituel dans un très-grand nombre de dépendances , telles que l'attention , la réflexion , la pensée , le jugement , l'imagination , la mémoire , la prévoyance ; & si , pour rendre ensuite intelligibles les rapports variables de ces parties abstraites de notre esprit , de ces parties d'une unité que nous avons décomposée nous-mêmes , nous n'avions pas eu besoin de recourir à quelques expressions simples , propres à être entendues de tout le monde : alors nous avons choisi celles d'action , de progrès , de combat , de mouvement ; mais l'emploi familier de ces expressions , pour expliquer les accidens de notre système intellectuel , ressemble

beaucoup à l'usage que nous avons fait des x en algèbre , pour former tous les calculs dont les élémens sont composés de suppositions.

Enfin , quand on soumettroit l'action de notre ame aux loix d'un mouvement particulier , formant une des dépendances de l'ordonnance universelle , on auroit encore à expliquer le motif de la conscience que nous avons de cette action ; conscience merveilleuse , & que les athées refusent à la nature elle-même , au moment néanmoins où ils la font le Dieu de l'univers. Oui , quand le raisonnement viendrait à bout de soumettre à l'impression des objets extérieurs toutes les opérations de notre esprit , on ne pourroit jamais ranger , sous les mêmes loix , la conscience que nous avons de notre existence , & des diverses facultés de notre ame : cette conscience n'est point un résultat , un effet , une production d'aucune force connue , puisqu'elle est en nous , avant tout , après tout , & en même temps que tout ; aussi ne pouvons-

nous jamais la juger , ni l'environner de notre pensée : elle est au sein de notre organisation intellectuelle , ce qu'est au loin de nous l'idée de l'éternité ; idée infinie , & que notre imagination même ne sauroit embrasser.

Admettons cependant , pour un moment , que toutes les opérations de notre ame fussent déterminées par une impulsion quelconque , nous serions encore frappés de la différence absolue qui existe , selon nos lumières , entre les mouvemens réglés de la matière , & l'agitation , en tous les sens , de l'esprit & de la pensée ; agitation variable , inégale , & si diversement modifiée , que l'attention se perd dans l'examen de cette multitude innombrable d'impressions ou d'idées qui , tantôt avancent vers un but , tantôt s'en éloignent , tantôt se divisent , tantôt se rallient , pour se disperser encore , & changer , à chaque instant , de modes & de nuances. Et quand , après avoir essayé vainement de concevoir l'union établie entre nos pensées & les

objets extérieurs , nous avons à nous former une image de l'action de ces pensées sur elles-mêmes , de leur enchaînement , de leur progression ; notre esprit égaré , confondu dans une pareille méditation , ne nous laisse que le sentiment de notre faiblesse & de notre impuissance , & nous appercevons qu'il est une hauteur , & comme une cime intellectuelle , au - dessus de laquelle toutes les facultés humaines ne parviendront jamais à s'élever.

On distingue , dans un seul caractère à la portée de notre jugement , une différence absolue entre l'ame & la matière : il nous est impossible de ne pas nous présenter celle-ci comme divisible sans cesse , au lieu que tous les efforts de notre imagination ne pourroient venir à bout de soumettre à aucune division ce *moi* si singulier , qui compose notre ame , & qui est le souverain mobile de nos volontés , de nos pensées , & de toutes nos facultés (1).

(1) On dit , pour affaiblir ce raisonnement , que l'on peut attribuer la même unité indivisible à toutes les

Que si l'on examine encore, sous d'autres rapports, les propriétés de la matière, on ne fait comment y assimiler les mouvemens de notre ame ; car nous éprouvons distinctement que ces mouvemens, quel que soit leur nombre, & lors même qu'ils agissent ensemble, n'aboutissent pas moins à un seul centre, qui est le *nous* indivisible ; au lieu que la matière, par une condition essentielle de sa nature, ne peut jamais, dans un même instant, être pressée, ni frappée de plusieurs manières, à moins que ce ne soit dans des points différens.

Il n'y a donc aucune ressemblance entre

qualités de la matière ; qu'un corps rond est à la vérité divisible, mais que la rondeur, l'impenétrabilité, ne le sont point. Une telle objection manque évidemment de justesse. La rondeur, l'impenétrabilité, ne sont que des qualités ; & toute qualité, quand elle est purement abstraite, est nécessairement invariable : ainsi, l'on ne peut pas plus la diviser, que l'on ne peut la multiplier & l'accroître ; mais mon ame, ma pensée, la conscience que j'ai de moi-même, forment une existence particulière & personnelle ; & si elles étoient de même nature que la matière, elles devroient être divisibles, comme l'est un tel corps ou une telle substance.

les impressions que notre ame reçoit , & les divers effets qu'on peut attribuer à l'action de toutes les substances matérielles dont nous pouvons nous former l'image : celles-ci nous rappellent toujours l'idée de l'espace & de l'étendue ; mais ce dernier terme , où toutes nos perceptions se rassemblent , ce dernier juge , qui dicte des loix dans l'empire intérieur , dont nous ne connoissons que les révolutions ; ce dernier ordonnateur de nos volontés ; ce *nous* enfin , à la fois notre ami & notre maître , nous ne pouvons le retrouver dans aucune idée composée ; & cette unité si simple a dû nécessairement nous persuader que rien de tout ce qui est soumis à la puissance de nos sens , ne pouvoit servir de type à l'idée que nous devons nous faire de notre ame.

Nous découvrons encore les traces de cette vérité , lorsque nous fixons notre attention sur les comparaisons & les parallèles dont notre unité spirituelle , dont notre *nous* est sans cesse occupé : nous croyons le voir seul assis sur un tribunal ,

apprenant , écoutant , examinant les diverses raisons qui doivent déterminer son action ; nous le voyons , comme Néron , cédant tantôt à Narcisse , & tantôt à Burrhus : mais , dans le temps que nous appercevons distinctement tous les conseillers , tous les flatteurs , tous les ennemis qui l'environnent , nous ne remarquons jamais qu'un seul maître au milieu du tumulte & des intrigues de cette cour.

Enfin , tandis que notre ame est mise en mouvement par une abstraction , & par la modification imperceptible d'une idée fugitive , ainsi par tout ce qu'il y a de plus opposé à une action matérielle , par quel motif ne croirions-nous pas qu'elle est elle-même purement intelligente & spirituelle ? Souvent , il est vrai , les atteintes portées à notre être corporel affoiblissent notre pensée ; mais cette relation n'est pas une preuve suffisante d'identité , puisque notre corps peut être un instrument confié à notre ame , un des organes dont elle doit se servir passagèrement. La continuité d'existence ,

considérée abstraitement, doit être, dans l'univers, l'état simple & naturel; & il n'y a peut-être que l'existence temporaire qui soit extraordinaire & composée : l'ame semble trop belle pour être assimilée à ce dernier genre; elle peut exister d'une manière différente, lorsqu'elle est unie à une substance matérielle; mais cette union ne lui fait pas perdre son essence originaire.

C'est par nos sens, il est vrai, que nous connoissons toute la force de notre existence; ils sont la partie de notre être mixte qui nous frappe le plus pendant un moment; & c'est peut-être par une loi du même genre qu'on voit les hommes, occupés d'une grande passion, être entièrement distraits de toute autre affection morale : mais pourquoi seroit-il contraire à la nature des choses, que notre ame, une fois dépouillée de son enveloppe terrestre, s'instruisît alors de ce qu'elle est; & que, parvenant à connoître son rang dans l'ordre universel, elle apperçût en même temps des vérités qui paroissent aujourd'hui environnées d'un nuage? Un feu pénétrant

languit long-temps ignoré dans une pierre grossière & sans apparence ; cette pierre est frappée, & l'on en voit sortir une vive lumière : c'est peut-être l'image de la partie spirituelle de nous-mêmes , au moment où la mort dégage notre ame des liens qui la tenoient prisonnière.

Enfin , car dans une matière si obscure , toutes les suppositions sont admissibles , qui pourroit répondre que notre ame ne fût pas sur la terre dans un état d'enchantement , ou dans une sorte d'interruption de son existence ordinaire ? Tout ce que nous voyons de l'univers est un assemblage de phénomènes incompréhensibles ; & quand nous ne voulons trouver un dénouement à nos incertitudes , qu'à l'aide des idées le plus près de notre intelligence , nous nous éloignons peut-être de la vérité , puisque , selon les apparences , c'est dans les profondeurs de l'infini qu'elle repose.

Aussi , je doute même que l'on puisse attribuer une autorité décisive aux raisonnemens métaphysiques , employés pour

défendre la spiritualité de l'ame : mais ces raisonnemens suffisent pour repousser les différentes attaques des matérialistes. L'opinion la plus évidente pour moi , c'est que tous , nous sommes trop foibles pour atteindre au secret que nous cherchons. Nous avons , dans notre petite science , divisé l'univers en deux parties ; l'esprit & la matière : mais cette division ne sert qu'à distinguer ce que nous connoissons un peu , de ce que nous ne connoissons point du tout : il y a peut-être des gradations infinies entre les diverses propriétés qui composent le mouvement & la vie , l'instinct & l'intelligence : nous ne pouvons exprimer que les idées conçues par notre entendement ; & les mots généraux dont nous faisons usage , ne servent souvent qu'à déceler la vaine ambition de notre esprit : mais en regardant l'univers , en nous représentant son immensité , nous appercevons , je pense , qu'il y a de l'espace assez pour toutes les nuances & toutes les modifications dont nous n'avons ni l'idée , ni le langage.

On ne fauroit en disconvenir ; c'est la liaison entre nos forces physiques & nos facultés spirituelles ; c'est l'action qu'elles paroissent avoir les unes sur les autres , qui entretient nos doutes & nos inquiétudes : mais sans cette relation , sans le spectacle de notre décadence , tout seroit distinct dans le sort de l'homme , tout seroit évident , tout seroit manifeste. C'est donc parce qu'il y a une ombre , au milieu du tableau qui fixe sans cesse nos regards , que nous avons besoin de rassembler les lumières de l'esprit & du sentiment , pour voir au loin dans notre destinée ; & c'est par ce motif que nous avons besoin , sur-tout , de nous pénétrer de l'idée d'un Dieu , & de chercher , dans sa puissance & dans sa bonté , la dernière explication qui nous manque.

Il y a , dans les jugemens des hommes , un contraste dont j'ai souvent été frappé. Les mêmes personnes qui , à l'aspect de l'immensité de l'univers , à la vue des prodiges au milieu desquels nous sommes placés , ne redoutent point d'attribuer à nos facultés

intellectuelles le pouvoir de tout interpréter, de tout entendre, & la capacité d'atteindre jusques aux premiers secrets de notre nature; ces mêmes personnes sont néanmoins les plus ardentes à dépouiller notre ame de sa véritable dignité, & les plus obstinées à lui refuser tout ce qui peut la glorifier, la spiritualité & la durée.

Heureusement que ces refus, ou ces concessions, ne fixent point notre destinée : la nature de l'ame nous fera toujours aussi inconnue que l'essence de l'Être suprême; & c'est un de ses titres de grandeur, que d'être environnée du même mystère qui cache à nos yeux l'esprit universel, auteur & conservateur du monde. Mais il est des idées simples, il est des sentimens qui semblent nous approcher de bien plus près que la métaphysique, des consolations & des espérances, qui nous sont nécessaires. On ne peut méditer profondément sur les merveilleux attributs de la pensée; on ne peut arrêter son attention sur le vaste empire qui lui a été soumis; on ne peut

réfléchir sur la faculté qui lui a été donnée, de fixer le passé, de rapprocher l'avenir, de ramener à elle le spectacle de la nature & le tableau de l'univers, & de contenir, pour ainsi dire, en un point, l'infinité de l'espace & l'immensité des temps : on ne peut considérer un pareil prodige, sans réunir à un sentiment continuuel d'admiration, l'idée d'un but digne d'une si grande conception, & digne de celui dont nous adorons la sagesse. Pourrions-nous cependant le découvrir, ce but, dans le souffle passager, dans l'instant fugitif qui compose la vie ? pourrions-nous le découvrir dans une succession d'apparitions éphémères, qui ne sembleroient destinées qu'à tracer la marche du temps ? pourrions-nous sur-tout l'appercevoir dans ce système général de destruction, où devoit s'anéantir de la même manière, & la plante insensible, qui périt sans avoir connu la vie, & l'homme intelligent, qui s'instruit chaque jour du charme de l'existence ? Ne dégradons pas ainsi nous-mêmes notre sort

& notre nature ; & jugeons , espérons mieux de ce qui nous est inconnu. La vie , qui est un moyen de perfection , ne doit pas conduire à une mort éternelle : l'esprit , cette source féconde de connoissances & de lumières , ne doit pas aller se perdre dans les ombres ténébreuses du néant ; le sentiment , cette douce & pure émotion qui nous unit aux autres avec tant de charme , ne doit pas se dissiper comme la vapeur d'un songe ; la conscience , ce rigide observateur de nos actions , ce juge si fier & si imposant , ne doit pas avoir été destiné à nous tromper ; & la piété , la vertu , ne doivent pas élever en vain leurs regards vers ce modèle de perfection , l'objet de leur amour & de leur adoration. L'Être suprême , à qui tous les temps appartiennent , semble avoir déjà scellé notre union avec l'avenir , en nous faisant le don de la prévoyance , & en plaçant au fond de notre cœur , le desir passionné d'une longue durée , & le sentiment confus qui nous en donne l'attente. Il y a quelque

relation encore obscure ; quelque rapport encore ignoré , entre notre nature morale , & les temps éloignés de nous ; & peut-être que nos vœux , nos espérances , sont un sixième sens , & un sens à distance , s'il est permis de s'exprimer ainsi , dont un jour nous éprouverons la satisfaction. Quelquefois aussi , j'imagine que le don d'aimer , le plus bel ornement de la nature humaine , le don d'aimer , enchantement sublime , est un gage mystérieux de la vérité de ces espérances ; car en nous dégageant de nous-mêmes , & en nous transportant au-delà des limites de notre être , il semble comme un premier pas vers une nature immortelle ; & , en nous présentant l'idée , en nous offrant l'exemple d'une existence hors de nous , il paroît vouloir interpréter à notre sentiment , ce que notre esprit ne peut comprendre.

Enfin , & cette réflexion est la plus imposante de toutes , quand je vois l'esprit de l'homme atteindre à la connoissance d'un Dieu ; quand je le vois s'approcher , du moins , d'une si grande idée ; ce superbe

degré d'élévation me prépare en quelque manière , à la haute destinée de notre ame ; je cherche une proportion entre cette immense pensée , & tous les intérêts de la terre , & je n'en découvre aucune ; je cherche une proportion entre cette méditation sans bornes , & le tableau rapproché de la vie , & je n'en apperçois point. Il y a donc , n'en doutons pas , quelque magnifique secret derrière tout ce que nous voyons ; il y a quelque étonnante merveille derrière cette toile encore baissée ; & de toutes parts , autour de nous , nous en découvrons les commencemens. Ah ! comment imaginer , comment se résoudre à penser que tout ce qui nous meut & nous anime , que tout ce qui nous guide & nous entraîne , est une suite de prestiges , un assemblage d'illusions ! L'univers , & sa pompe majestueuse , n'auroient donc été destinés qu'à servir de théâtre à une vaine représentation ; & une si grande idée , une si magnifique conception , n'auroient eu pour objet qu'une éblouissante chimère !

Qu'eût

Qu'eût donc signifié ce mélange de beautés réelles, & de figurations mensongères ? Qu'eût signifié, sur la terre, ce concours d'ombres & de fantômes qui, sans but, sans dessein, seroient moins admirables qu'un des rayons de lumière, destinés à éclairer leur demeure ? Enfin, qu'eût signifié, dans les mêmes êtres, cette réunion de pensées sublimes & d'espérances trompeuses ? Ah ! gardons-nous de croire à une semblable supposition : seroit - ce donc à celui dont la puissance n'a point de limites, que nous oserions attribuer les artifices de la foiblesse ? Eh quoi ! si loin que s'étend notre entendement, nous aurons vu partout un ordre, un dessein, un enchaînement ; & aussi-tôt que nous serons arrivés aux bornes de nos facultés, nous arrêterons là les vues de la suprême intelligence, & nous croirons que tout est fini, parce que l'avenir nous est inconnu ! Hélas ! un jour, un moment, sont à nous ; & nous voulons enseigner & tout ce qui étoit, & tout ce qui sera ! Mais qu'on nous laisse seulement

l'idée d'un Dieu ; qu'on ne nous enlève point notre confiance , dans l'existence de ce souverain maître du monde ; & c'est en nous unissant intimément à cette grande pensée , que nous pourrons défendre nos espérances contre tous les raisonnemens métaphysiques , auxquels nous ne serions pas préparés.

Entendrois - je dire ici , que des espérances ne sont pas suffisantes pour déterminer les hommes à l'observation de la morale , & pour les soumettre aux sacrifices que la pratique des vertus semble leur imposer ? Eh ! qu'est-ce donc qui les attire dans toutes les routes de la vie , si ce n'est des espérances ? qu'est-ce qui les rend ambitieux , avides des honneurs & de la fortune , si ce n'est des espérances ? & quand ils obtiennent l'objet de leurs vœux , qu'ont-ils encore le plus souvent que des biens d'espérance & d'imagination ? Pourquoi donc demanderoient-ils une certitude démontrée , pour se dévouer à la recherche de tout ce que l'esprit humain peut conce-

voir de plus grand & de plus digne d'une ardente poursuite ? C'est alors , au contraire , que le plus petit degré de vraisemblance deviendrait un motif d'encouragement. Et quel est celui de tous nos intérêts , qui pourroit être mis en parallèle avec l'idée la plus fugitive , avec l'espoir le plus léger de plaire au maître du monde , & d'entretenir avec lui les rapports , qui semblent nous être indiqués par nos sentimens naturels , & par les premiers aperçus de notre esprit ?

Je voudrois aller plus loin , & je demanderois , non pas à tous les hommes , mais à quelques - uns , du moins , si , lors même que cette vie seroit leur unique héritage , ils se croiroient affranchis du desir de plaire au souverain auteur de la nature. L'instant qu'il nous auroit donné pour le connoître & pour l'admirer , ne seroit-il pas encore un bienfait ? Nous célébrons la mémoire des princes qui ont passé sur la terre , en y faisant quelque bien ; ne devrions - nous aucun hommage à celui

qui auroit eu l'idée de notre existence ; à celui qui auroit imaginé , s'il est permis de s'exprimer ainsi , les divers plaisirs dont nous avons tant de peine à nous détacher ; à celui qui auroit ordonné notre magnifique habitation , & qui auroit astreint les élémens à l'entretenir & à la respecter ; à celui qui nous auroit admis au spectacle de l'univers ; à celui , enfin , qui nous auroit rendus , non pas toujours , mais si souvent heureux ? Oserions - nous , foibles & ignorans tels que nous sommes ; mesurer la sagesse , & calculer la puissance de notre souverain bienfaiteur , & lui reprocher témérairement de n'avoir pas fait pour nous davantage ? C'est le langage des ingrats. Mais , je l'ai montré , notre sentiment n'a pas été mis à cette épreuve ; & c'est à de plus généreuses conditions que nous avons été admis à traiter avec l'Être suprême ; il nous a entourés de tout ce qui pouvoit encourager notre attente ; il nous a laissé arriver par la pensée , jusques à l'intelligence de ses perfections ; il nous a laissé lire dans ce

recueil de gloire & de magnificence ; il nous a laissé appercevoir ce que c'étoit que la bonté ; ce que c'étoit que la puissance ; ce que c'étoit que l'infini ; ce que c'étoit que le bonheur ; & , par cette succession d'idées , il a guidé nos vœux & nos espérances. Ah ! que la méditation sur l'Éternel est grande : on peut tout y trouver avec une ame sensible ! Mais il faut que ces idées soient semées de bonne heure dans le cœur de l'homme ; il faut qu'elles se lient à ses premiers sentimens ; il faut que , de cet âge où nous sommes plus près de la nature , elles s'élèvent par degrés , afin qu'elles soient dans leur force , au moment où nous arrivons au milieu de ces esprits présomptueux , disposés à se jouer de tout ce qui n'est pas leur ouvrage ; au moment où nous arrivons au milieu de ce monde , qui se dit détrompé , lorsqu'entraîné par sa légèreté , il suit chaque jour un nouveau maître , & se fait esclave de tous les plaisirs & de toutes les vanités.

Enfin , ce qui doit entretenir parmi les

hommes , les principes d'une première éducation , c'est l'établissement d'un culte public : idée aussi belle que simple , & la plus propre à vivifier tout ce qu'il y a de vague & d'abstrait dans les raisonnemens & les instructions. Le culte public , en rassemblant les hommes , en les repliant sans honte sur leurs foiblesses , & en les égalisant tous devant le maître du monde , seroit , sous ce rapport seul , une grande leçon de morale : mais ce culte est encore pour les uns un ressouvenir habituel de leurs devoirs , & pour les autres une source constante de consolation ; c'est aux âmes douces & sensibles qu'il est sur-tout nécessaire ; elles ont besoin qu'on leur représente sans cesse l'image d'un Dieu tutélaire ; elles ont besoin de l'aimer en secret , & de l'adorer dans ses temples ; elles ont besoin de se sentir environnées , & de se mêler , pour ainsi dire , à une émotion générale , pour oser élever au Ciel leurs vœux tremblans & leurs timides prières ; enfin presque tous les hommes , étonnés , accablés par les idées

de grandeur & d'infini que leur présentent le spectacle de l'univers, & l'exercice de leur propre pensée, aspirent à trouver un repos dans le sentiment d'adoration, qui les unit, au moins par leur respect, à celui qu'ils ne sauroient atteindre, en déployant toutes les forces de leur esprit.

Qu'on se garde bien de dédaigner les mouvemens de la piété ; ils ne peuvent être séparés de ses avantages ; & la philosophie elle-même ne fait trop où elle veut aller, quand elle essaie de réduire les intérêts des hommes au cercle étroit des vérités démontrées : ce que nous appercevons confusément, est plus précieux que tout ce dont nous avons connoissance avec certitude : ce que nous voyons dans l'éloignement, vaut mieux que tous les biens placés autour de nous. Ainsi, l'on nous appauvrirait misérablement, si l'on vouloit nous retrancher les divers biens dont nous ne pouvons devenir possesseurs qu'avec le secours de l'imagination ; car nous n'avons pas d'autre moyen pour nous saisir de tout ce qui n'est

pas le présent. Cependant, si nous prenons cette imagination pour guide, & pour encouragement, lorsque nous nous engageons dans la carrière de la fortune & de l'ambition, & si les sages eux-mêmes trouvent bon qu'elle serve à entretenir toutes nos passions; comment pourroit-on la rejeter, lorsque, simplement plus grande & plus sublime dans son objet, elle devient le soutien de notre foiblesse, la sauve-garde de nos principes, & la source de nos plus touchantes consolations?

C'est aux législateurs à étudier ces vérités, & à diriger vers elles l'esprit des loix, & le cours incertain des opinions. Ah! qu'il est beau, qu'il est honorable pour eux d'être appelés à former l'auguste alliance qui doit unir ensemble le bonheur avec la morale, & la morale avec l'existence d'un Dieu!



CHAPITRE XII.

Qu'il y a un Dieu.

QU'IL y a un Dieu ! Comment se défendre d'un saint respect, en prononçant ces paroles ? comment les méditer, sans un profond recueillement ? & comment n'être pas frappé d'une première surprise, en réfléchissant que l'homme, cette foible créature, cet atôme dispersé dans l'immensité de l'espace, entreprend d'ajouter quelque force à une vérité, dont la nature entière est l'éclatant témoignage ? Cependant, si cette vérité est tout pour nous, si nous ne sommes rien sans elle, comment ne l'aurions-nous pas présente à l'esprit ? comment ne serions-nous pas entraînés à nous en occuper sans cesse ? Il n'est aucune pensée qui rassemble autour de nous de plus grands intérêts ; & il n'est aucun sentiment doux, juste & heureux, que cette même pensée n'entretienne & ne fasse naître.

Aussi, je l'avoue, c'est en tremblant que j'ai approfondi les diverses objections dont on s'est servi pour détruire notre confiance dans l'existence d'un Être suprême : je craignois d'être attristé par ces raisonnemens ; je craignois d'en ressentir l'impression, & d'exposer ainsi, à quelque hasard, l'opinion la plus chère à mon cœur, & la plus essentielle à mon bonheur ; il me sembloit qu'un petit nombre d'idées générales, étayées par un vif sentiment, suffisoient à ma tranquillité ; & sans un intérêt plus étendu, sans le désir de résister, selon mes forces, à un esprit d'indifférence & de fausse philosophie, qui fait des progrès chaque jour, je ne serois jamais sorti de ma première enceinte. Je suis loin d'avoir regret au parti que j'ai pris. J'ai parcouru, sans trouble, ces livres & ces écrits, où les plus pernicioeux enseignemens sont adroitement répandus ; & j'ai pensé qu'un observateur doué d'un bon sens ordinaire, & placé au milieu des subtilités de la métaphysique, pouvoit du moins ressembler à

ces sauvages , amenés quelquefois parmi nous , & qui , à travers les raffinemens dépravés de nos mœurs & de nos manières, nous ont souvent rappelés , par des réflexions naturelles , à ces principes simples que nous avons abandonnés , & à ces anciennes vérités dont nous avons perdu la trace.

Tout l'édifice des idées religieuses seroit renversé , si , par la force ou l'artifice du raisonnement , on parvenoit à détruire notre confiance dans l'existence d'un Être suprême : la morale ne pouvant plus alors être associée aux opinions qui en font la sauve-garde , demeureroit comme isolée , au milieu des hommes , & ne seroit plus défendue que par une politique , dont le temps affoiblirait insensiblement la puissance. Un funeste découragement s'empareroit de tous les esprits ; il n'y auroit plus d'intérêt qui aboutit à un centre ; il n'y auroit plus de sentiment susceptible d'être partagé par tous les hommes , & propre à former , entre eux , une confédération

générale : aussi, tous ceux qui, avec des intentions pures, ne peuvent cependant être guidés & soutenus que par une persuasion intime, se retireroient tristement, & laisseroient à d'autres le soin de soutenir l'ordre moral par des fables & par des mensonges ; ils plaindroient ces races éperdues, appelées à paroître & à passer, sur la terre, comme des plantes éphémères ; ils mépriseroient ces fantômes animés, qui viendroient faire bruit de leurs vanités & de leurs petites passions, pour retomber en peu de temps dans un éternel oubli. Tout ce qui nous paroît beau dans l'univers, tout ce qui excite notre enthousiasme, perdrait bientôt son éclat & son enchantement, si nous n'appercevions plus, dans cette scène brillante, que le jeu de quelques atômes, & la marche uniforme d'une aveugle nécessité ; car c'est toujours parce qu'une chose peut être autrement, qu'elle acquiert des droits à notre admiration : enfin, cette ame, cet esprit, qui vivifient l'homme, cette faculté de penser,

qui surprend , qui confond celui qui la médite , ne paroîtroient qu'un vain mouvement , si rien n'étoit avant , si rien n'étoit ensuite , si nul souffle inconnu , si nulle intelligence générale n'animoient la nature. Mais c'est trop long ^à temps s'arrêter sur ces lugubres pensées ; reprenez vos couleurs , reprenez votre vie , ouvrages d'étonnement , créations merveilleuses du Dieu de l'univers ; venez instruire les hommes , venez confondre l'orgueil des uns , venez entretenir la douce sensibilité des autres ; venez vous emparer de notre ame , & réunissez toutes nos affections vers celui que nous devons aimer , vers celui qui est l'exemple éternel de la parfaite sagesse & de la souveraine bonté.

Je n'entreprendrai point d'attacher les hommes à l'idée d'un Dieu , par le récit de tout ce que les ouvrages de la nature déploient à nos yeux de grand & de magnifique ; plusieurs écrivains célèbres ont traité ce genre de preuves ; & tous , dans leurs ébauches imparfaites , sont restés au-dessous

de leur modèle. L'infini ne peut être représenté que par l'étonnement, le respect & l'accablement de toutes nos pensées : ainsi, quand on s'attache à développer le tableau successif & varié des merveilles de la nature, ce changement d'objets est bien plus propre à reposer notre admiration, qu'à l'agrandir ; car toute espèce de renouvellement soulage notre esprit, en lui présentant les stations & les points d'appui, dont sa faiblesse a besoin ; au lieu que si nous fixions studieusement notre vue sur un seul des phénomènes dont nous sommes les témoins, & si nous cherchions à l'approfondir, nous arriverions bien vite au dernier terme de nos facultés. Nous découvrons les limites de notre entendement dans l'examen de l'organisation du plus petit insecte, comme dans l'observation des facultés de notre ame ; & le mystère de la plus simple végétation est à la même distance de notre intelligence, que le secret des forces qui mettent en mouvement toute la nature.

C'est donc comme une louange à l'Être

suprême , & non comme une instruction nécessaire , que , suivant librement le cours de mes pensées , je commencerai par jeter un coup - d'œil rapide sur les principaux caractères de sagesse & de grandeur , dont nous sommes tous également frappés , quand nous contemplons les merveilles de l'univers.

Quel spectacle que celui du monde ! quel tableau magnifique pour ceux qui peuvent sortir un moment de l'état d'indifférence où les a jettés l'habitude ! On ne fait où commencer , on ne fait où s'arrêter , quand on essaie de parcourir tant de prodiges ; & le plus beau de tous , c'est la faculté qui nous a été donnée , de les admirer & de les concevoir. Quelle étonnante & sublime relation que celle des beautés innombrables de la nature , avec cette intelligence physique , qui nous permet d'en jouir & d'être heureux par elles ! Quel rapport également surprenant que celui de l'ordre & de l'harmonie de l'univers , avec cette intelligence morale , qui nous permet

de pressentir ce que c'est que la sagesse & la souveraine science ! La nature est immense , & tout ce qu'elle contient , tout ce qu'elle étale avec tant d'éclat , semble atteindre par quelque rapport à notre sensibilité ou à notre pensée ; & ces deux facultés invisibles , incompréhensibles , s'unissent pour former ensemble cette merveille des merveilles que nous appelons le bonheur. Ah ! que tous ces mots simples dont nous nous servons , ne détournent point notre attention des idées magiques dont ils sont la représentation ! C'est parce que les grands phénomènes de notre existence ne peuvent être ni définis , ni exprimés de plusieurs manières , qu'ils sont d'autant plus miraculeux ; & ces termes conventionnels , d'ame , d'esprit , de sensation , de vie , de bonheur , & tant d'autres encore que nous prononçons si légèrement , ne confondent pas moins notre entendement , lorsque nous voulons arrêter notre réflexion sur l'essence des propriétés dont ils sont le signe. C'est par ce motif , entre plusieurs autres , que
route

toute admiration de détail , dans les œuvres de la nature , est toujours insuffisante pour les âmes sensibles ; car une semblable admiration est nécessairement placée entre deux idées susceptibles d'être connues ; idées que nous lions ensemble , à l'aide de notre propre science ; mais le charme de nos rapports avec les prodiges qui nous environnent , c'est d'éprouver à chaque instant l'impression d'une grandeur infinie , c'est de sentir le besoin de se précipiter dans ce doux refuge de l'ignorance & de la foiblesse , l'idée sublime d'un Dieu. Nous sommes sans cesse ramenés vers cette idée , par les vains efforts que nous faisons , pour pénétrer dans les secrets de notre propre nature ; & , quand je fixe mon attention sur ces mystères étonnans , qui semblent terminer en quelque manière la puissance de notre pensée , je me les représente avec émotion , comme les seules barrières qui nous séparent de l'esprit infini , la source de toutes les lumières.

Les hommes doués du plus grand génie ,

Y

apperçoivent rapidement les bornes de leurs facultés quand ils veulent aller trop avant dans l'étude des hautes vérités métaphysiques ; mais les esprits les plus simples & les moins exercés , peuvent distinguer par-tout les indices de cet ordre & de cette harmonie , qui annoncent , avec tant d'éclat , le but & les desseins d'une souveraine sagesse. Il semble que toutes les connoissances , propres à inspirer aux hommes un sentiment , aient été mises à leur portée. Le savant astronome , en observant le cours de notre globe autour du soleil , apperçoit la cause de cette succession régulière de repos & de végétations , qui assure aux campagnes leur fécondité , & renouvelle à chaque saison leur brillante parure : mais le simple cultivateur , qui voit les trésors de la terre reparoître fidèlement toutes les années , & répondre , avec une précision singulière , aux besoins des êtres animés , n'est-il pas témoin d'un phénomène qui peut suffire à son admiration & à sa reconnoissance ? Newton décompose la lumière , & calcule le degré de vitesse avec

lequel elle franchit l'immensité de l'espace : mais le pâtre ignorant, qui voit à son réveil sa cabane éclairée des mêmes rayons qui animent toute la nature, n'est-il pas témoin d'un phénomène qui peut suffire à son admiration & à sa reconnoissance ? L'infatigable anatomiste parvient à se former une idée juste de l'inimitable structure & des tissus ingénieux de nos différens organes : mais l'homme le plus dénué d'instruction, qui réfléchit un instant sur les plaisirs & sur la variété des sensations dont nous nous trouvons susceptibles, n'est-il pas témoin d'un phénomène qui suffit à son admiration & à sa reconnoissance ?

Les connoissances particulières aux personnes distinguées par leurs lumières, sont des degrés de supériorité qui disparaissent au milieu de ces grandeurs incommensurables, dont la nature entière nous présente l'idée ; il règne sur tous les hommes une immensité qui les égalise ; & pour chacun de nous, indistinctement, c'est au-delà des limites de notre intelligence que commencent vraisem-

blement les plus grands prodiges de la nature. La science de tous les siècles ne nous a point expliqué ce que c'étoit que la puissance impérieuse de notre volonté sur nos actions & nos mouvemens ; elle ne nous a point appris cette science ; comment notre pensée pouvoit atteindre aux temps les plus reculés, & comment notre ame parvenoit à se pénétrer de cette multitude innombrable d'images des objets présens, de souvenirs des choses passées, & de représentations de l'avenir : elle ne nous a point appris comment toutes ces riches dépendances de notre esprit, tantôt y demeurent ignorées de lui-même, & tantôt à son commandement, sortent de leur longue obscurité, & se succèdent avec méthode ou se développent avec profusion. Ah ! qu'à l'aspect de ces étonnans phénomènes, on trouve l'homme audacieux, lorsque, dans son ridicule orgueil, il méconnoît la mesure de ses forces, & veut pénétrer dans les secrets dont les abords sont fermés par une main invisible ! Qu'il soit content de sentir que son existence

est unie à tant de merveilles ; qu'il soit content d'être l'objet des libéralités de la nature , & qu'il adore avec respect cette souveraine puissance , qui l'a comblé de bienfaits , & qui l'a mis en harmonie avec toutes les forces du ciel & de la terre.

Le globe sur lequel nous existons , parcourt , chaque année , un espace de deux cens millions de lieues ; & dans ce cours immense , sa distance du soleil , déterminée par des loix immuables , est exactement proportionnée au degré de température nécessaire à notre foible nature , & au retour successif de cette précieuse végétation , sans laquelle aucun des êtres animés ne pourroit subsister.

L'astre , qui féconde les germes de vie que la terre enferme dans son sein , est en même temps la source de cette lumière , qui développe à nos yeux le spectacle de l'univers. Les rayons du soleil parcourent en huit minutes plus de trente millions de lieues : un mouvement si impétueux suffiroit pour réduire en poudre les plus grandes

masses de matière ; mais , par une combinaison admirable , telle est l'incompréhensible ténuité de ces mêmes rayons , qu'ils viennent frapper le plus sensible de nos organes , non-seulement sans le blesser , mais encore avec une mesure si délicate & si précise , qu'ils excitent en nous cette sensation ravissante , l'origine & la condition indispensable de toutes nos autres jouissances : ainsi , c'est à travers les espaces de l'immensité , que la chaîne de nos plaisirs s'établit , & que notre bonheur se prépare.

L'homme , dans cette immensité , n'est qu'un point imperceptible , & néanmoins , par ses sens & son intelligence , il semble en communication avec l'univers entier ; mais qu'elle est douce & paisible , cette communication ! c'est presque celle d'un prince avec ses sujets : tout s'anime autour de l'homme , & tout se rapporte à ses desirs & à ses besoins ; la nature ne paroît occupée que de lui ; l'action des éléments , le bruit de la terre , comme les rayons de lumière , semblent s'être propor-

tionnés à ses facultés & à ses forces ; & tandis que les globes célestes se meuvent avec une rapidité dont l'imagination est effrayée, & qu'ils entraînent, dans leurs cours, notre vaste demeure, tranquilles au sein de l'asyle, & sous l'abri tutélaire que chacun de nous a choisi, nous y jouissons en paix de cette multitude de biens qui, par une autre affinité merveilleuse, s'allient à tous nos goûts & à tous les sentimens dont nous avons été doués.

Enfin, & c'est une faveur de plus, il a été permis à l'homme d'être, en quelque chose, l'artisan de son propre bonheur ; il parvient, par l'action de sa volonté & la sagesse de ses pensées, à embellir son habitation, & à réunir divers ornemens aux beautés simples de la nature ; il perfectionne, par ses soins, les plantes salutaires ; & dans les canaux obscurs de celles qui semblent les plus dangereuses, il découvre, il saisit quelque propriété bienfaisante, & il la sépare, avec art, des esprits vénéneux qui l'environnent ;

Y 4



il vient à bout d'affouplir les métaux , & il les fait servir à l'accroissement de ses forces ; il oblige le marbre à fléchir sous ses mains , & à se modeler au gré de ses desirs ; enfin , il donne des loix aux élémens , ou resserre du moins leur empire ; il oppose des digues aux invasions de la mer ; il contient les rivières dans leurs lits naturels , & quelquefois il les oblige à se diviser en différentes routes , pour aller répandre au loin leur bénigne influence ; il élève des abris contre la fureur des vents ; & par une ingénieuse adresse , il emploie à son usage cette force impétueuse , dont il n'avoit d'abord songé qu'à se défendre ; le feu même , dont l'action terrible semble un présage de destruction , il le subjugue , il le captive , & le rend , pour ainsi dire , le confident de son industrie , & le compagnon de ses travaux.

Quelle source de réflexions que cette domination de l'esprit , sur les redoutables effets du mouvement d'une aveugle matière ! Il semble que l'Être suprême , en

soumettant ainsi à l'intelligence des hommes, les forces les plus puissantes de la nature, ait voulu nous donner une première notion de l'empire que devoit avoir sur l'univers une souveraine sagesse.

Cependant c'est dans l'influence de nos facultés spirituelles, sur elles-mêmes, qu'on observe sur-tout leur admirable essence; on voit avec étonnement la perfection qu'elles acquièrent par leur propre action. C'est un beau phénomène, sans doute, que celui de l'intelligence, considérée d'une manière générale; mais c'est une autre merveille, que de voir la pensée d'un seul homme parvenir, par les moyens les plus ingénieux, à se mettre en relation & en confiance avec la pensée de tous les autres hommes, & former la même alliance entre les pensées du temps présent & celles de tous les siècles. C'est par une semblable confédération que les lumières se sont accrues, & que l'esprit de l'homme a connu toutes ses forces. Les puissans de la terre ne sauroient ni rompre cette association, ni

soumettre à leurs tyranniques partages l'auguste héritage de la science ; une si précieuse richesse a conservé l'empreinte d'une main divine ; & , à l'aspect de son sacré caractère , personne encore n'a pu dire : elle est à moi seulement.

Le plus bel usage qu'on ait jamais fait de l'admirable réunion de tant de connoissances & de facultés , c'est lorsqu'on s'en est servi pour démontrer aux hommes comment tout se rapporte dans la nature , à l'idée d'une première cause ; comment on découvre , à chaque étude nouvelle , les traces d'un ordre & d'une harmonie , qui annoncent avec énergie un dessein plein de sagesse , & une volonté bienfaisante : mais aujourd'hui , malheureusement , ces indices , ces preuves de l'existence d'un Dieu ne suffisent plus ; une autre philosophie est parvenue à se jouer des raisonnemens , fondés sur la liaison & le merveilleux accord de toutes les parties du système du monde ; & ce n'est pas assez faire que d'opposer aux opinions nouvelles , la simple

autorité des causes finales ; on ne conteste plus qu'il n'y ait une conformité parfaite entre nos desirs & nos besoins , entre nos besoins & la nature de nos organes , entre chacun de nos sens & la richesse de la nature ; on ne conteste plus que depuis le cèdre jusques à l'hysope , depuis l'insecte jusques à l'homme , il n'y ait une beauté d'ensemble & de proportion , qui se retrouve également , & dans les relations des objets entre eux , & dans les rapports de leurs diverses parties : mais cette admirable harmonie , où l'homme sage , où l'homme sensible apperçoit avec délices l'empreinte d'une intelligence éternelle ; d'autres , moins heureux sans doute , s'obstinent à nous la présenter comme une rencontre fortuite , comme un jeu d'atomes agités par un aveugle mouvement , ou comme la nature même des choses , existant ainsi de tout temps. Que de peine on a pris pour imaginer , ou pour défendre des systèmes destructifs de notre bonheur & de nos espérances ! J'aime mieux un sentiment , que

toute cette philosophie : mais ce seroit trop bien la servir , ce seroit trop encourager sa présomption , que d'éviter timidement son approche ; & , malgré ses dehors imposans , voyons , tout foibles que nous sommes , si son orgueil est raisonnable , & si ce n'est que par ses dédains que les esprits ordinaires peuvent communiquer avec elle.

VOICI comment je voudrois traiter la plus importante des questions dont l'homme puisse s'occuper.

J'essaierai d'abord de montrer que les différentes conjectures , sur l'origine du monde , rentrent toutes dans une seule opinion , celle de l'existence éternelle & nécessaire de tout ce qui est ; & je comparerai ensuite les bases d'un pareil système , avec les motifs de cette croyance , heureuse & simple , qui unit , qui associe l'idée d'un Être suprême à tout ce que nous voyons , à tout ce qui nous est connu , à l'univers enfin , la plus vaste & la plus illimitée de nos conceptions.

CHAPITRE XIII

Suite du même sujet.

LORSQU'ON voit les auteurs des différens systèmes , sur la formation du monde , rejeter l'idée d'un Dieu , sous le prétexte que cette idée est étrangère à la nature de nos perceptions , n'auroit-on pas droit de penser qu'ils vont nous présenter quelque idée plus vraisemblable , ou plus proportionnée à notre entendement ? Mais , loin de remplir notre attente , ils s'abandonnent eux-mêmes à tous les écarts de l'imagination la plus fantastique. En effet , soit qu'on rapporte la première origine de l'univers aux effets du hasard , & au concours fortuit des atômes , soit qu'on établisse d'autres hypothèses dérivant des mêmes principes , il faut au moins supposer l'existence éternelle d'une multitude innombrable de petites parties de matières , placées sans ordre & sans règle dans l'immensité de l'espace ; il faut supposer

ensuite que ces molécules , disséminées à l'infini , s'attirent & se correspondent par des propriétés inhérentes à leur nature ; il faut supposer qu'il résulte de leur adhésion , non - seulement des facultés organiques , mais encore des facultés intelligentes , telles que la pensée , la mémoire , la prévoyance , le jugement & la volonté ; il faut enfin supposer que toutes ces molécules incompréhensibles ont été ralliées , avec un ordre admirable , par l'effet d'un mouvement aveugle , & par le résultat d'une des chances possibles dans l'infinité des combinaisons du hasard. En vérité , à la suite de tant de suppositions sans modèle & sans fondement , celle d'un être intelligent , l'ame & le mobile de l'univers , eût été plus analogue à notre nature , & plus ressemblante à nos connoissances.

Reprenons cependant les diverses bases hypothétiques que nous venons d'indiquer. On y reconnoît d'abord les petites habitudes de notre esprit ; il est dans l'usage & dans la nécessité d'aller du simple au

composé, toutes les fois qu'il médite, qu'il invente, qu'il exécute : ainsi, par une méthode inverse, les compositeurs de systèmes ont cru que pour reporter l'univers à son origine, il suffisoit de détacher, par la pensée, toutes ses parties, de les briser & de les subdiviser ensuite à l'infini ; mais, quelle que fût la ténuité des atômes, dus au travail de notre imagination, leur existence avec toutes les propriétés organiques & intellectuelles, qu'il faudroit nécessairement leur accorder, seroit une merveille peu différente de tous les phénomènes dont nous sommes environnés.

Le moment où nous voyons une plante croître, s'élever & s'embellir de diverses couleurs, nous représente seulement l'époque où sa végétation est à la portée de nos sens ; mais le germe de cette plante, ou, si l'on veut encore, les molécules organiques, le premier principe de ce germe, nous eussent offert un aussi grand sujet d'admiration, si nous avions été doués des facultés nécessaires, pour pénétrer dans ces

arrière-secrets de la nature. Mais peut-être qu'en transformant dans une poussière imperceptible toutes les parties de matière, dont l'assemblage a dû composer le monde, on n'a plus devant ses yeux qu'une vapeur fugitive, à laquelle l'admiration même ne peut plus se prendre ; & ceux qui ont le malheur d'aimer à se défendre de cette admiration, trouvent encore dans le système des atômes divisibles sans cesse, un moyen d'éloigner à leur gré le moment de leur étonnement.

Toutes ces combinaisons fantastiques ne servent qu'à nous troubler dans la recherche de la vérité, & je ne crois pas indifférent de faire à ce sujet une observation générale. L'étude des premiers éléments, dans toutes les sciences qui sont notre propre ouvrage, telles que la géométrie, les langues, la législation civile, & plusieurs autres encore, nous paroissent, avec raison, la partie de notre instruction la plus facile. Il n'en est pas de même, quand nous cherchons à connoître les loix
du

du monde physique ; car les œuvres de la nature ne nous paroissent jamais plus simples que dans leur état composé ; elles sont alors , pour notre esprit , ce qu'est un son harmonieux pour notre oreille ; & c'est l'accord de toutes leurs parties qui forme une unité parfaitement proportionnée à notre intelligence. Ainsi, l'homme, par exemple, cette réunion merveilleuse de tant de facultés différentes, n'étonne point notre entendement , & devient pour nous , dans son ensemble , une idée simple , une notion familière ; mais nous sommes troublés & comme éperdus , lorsque nous cherchons à le décomposer , & à remonter aux élémens de sa liberté , de sa volonté , de sa pensée , & de toutes les autres propriétés de son essence.

Nous ne faisons donc que marcher vers l'infini , & vers de plus grandes ténèbres , lorsque nous détruisons le monde pour le diviser en atômes , du milieu desquels nous le faisons sortir de nouveau , après avoir rallié tout ce que nous avons dispersé.

Z

Cependant , admettons-le pour un-moment , il existoit des atômes organiques & intelligens , & ils étoient tels , soit par leur nature , soit par leur adhésion avec d'autres molécules. Il faut maintenant , avec tous ces atômes épars dans l'immensité de l'espace , composer l'univers , ce chef-d'œuvre d'harmonie , ce parfait assemblage de toutes les beautés & de toutes les diversités , cette source inépuisable de tous les sentimens d'admiration ; & en rejetant l'idée d'un Dieu , créateur ou ordonnateur , il faut recourir à la puissance du hasard , c'est-à-dire , aux effets inconnus d'un mouvement continuél , qui , sans aucune règle , produit , dans un temps illimité , toutes les combinaisons imaginables : mais , pour effectuer une variété infinie de combinaisons , il ne suffit pas d'admettre un mouvement continuél ; il faut , de plus , supposer que ce mouvement change sans cesse de direction dans toutes les parties de l'espace soumis à son influence. Or , l'existence d'un pareil changement , & d'une semblable diversité

dans les loix du mouvement, est une nouvelle supposition à réunir à toutes les autres.

Cependant, toutes ces hypothèses chimériques accordées, on n'est point au terme des difficultés que présente le système de la formation du monde par un concours fortuit d'atômes.

Il est difficile de comprendre comment des particules de matière agitées dans tous les sens, & susceptibles, comme on l'a supposé, d'un nombre infini d'adhésions différentes, n'auroient pas formé tel entrelacement, telle contexture, qui auroient rendu impossible la composition harmonieuse de l'univers, & de toutes ses parties.

Quand on se représente, abstraitement, le nombre illimité de chances qu'on peut attribuer à un aveugle mouvement, l'imagination se prête, non pas à concevoir, mais à supposer comment un nombre infini d'atômes doués de la propriété de s'unir ensemble, & soumis à une diversité infinie de mouvemens, parviendroit à composer les globes célestes : mais, comme long-

temps avant l'époque où un pareil jet du hasard deviendrait probable , ces mêmes atômes auroient formé une multitude innombrable de combinaisons partielles ; si l'une de ces combinaisons eût été incompatible avec l'ordonnance & la composition d'un monde , jamais ce monde n'auroit pu se former.

Les mêmes considérations peuvent s'appliquer aux êtres animés : le hasard auroit produit des hommes susceptibles de vie & de transmission de vie , bien avant de leur avoir accordé toutes les facultés dont ils jouissent ; & dès qu'ils auroient été formés avec quatre sens , ils n'en auroient pas acquis un cinquième , par la même raison que nous n'en voyons pas naître en nous un nouveau. De même encore la chance , qui auroit donné pour résultat des êtres vivans , auroit dû précéder , d'un temps infini , la chance qui auroit rapproché ces mêmes êtres de toutes les productions nécessaires à leur subsistance & à leur conservation.

On peut, à la vérité, supposer que les atômes rassemblés d'une manière incompatible avec l'ordonnance de l'univers, se sont séparés par la continuation du mouvement introduit dans l'immensité de l'espace ; mais ce même mouvement continuuel, capable de désunir ce qu'il auroit joint ensemble, comment n'eût-il pas détruit pareillement l'harmonie qui auroit été le résultat d'une des chances fortuites auxquelles on attribue la formation du monde ?

Alléguera-t-on que toutes les parties de matière une fois réunies dans les masses & les proportions qui constituent les globes célestes, cette ordonnance a été maintenue par l'impression d'une force prédominante, & en même temps invariable ? Mais comment concilier l'existence & l'empire d'une semblable force avec ce mouvement continuuel, en divers sens, dont on a eu besoin pour la composition de l'univers ?

On peut démontrer encore, d'une autre manière, que la formation des mondes par

les chances d'un aveugle mouvement ; & la fixité de ces mondes dans leur état actuel , sont deux propositions qui se contrarient. Développons cette idée. Le jet d'atômes nécessaire pour produire la masse informe des globes célestes , étant infiniment moins compliqué que le jet d'atômes nécessaire pour produire ces mêmes planètes , avec tous les êtres intelligens dont elles sont peuplées ; le premier jet , selon toutes les règles de probabilité , a dû arriver infiniment plutôt que le second. Ainsi , dans le système de la composition de l'univers par le concours fortuit des atômes , il faut nécessairement supposer que ces atômes , après s'être réunis pour former des globes célestes , ont été disjoints , rejetés dans l'espace , & rassemblés de nouveau , aussi souvent qu'il l'a fallu , pour parvenir enfin , par une suite innombrable de coups du sort , à produire la combinaison d'une planète parsemée , comme la nôtre , d'êtres intelligens & susceptibles de perfection. Or , puisque des êtres ainsi doués n'ajoutent

rien à la stabilité du globe sur lequel ils sont répandus , puisqu'ils ne contribuent point à la plus grande coalition de toutes ses parties ; pourquoi le mouvement aveugle , qui auroit réuni , dissous & rassemblé si souvent toutes les parties de la terre , avant de l'avoir composée telle qu'elle est ; pourquoi ce même mouvement ne se feroit-il plus ressentir ? Il devroit , de nouveau , réduire en poudre le globe que nous habitons , ou nous présenter , du moins , le spectacle de sa destruction dans un degré plus ou moins apparent.

Ce n'est pas seulement à un monde orné d'êtres intelligens , c'est encore à un monde simplement régulier dans tous ses détails , qu'on peut appliquer le raisonnement que je viens de faire ; car nous appercevons , autour de nous , une multitude innombrable de beautés & de traits d'harmonie , qui n'étoient pas nécessaires au maintien de notre globe , & qui , selon toutes les règles de la probabilité , n'auroient jamais pu être réunis à son existence , si l'on ne supposoit

pas que la terre a été formée , dissoute , & reproduite une infinité de fois , avant d'avoir été composée telle que nous la voyons : mais alors je demanderois de même , pourquoi nul vestige , nulle apparence d'un semblable jeu de la nature , ne se présente à nos yeux , & pourquoi ce mouvement s'est tout-à-coup arrêté ?

Il seroit possible cependant , à l'aide d'une nouvelle supposition , de résoudre encore la difficulté que je viens de présenter : on diroit que la réunion , & la dispersion successive des atômes universels , s'exécute dans un espace de temps , si lent & si insensible , que nos observations , & toutes celles dont nous avons la tradition , ne peuvent nous instruire s'il n'y aura pas une séparation de toutes les parties de l'univers , par les mêmes causes qui ont opéré leur adhésion & leur assemblage.

Il est sûr qu'en nous transportant ainsi dans l'infini , & en y plaçant telle chaîne de suppositions qu'on juge à propos de faire , on se trouve nécessairement hors

de l'atteinte de toute espèce de raisonnement : mais , en me servant , à mon tour , de cet infini , pour opposer folie à folie , je demanderois pourquoi , dans les combinaisons infinies d'un mouvement infini , les hommes n'auroient pas été créés , détruits & recréés une infinité de fois , avec les mêmes facultés , les mêmes souvenirs , les mêmes pensées , les mêmes relations , les mêmes circonstances ; & comment chacun de nous , n'étant ainsi séparé de ses précédentes existences que par un sommeil dont la durée est imperceptible , nous ne serions pas , à nos propres yeux , des êtres perpétuels ? L'infini permet la supposition de cette absurde hypothèse , comme il autorise toute autre espèce d'imagination où le temps n'est compté pour rien. On voit cependant comment on risque de s'égarer , lorsqu'avec des facultés bornées , on veut se servir de l'idée incompréhensible de l'infini , & l'ajuster hardiment aux combinaisons des êtres finis.

Présentons néanmoins encore une objec-

tion. On pourroit dire que notre planète est le résultat d'une première chance fortuite ; mais que cette première chance n'est pas improbable , si l'on suppose qu'il existe , dans l'infinité de l'espace , un nombre infini d'autres rassemblemens d'atômes produits également par un premier coup de dé , & qui représentent , dans l'universalité , toutes les formes possibles , & toutes les proportions imaginables : mais alors je demanderai par quelle loi tous ces corps irréguliers , soumis nécessairement , en raison de leur nombre & de leur masse , à une infinité de mouvemens , ne sont pas venus déranger le système des planètes formées en même temps qu'eux , par une première chance du hasard ?

Je dois faire observer sur-tout que l'ordre , dont nous avons connoissance , est une preuve de l'ordre universel ; car dans l'immensité , où une partie n'est rien comparativement à l'ensemble , aucune , sans exception , ne pourroit se maintenir , si elle n'étoit pas en équilibre avec le tout.

Ainsi, soit qu'on suppose *une succession infinie de chances*, à laquelle la masse entière des atômes auroit été soumise uniformément, soit qu'on se contente d'un premier jet général, mais divisé dans *une infinité de sections*, toutes diverses entre elles, le raisonnement oppose des difficultés invincibles aux résultats qu'on veut tirer de ces différentes hypothèses.

Enfin, l'on ne doit jamais perdre de vue que, pour parvenir à la composition fortuite d'un monde, tel qu'on est le maître de le supposer, il a toujours fallu la préexistence éternelle des atômes organiques, la préexistence éternelle des atômes intelligens, la préexistence de toutes les formes & de toutes les loix d'affinités, la préexistence éternelle des mouvemens en divers sens, suivis, à point nommé, d'une marche régulière propre à conserver les réunions & les rassemblemens qui avoient été produits par un mouvement varié. En vérité, je puis le répéter, quand on a besoin de recourir à des premiers principes

si miraculeux , quand on a besoin d'admettre, en commençant, une nature si admirable , on ne conçoit pas comment on juge à propos de la faire agir tout-à-coup comme une folle , pour achever l'ouvrage de l'univers : une supposition de plus , aussi magnifique que les premières , eût suffi pour se dispenser d'une terminaison si bizarre.

Il me semble que, malgré l'immensité qui sert de théâtre aux différens systèmes sur la formation du monde par les chances du hasard , ils sont tellement rapprochés les uns des autres , qu'on a peine à saisir leurs nuances distinctives ; & à voir le petit cercle que l'imagination parcourt , quand elle applique ses forces à de si hautes conceptions, on croit découvrir quelque chose de surnaturel dans sa singulière impuissance : les auteurs de ces systèmes ont l'air de prisonniers dans leurs étroites idées , & les marques de leurs chaînes s'aperçoivent de toutes parts ; c'est toujours des atômes & des corpuscules qu'on fait jouer ensemble , ou à plusieurs reprises , ou tout à la fois,

dans un espace infini ; mais quand on veut former la pensée , la liberté , la volonté , comme on ne fait de quelle manière décomposer de telles propriétés , on les suppose préexistantes dans les parties élémentaires dont on s'est servi pour créer l'univers , & l'on a soin , prudemment , de n'accorder aucune action à cette liberté & à cette volonté , tant qu'on a besoin , pour son hypothèse , de prévenir toute résistance aux mouvemens , en divers sens , qui doivent composer le monde.

On ne rendroit , ni plus simple , ni plus croyable , l'aveugle production des mondes , en supposant , non-seulement une multitude innombrable de molécules organiques , mais encore une infinie diversité de moules , qui attirent à eux ces molécules par une force dont les affinités chymiques nous donnent une idée. Un pareil système , qui serviroit peut-être à expliquer quelques opérations secondaires de notre nature connue , n'est point applicable à la première formation des êtres ; car , avec un assem-

blage de moules & de molécules , toutes les grandes difficultés subsisteroient. En effet, comment les moules divers se feroient-ils classés dans l'ordre nécessaire pour former l'ensemble le plus simple , mais qui exige encore une mesure fixe & une succession de rangs ? Le moule destiné aux molécules organiques , dont le crytallin doit être composé , comment se feroit-il placé au centre du moule destiné à former la prune ? celui-ci , sous le moule qu'exige la configuration des paupières , & ainsi de suite , par une gradation exacte , précise , & dont les divisions & les subdivisions sont innombrables ?

Supposera-t-on une succession infinie de moules , dont les plus grands attirent les plus petits , de la même manière que ceux-ci ont attiré les molécules organiques qui leur étoient propres ? Cette supposition , la plus libre & la plus étendue de toutes celles qu'on peut imaginer , n'est pas suffisante pour modeler , en imagination , le moindre des phénomènes dont nous sommes

les témoins ; il faut encore que , par la direction d'une force sage & puissante , les moules & les molécules animés qui leur appartiennent , se mettent en mouvement sans confusion ; il faut que ceux destinés à composer les fibres extérieures , laissent passer devant eux les moules propres à former les organes intérieurs ; il faut enfin que chacun de ces moules , dans sa marche & dans son développement , observe artiftement ces nuances délicates , & ces linéamens imperceptibles , qui joignent ou séparent toutes les parties du plus simple des ouvrages de la nature.

Nous connoissons , à la vérité , une force qui agit dans tous les sens , qui place tout avec ordre & à son rang , qui marche vers un but , qui s'occupe d'un dessein , qui finit , qui reprend , qui s'arrête à propos , & qui exécute , à chaque instant , une œuvre compliquée ; c'est la volonté intelligente ; & l'on doit s'étonner que la seule faculté , dont nous avons la conscience intime & l'expérience habituelle , soit en

même temps celle dont la philosophie détourne ses regards, lorsqu'elle s'applique à découvrir les causes de l'ordre admirable de l'univers.

On peut, j'en conviens, en rejetant l'idée d'une volonté puissante ordonnatrice du monde, admettre, pour principe des choses, l'existence éternelle d'une force aveugle qui, par une nécessité incompréhensible, auroit guidé vers un but sage & parfaitement combiné, tout ce qui étoit d'abord épars confusément dans l'immensité de l'espace; mais cette nouvelle supposition réunie à toutes celles que j'ai déjà énoncées, formeroit une hypothèse absolument semblable au système de l'existence éternelle de l'univers: en effet, l'existence éternelle de tous les élémens, de toutes les substances, de toutes les forces, de toutes les propriétés qui devroient nécessairement produire un certain ordre de choses, seroit un phénomène absolument semblable à l'existence éternelle de cet ordre lui-même.

On

On doit ajouter que ces deux phénomènes ne seroient séparés , dans notre pensée , que par un instant indivisible ; instant encore , qu'on ne peut désigner , ni placer , en imagination , dans l'étendue des temps représentés par l'éternité ; car telle époque dont on fit choix , elle seroit toujours trop tardive d'une infinité de siècles. L'effet nécessaire d'une cause éternelle n'a , comme cette cause , aucune époque à laquelle on puisse fixer son commencement.

L'on apperçoit ainsi , sous un autre point de vue , combien sont vaines & ridicules les diverses opérations fantastiques qu'on place avant l'existence du monde , & que l'on attribue , tantôt aux mouvemens défordonnés du hasard , & tantôt aux loix régulières d'une aveugle nécessité.

Il n'est donc qu'une seule hypothèse , qu'on puisse mettre en opposition avec l'idée d'un Dieu , souverain ordonnateur de toutes choses ; c'est le système de l'existence éternelle de l'univers. Un tel système d'athéisme sera toujours défendu plus faciement qu'au-

cun autre, parce qu'étant fondé sur une supposition vaste & sans bornes, il ne peut point être cerné par le raisonnement, comme toutes les idées hypothétiques où l'homme fait agir la nature d'après une marche & des procédés dont il est l'inventeur. Nous devons considérer ce système avec attention, le discuter selon nos moyens, le combattre selon nos forces.



CHAPITRE XIV.

Suite du même sujet.

Ceux qui soutiennent que le monde subsiste de lui-même, & qu'il n'y a point de Dieu, disent, en faveur de leur opinion, que si l'existence éternelle de l'univers épouvante notre entendement, l'existence éternelle d'un Dieu, l'auteur ou l'ordonnateur de cet univers, présente une idée encore plus inconcevable ; & qu'une telle supposition n'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, qu'une difficulté de plus, puisque, selon les règles ordinaires de nos jugemens, l'ouvrage le plus merveilleux paroît un phénomène moins étonnant que la science, dont il est le résultat, ou l'esprit, dont il est l'empreinte.

Fixons d'abord notre attention sur ce raisonnement. On se demande en vain ce que c'est qu'une difficulté de plus dans l'infini, on ne peut le comprendre : les idées

représentées par ces expressions familières, plus prochain, plus simple, plus facile, dérivant nécessairement d'une comparaison, ne sont admissibles que dans l'enceinte de nos connoissances; au-delà, ces mêmes idées n'ont aucune application, & nous ne saurions fixer des degrés dans les immensités qui excèdent les bornes de notre vue, & dans ce vague sans fin, qui échappe aux atteintes de nos forces intellectuelles.

Sans doute, notre esprit se perd également, & en cherchant à se former une image distincte d'un Dieu, souverain auteur de la nature, & en faisant des efforts pour se représenter l'existence éternelle du monde, sans aucune cause hors d'elle-même : cependant, lorsque nous tâchons d'élancer notre pensée vers les premières traces du temps; lorsque nous essayons de nous élever jusques aux commencemens des commencemens, nous sentons distinctement que, loin de considérer l'existence éternelle d'une cause intelligente comme un

accroissement de difficulté, nous ne pouvons éprouver de repos qu'à l'aide de cette opinion ; & au lieu d'avoir besoin de forcer notre attention pour adopter un pareil système, au lieu de nous croire égarés dans un espace imaginaire, nous nous trouvons, au contraire, plus rapprochés de nous-mêmes, tant, selon notre nature, l'ordre se réunit à l'idée d'une volonté, & la multiplicité des combinaisons à l'idée d'une intelligence. Ainsi, nous élevant du petit au grand, & raisonnant par analogie, nous devons nécessairement concevoir plus facilement l'existence d'un Être doué dans une étendue illimitée des diverses propriétés, dont nous ne jouissons qu'en partie ; nous devons, dis - je, concevoir plus aisément une semblable existence, que celle d'un univers, où tout seroit intelligent, excepté sa force motrice. L'ouvrier, sans doute, est au - dessus de l'ouvrage : mais, selon notre manière de sentir & de juger, une combinaison intelligente, formée sans intelligence, sera toujours le plus extraordinaire,

comme le plus incompréhensible de tous les phénomènes.

Il n'est pas indifférent d'observer que , dans le système dont je combats les principes, plus le monde nous paroîtroit un complément admirable de sagesse & d'harmonie, & moins on pourroit en tirer aucune induction favorable à l'existence d'un Dieu, puisque l'auteur d'un ouvrage parfait est encore davantage une difficulté de plus que le compositeur d'une chose médiocre. Ainsi, dans un pareil système, tous ceux qui détailleroient les beautés de la nature, tous ceux qui s'efforceroient d'en présenter le majestueux ensemble, desserviroient stupidement la cause de la religion, & affoibliront la croyance à l'existence d'un Être suprême. Il me semble qu'il est aisé d'appercevoir combien doit être mal assuré un raisonnement qui conduit à des résultats si absurdes.

Le spectacle attentif de l'univers doit nous inspirer de la défiance, sur les jugemens que nous formons, de ce qui est le plus simple dans l'ordre des choses; car

toutes les opérations générales de la nature dépendent d'un mouvement plus grand & plus compliqué que celui dont nous aurions aisément l'idée. Nous trouverions sûrement contraire à une parfaite simplicité de moyens, ce circuit de deux cens millions de lieues, que notre globe fait chaque année, pour déterminer le changement successif des saisons, & pour assurer la reproduction des fruits nécessaires à la subsistance des êtres animés; nous n'aurions pas imaginé non plus qu'il fallût une distance de trente-quatre millions de lieues entre le soleil & la terre, pour proportionner les rayons de lumière à la délicatesse de nos organes. Cependant si, même dans l'étroite enceinte où nous promenons nos regards, nous ne découvrons aucune application constante de cet ordre simple dont nous nous formons l'image, comment un pareil principe servirait-il de guide à nos opinions, au moment où nous élevons notre méditation jusques aux premiers anneaux de la vaste chaîne des êtres, & lorsque nous entre-

prenons d'examiner si par de-là les immensités de l'univers, il existe ou non une cause intelligente ? Que devient près de ces hauteurs incommensurables, ce petit mot prononcé sur notre petit tribunal, *c'est une difficulté de plus* ? La mouche bourdonnante seroit moins ridicule que nous, si, capable d'appercevoir l'ordre & la magnificence de nos palais, elle assuroit positivement que l'architecte, une difficulté de plus, n'a jamais existé.

Tout nous indique donc que, selon les divers degrés d'esprit & de savoir, le simple & le facile ont une application différente ; nous sommes témoins habituellement que ces expressions ne sont pas interprétées de la même manière, par un homme médiocre & par un homme de génie ; cependant la distance qui sépare les divers degrés d'intelligence dont nous avons connoissance, est vraisemblablement très - petite dans l'échelle universelle des êtres. Toutes nos réflexions nous conduiroient donc à présumer que, par de-là les limites de l'esprit

humain, le simple est notre composé, le facile notre merveilleux, l'évident notre inconcevable.

APRÈS avoir examiné le principal argument des partisans du système d'athéisme, que nous combattons dans ce moment ; ouvrons nous-mêmes une route à nos recherches ; & , au milieu du labyrinthe où nous sommes placés , tâchons d'offrir un guide à notre méditation.

Nous sommes témoins de l'existence du monde, & présens intimes à la nôtre propre ; ainsi , tout ce qui est , ou les causes diverses d'un tel ensemble , ou le premier principe de ces causes , ne peuvent avoir eu de commencement ; & , par une conséquence naturelle , l'éternité d'une existence , cette idée la plus incompréhensible de toutes , est cependant la plus incontestable des vérités. Forcés maintenant , pour asseoir notre opinion , de choisir entre deux existences éternelles , l'une intelligente & libre , l'autre aveugle & privée de la con-

science d'elle-même , comment n'adoptons-nous pas la première par préférence ? Une existence éternelle est une idée si étonnante pour nous , si au-dessus de toutes les puissances de notre entendement , que nous ne saurions trop la décorer de tout ce que nous connoissons de beau & de sublime ; & il n'est rien à nos yeux qui réunisse plus ces caractères que la pensée.

Ne seroit-il pas étrange que , dans nos divisions systématiques , ce fût uniquement à cette pensée , & par conséquent à tout ce qu'il y a de plus admirable dans la nature , que nous refusassions l'éternité , tandis que nous l'attribuerions à la matière , & à ses aveugles combinaisons ? Quel renversement de toutes les proportions ? Nous croirions à l'existence éternelle de cette matière , parce qu'elle est présente à nos yeux , & nous ne voudrions pas admettre l'existence éternelle d'une intelligence , tandis que celle dont nous sommes doués , devient la source de nos jugemens , & le guide même de nos sens !

Enfin , par quelle autre singularité n'accorderions - nous le sentiment & la conscience de l'intelligence , qu'à cette petite partie du tableau du monde , qui nous est représentée par les êtres animés ? Ainsi , l'ensemble de la nature seroit au-dessous de ses détails ; & si nulle ame , nul esprit n'animoient l'univers , l'homme devroit nous paroître le dernier terme de la perfection ; cependant nous ne voyons en lui qu'une esquisse , une foible image de quelque chose de plus complet & de plus admirable ; nous appercevons qu'il est , pour ainsi dire , aux commencemens de la pensée ; & tous ses soins , tous ses efforts , pour étendre l'empire de cette faculté , nous avertissent qu'il marche sans cesse vers un but dont il est toujours éloigné ; enfin , dans sa plus grande force , il a le sentiment de son impuissance ; il s'étudie , & il ne peut se connoître ; il fait quelques découvertes , & il ne pénètre aucun secret ; il croit toucher à des vérités , & il ne peut y atteindre ; il est arrivé dans le monde , comme un sable jetté par les

vents ; il n'a ni la conscience de son origine , ni la prévoyance de sa fin ; il montre toute la timidité , toute la défiance d'un être protégé ; il est entraîné par instinct à élever au Ciel ses vœux & ses pensées ; & quand il n'est pas égaré par l'ivresse de ses raisonnemens , il craint , il cherche , il adore un Dieu ; & il rejette avec effroi le rang présomptueux , qu'une aveugle philosophie voudroit lui assigner , dans l'ordre de la nature.

Je dois ajouter que le sentiment d'admiration , dont je ne puis me défendre , en arrêtant mon attention sur les qualités spirituelles dont nous sommes doués , s'affoiblirait sensiblement , si j'étois réduit à considérer l'homme lui-même comme une simple végétation d'une aveugle matière ; car la production la plus étonnante ne m'inspirera qu'une émotion passagère , si je ne puis pas la rapporter de quelque manière à une cause intelligente : il faut que je découvre une sagesse & une combinaison , pour admirer ; de même que j'ai besoin d'apercevoir

un sentiment & une volonté, pour aimer.

Mais si-tôt que je vois dans l'esprit humain l'empreinte d'une souveraine puissance ; si-tôt qu'il me paroît l'un des résultats d'une grande pensée ; il reprend à mes yeux sa magnificence, & toutes les facultés de mon ame se prosternent devant une si merveilleuse conception.

C'est donc avec l'idée d'un Dieu, que les qualités spirituelles dont l'homme est doué, attirent mon hommage, & saisissent mon imagination ; & par une double action, c'est en réfléchissant sur ces propriétés sublimes, c'est en étudiant leur admirable essence, que je suis affermi dans l'opinion qu'il existe une souveraine intelligence, l'ame de la nature entière & qui la meut, la dirige & la soumet à ses loix. Oui, nous trouvons dans l'esprit de l'homme un premier indice, une foible image des perfections que nous avons besoin d'attribuer au suprême auteur de l'univers. Quel prodige, en effet, que cette pensée capable de tant de choses, mais qui, toujours dans

l'ignorance de sa propre nature , auroit besoin , pour ainsi dire , de se placer en arrière d'elle-même , pour connoître ce qu'elle devoit le plus admirer ! Elle m'étonne également , cette pensée , & dans son étendue & dans ses limites ; un espace immense est ouvert à ses recherches & à sa pénétration , & dans le même temps elle ne peut se saisir des secrets qui paroissent le plus à sa proximité ; & le mobile de son action , le principe de ses forces intellectuelles , lui demeurent à jamais cachés. Elle est donc avertie à chaque instant , de sa grandeur & de sa dépendance ; & ce sentiment doit la ramener sans cesse à l'idée d'une souveraine puissance. Il y a dans ces limites de notre savoir & de notre ignorance ; il y a dans cette lumière mixte & conditionnelle , qui nous a été confiée , tous les indices d'un dessein & d'une intention ; & il me semble quelquefois entendre cette consigne donnée à l'ame des hommes , par le Dieu du monde & de l'immensité : allez admirer une portion de mon univers ; allez connoître

mes ouvrages ; allez faire l'essai de la félicité ; allez apprendre à m'aimer ; mais ne cherchez point à lever le voile dont j'ai couvert le secret de votre existence & de votre formation ; j'ai composé votre nature de quelques-uns des attributs qui constituent ma propre essence ; vous seriez trop près de moi , si je vous permettois d'en pénétrer le mystère ; attendez l'instant désigné par ma sagesse ; jusques - là vous ne pourrez m'atteindre que par votre respect & votre reconnoissance.

Ce n'est pas seulement le prodige de la pensée qui nous rapproche d'une intelligence universelle ; c'est encore toutes ces inconcevables propriétés , connues sous les noms de liberté, de jugement, de volonté, de mémoire, de prévoyance ; c'est enfin l'auguste & sublime ensemble de nos facultés intellectuelles. Est-on loin en effet, après la contemplation d'un si grand phénomène ; est-on loin après cette méditation, de concevoir & de se représenter un Dieu, l'ame éternelle du monde ? Non, sans doute ;

nous avons au-dedans de nous une foible image de la puissance infinie que nous cherchons à découvrir ; l'homme est lui-même un univers , gouverné par un souverain maître ; & nous sommes plus près , par notre nature , de l'idée d'une intelligence suprême , que d'aucune notion des propriétés primitives de la matière , propriétés , cependant , d'où l'on voudroit faire émaner le système du monde , & son admirable harmonie.

Il me semble que la pensée est traitée avec beaucoup de rigueur dans la plupart des systèmes philosophiques ; & l'on a tellement peur de l'honorer , qu'on ne veut ni l'admettre comme un principe simple & particulier , quand il est question de croire à l'immortalité de l'ame , ni la considérer comme un principe universel ; quand on discute l'opinion de l'existence d'un Dieu.

Il est également singulier que l'on veuille composer une ame douée des plus sublimes qualités , avec une quantité quelconque de matières diverses , dont aucune n'a de rapport

rapport avec la pensée , & qu'on prétende en même temps que le monde , où nous voyons des êtres intelligens , n'a pour moteur & pour principe aucun être de la même nature : cette supposition , cependant , seroit aussi raisonnable que l'autre l'est peu ; mais il semble qu'on aime mieux attribuer l'ordre à la confusion , qu'à l'ordre lui-même.

Nous cherchons à pénétrer le secret de l'existence de l'univers ; & lorsque nous réfléchissons sur les causes de cette vaste & magnifique ordonnance , nous ne voulons rien attribuer à ce qui nous est connu de plus merveilleux & de plus analogue à une semblable composition , la pensée , le dessein & la volonté. Pourquoi donc retrancherions-nous de la formation du monde , ces élémens sublimes ? Est-ce à nous à mettre de l'épargne dans une hypothèse , où tous les miracles de la nature se concentrent ? C'est avec les facultés spirituelles dont l'homme est doué , qu'il est resté le maître de la terre ; qu'il a subjugué les animaux

féroces ; qu'il a dominé les élémens ; qu'il s'est mis à couvert de leur impétuosité : c'est avec ces facultés , que l'homme a élevé l'édifice de la société , & qu'il en a réglé l'harmonie ; c'est avec elles qu'il a donné des loix à ses propres passions , & qu'il a perfectionné tous ses moyens de bonheur ; enfin il n'a jamais rien fait , rien créé , qu'à l'aide de son esprit ; & dans ses spéculations sur la formation du monde , & sur les admirables rapports de toutes les parties de l'univers , ce qu'il ne voudra pas admettre , ce qu'il osera rejeter , c'est le pouvoir de l'intelligence & l'action de la pensée. Il me semble voir des hommes se disputer sur les moyens dont on s'est servi pour élever une pyramide , & nommer tous les genres d'instrumens , excepté ceux qu'on trouve encore aux pieds de l'édifice.

C'est uniquement l'habitude qui distrait notre attention , de la réunion des prodiges dont notre ame est composée ; & c'est ainsi , malheureusement , que l'admiration , cette vive lumière de l'esprit & du sentiment ,

ne sert plus à nous instruire. Ah ! combien nous serions émus différemment , si nous contemplions pour la première fois l'une des plus foibles parties de ce merveilleux ensemble ! Qu'en peu de temps alors l'opinion de l'existence d'un Dieu paroîtroit vraisemblable à ceux qui s'en éloignent aujourd'hui davantage ! Qu'il me soit permis , pour rendre cette vérité plus sensible , de recourir un moment à une fiction , & de diviser en imagination l'étonnant système de notre constitution morale. Représentons-nous les hommes soumis à l'immobilité des plantes , mais doués de quelques-uns de nos sens , & jouissant de la faculté de réfléchir , de former des jugemens , & de se communiquer leurs pensées. J'entends ces arbres animés discourir ensemble sur l'origine du monde , & sur la cause première de tous les miracles de la nature ; ils mettent en avant , comme nous , différentes hypothèses sur le mouvement fortuit des atômes , sur les chances innombrables du hafard , sur les loix du fatalisme & d'une aveugle

nécessité; & entre les divers raisonnemens employés par quelques - uns d'entre eux , pour contester l'existence d'un Dieu créateur ou moteur de l'univers , celui dont on reçoit le plus d'impression, c'est qu'il est impossible de concevoir comment une idée deviendrait une réalité, & comment le dessein de disposer des parties, de les arranger, de les mouvoir, pourroit influencer sur l'exécution, puisque la volonté n'étant qu'un simple vœu & une pensée sans force, elle n'a aucun moyen pour se métamorphoser en action : qu'en vain, eux, hommes plantes; & spectateurs immobiles de l'univers, auroient-ils le desir de changer de place, de s'approcher les uns des autres, d'élever des abris pour se défendre de l'impétuosité des vents ou pour se mettre à couvert des rayons du soleil, leurs souhaits seroient inutiles; qu'ainsi il seroit évidemment absurde d'imaginer l'existence d'une faculté essentiellement contraire à la nature immuable des choses.

Qu'au milieu cependant de cet entretien,

un ange , une voix inconnue , ou l'un d'eux , par une inspiration miraculeuse , les eût interpellés , & leur eût dit : que penseriez-vous donc , si ce prodige dont vous regardez l'existence comme impossible , s'exécutoit à vos yeux , & si l'on vous communiquoit tout-à-coup la faculté d'agir selon votre volonté ? Saisis d'étonnement , s'écrieroient-ils , nous nous prosternerions avec crainte & avec respect ; & dès cet instant , sans le moindre doute & sans la plus légère incertitude , nous croirions avoir acquis le secret du système du monde ; nous adorerions le pouvoir infini de l'intelligence & de la pensée , & c'est à une semblable cause que nous attribuerions l'ordonnance de l'univers. Cependant le même phénomène , qui paroîtroit au-dessus de toute croyance , & hors de possibilité à ceux qui n'en auroient jamais été les témoins , ce prodige existe au milieu de nous ; nous le voyons , nous en faisons l'expérience à chaque instant ; mais il n'est rien à nos yeux , par l'impression de l'habitude , ce sentiment

destructeur de toute espèce d'étonnement & d'admiration.

L'hypothèse que je viens de présenter, s'appliqueroit de même à l'acquisition subite de tous les moyens propres à communiquer ses idées ; elle s'appliqueroit également à la découverte soudaine des autres propriétés de notre esprit ; mais plusieurs de ces propriétés constituent tellement l'essence de l'ame, qu'on ne pourroit pas les séparer de nous en imagination, de la même manière que nous parvenons à détacher l'action de la volonté, & la volonté de la pensée. Il est des facultés spirituelles, & ce sont les plus merveilleuses, que l'on ne sauroit définir, & dont on n'a pas même le soupçon avant de les avoir possédées ; mais nous dirons abstraitement, que s'il eût été possible de les connoître avant d'en avoir été doués, que s'il eût été possible, en quelque manière, de découvrir la pensée sans la pensée, & l'intelligence sans l'intelligence, tous les inventeurs de système auroient indiqué ces étonnans moyens, comme les seuls applicables

à la composition de l'admirable harmonie de l'univers.

Nous serions encore ramenés aux mêmes réflexions , lorsque , laissant à l'écart tous les premiers prodiges de notre nature , nous nous bornerions à considérer l'esprit humain au moment où son action devient reconnoissable. Et pour rendre cette observation plus distincte , qu'on suive un homme de génie dans la marche de ses travaux ; qu'on le voie embrasser à la fois une infinité d'idées , les comparer malgré leur distance , & former , du mélange de tant de rapports , un résultat distinct , propre à diriger sa conduite publique ou particulière ; qu'on le voie étendre & multiplier ces premières combinaisons , & les lier , par une trame invisible , à quelques points épars qu'il a fixés lui-même , en imagination , sur les vastes routes de l'avenir , & qu'avec ce magique secours , on le voie s'approcher , par la pensée , des temps qui n'existent point encore ; qu'on le voie , dans toute sa marche , s'aider d'une immensité de

connoissances plus subtiles que les rayons de lumières, & cependant séparées avec un ordre admirable, plus mouvantes & plus dispersées que les vapeurs légères du matin, & cependant soumises au joug de cette dominatrice inconcevable qui, sous le nom de mémoire, s'empare des conquêtes de notre esprit, pour le seconder ensuite dans ses nouvelles usurpations; qu'on l'examine encore, cet homme de génie, lorsqu'il dépose, par écrit, ses diverses réflexions, & qu'on se demande de quels moyens il fait usage pour connoître rapidement qu'une telle idée est nouvelle, qu'un tel mouvement d'éloquence offre un tour encore inconnu; qu'on se demande comment, pour asseoir un semblable jugement, il fait, avec célérité, le recensement des pensées & des images employées par ceux qui l'ont précédé; qu'on cherche où sont placés les registres qu'il a besoin de consulter; qu'on s'informe par quelle assistance il en parcourt, dans un instant, les innombrables feuillets, & de quelle

manière il se croit sûr d'être d'une ligne en avant de tout ce qu'on a dit , de tout ce qu'on a pensé pendant la durée des siècles ; enfin , que chacun , selon ses forces , essaie de pénétrer dans ces mystérieuses beautés de l'entendement humain , & qu'il s'interroge ensuite sur l'impression qu'il reçoit d'une semblable méditation. Je ne fais , mais on ne peut répondre , qu'entre la plus admirable des végétations & les merveilles de notre esprit , considéré dans toute sa hauteur , il n'y ait autant de distance , qu'entre ce dernier phénomène & l'idée que notre imagination parvient à se former d'un Être suprême : ainsi , pour l'adopter , cette idée , il suffit peut-être de supposer que , dans les immensités dont nous sommes environnés , il existe des gradations égales à celles que nous appercevons dans le petit espace soumis à nos foibles regards.

L'auteur d'un ouvrage célèbre voudroit faire un tort aux hommes , de ce qu'ils se rapprochent toujours d'eux-mêmes , par des comparaisons , dans les diverses recher-

ches auxquelles ils se livrent , pour parvenir à connoître le premier principe de l'existence du monde. Mais , de quel autre point pouvons - nous partir , quand nous sommes appelés à raisonner & à juger ? N'est - ce pas assez que l'idée d'un Être suprême soit métaphysique ? faut-il encore que nous-mêmes , nous tâchions de nous rendre abstraits , en nous transportant hors de nous par l'imagination , & en cherchant , pour nos jugemens & nos opinions , un point d'appui , qui soit , en quelque manière , absent de nous-mêmes , & absolument étranger à notre nature ? Tout cela ne peut s'entendre : nous ne prétendons pas avoir une force suffisante pour connoître l'essence & les perfections d'un Dieu ; mais , en nous éteignant par des abstractions , nous ne ferions que nous ôter le peu de moyens dont nous avons l'usage : il faut bien que je juge des choses inconnues à l'aide de celles dont j'ai connoissance : on ne fera que nous égarer , en nous obligeant à prendre une autre route ;

& cependant , la science que nous tenons de nos sentimens intimes , on voudroit souvent la combattre par des idées arbitraires , dont l'imagination la plus capricieuse est l'unique fondement.

Il sera donc toujours surprenant , qu'aux yeux de notre esprit , & dans l'habitude de nos pensées , la sagesse d'un dessein , l'harmonie de l'ensemble , & la perfection des détails , soient l'empreinte manifeste d'une intelligence , & que nous renoncions tout-à-coup à cette manière de juger & de sentir , pour attribuer la formation de l'univers aux effets du hasard , ou aux loix éternelles d'une aveugle nécessité ; & il est impossible qu'on nous engage à déduire les mêmes raisonnemens , à tirer les mêmes conséquences d'un ordre admirable , que d'une confusion , où l'on n'appercevroit ni plan , ni dessein , & où tout paroîtroit en désunion & en disparate. Des faits si différens , des principes si contraires , ne sauroient conduire à un résultat semblable. Le magnifique système de l'univers doit entrer

pour quelque chose , dans les conjectures que nous formons sur son origine ; & l'on réussira difficilement à persuader , qu'en nous appliquant à la recherche de la plus grande des vérités , nous devions considérer comme indifférentes , & comme nulles , en quelque manière , toutes les connoissances & toutes les idées que nous acquérons par le spectacle des merveilles de la nature. On est donc entraîné bien loin , quand on rejette les raisonnemens qui naissent des causes finales ; ce n'est pas une seule pensée féconde que l'on parvient à détruire , c'est la source de toutes nos lumières que l'on essaie de tarir.

Les hommes cessent insensiblement d'apercevoir un rapport entre l'existence d'un Dieu , & les miracles divers dont nous sommes environnés ; mais tout seroit changé , si , par une volonté du maître du monde , les actes nombreux de sa puissance , au lieu de se présenter à nous dans leur ensemble , se déployoient successivement ; notre imagination animée par un semblable

mouvement, nous élèveroit alors, malgré nous, à l'idée d'un Être suprême : c'est donc parce qu'une accumulation de prodiges accroît la magnificence de l'univers ; c'est parce qu'une harmonie sans égale semble convertir une infinité de parties dans une admirable unité ; c'est parce qu'une profonde sagesse les contient dans un équilibre immuable ; enfin, c'est parce que des gradations insensibles & des nuances délicates rendent encore plus parfaits les divers chefs-d'œuvre de la nature, que les hommes sont moins étonnés & moins entraînés à l'adoration.

Il nous faudroit, dites-vous, des phénomènes nouveaux, pour déterminer notre persuasion : vous oubliez donc que tout ce qui s'offre à vos regards surpasse déjà votre entendement ? Eh quoi ! si le moindre miracle s'opéroit devant vous, vous seriez prêts à humilier votre orgueilleuse raison ; &, parce que les plus grands & les plus merveilleux, dont l'imagination puisse se former l'idée, vous ont précédé,

Diroit-on encore que, pour rendre manifeste l'existence d'un Être suprême, il faudroit que les hommes fussent exaucés ponctuellement, quand ils lui adressent des prières : mais l'influence de nos souhaits sur les événemens, si cette influence étoit générale, ancienne & habituelle, suffiroit-elle pour changer l'opinion de ceux qui voient, avec indifférence, cette multitude innombrable d'actions & de mouvemens si miraculeusement soumise à l'empire de notre volonté ? Ne trouveroient-ils pas encore des motifs pour considérer un semblable accroissement de puissance, comme le résultat nécessaire du système éternel de l'univers ? Ainsi, quelle que fût la mesure d'intelligence ajoutée à celle dont nous jouissons ; quel que fût le degré d'énergie attribué à cette même intelligence ; enfin, quel que fût le nombre des nouveaux prodiges accumulés autour de nous, on pourroit opposer à cette réunion de miracles les mêmes objections & les mêmes doutes, que l'on ne craint point d'élever au milieu des
des

des grandes merveilles dont on nous a rendus les témoins. Il est difficile, il est impossible de faire une impression constante, ni profonde, sur des hommes qui ne sont susceptibles d'étonnement, que dans le court passage du connu à l'inconnu; ils n'ont ainsi qu'un moment pour ressentir cette émotion; & c'est de la lenteur de leur instruction, ou de la succession continuelle des phénomènes soumis à leurs regards, que dépend la durée de leur admiration. Et peut-être que tous, nous serions plus surpris de nos facultés & de notre pouvoir, si, pour soumettre nos mouvemens à notre volonté, nous avions besoin de nous donner des ordres à plusieurs reprises, si nous étions obligés de les prononcer à haute voix, & de nous commander, comme un major le fait à ses soldats: cependant, une telle constitution seroit d'un degré moins merveilleuse que celle dont nous avons l'expérience.

Je vais au-devant d'une objection; nous avançons graduellement, dira-t-on, dans

C c

la recherche du principe des forces les plus remarquables de la nature ; le pouvoir de l'attraction, cette grande faculté physique, n'a été manifesté que depuis un siècle, & les observations sur les effets de l'électricité sont une instruction plus récente ; chaque âge, chaque année ajoutent au trésor de nos connoissances, & le temps arrivera peut-être où, sans recourir à aucune opinion mystérieuse, nous aurons l'explication de tous les phénomènes dont nous sommes encore étonnés.

On ne conçoit pas d'abord comment nos découvertes passées, & toutes celles dont l'esprit humain pourra s'enrichir, l'affranchiroient jamais de la nécessité de placer une première cause au dernier terme de ses méditations ; car, plus nous appercevrons de nouveaux anneaux dans la vaste ordonnance de l'univers, plus nous étendrons, à nos propres yeux, la magnificence de l'ouvrage & la puissance de l'ouvrier. Une suite de travaux heurteux, dans l'étude des sciences, nous révélera peut-

être le secret de quelque propriété physique , supérieure en force à celles dont nous avons l'expérience : mais , lors même que tous les mouvemens de la nature seroient subordonnés à un petit nombre de loix générales , & lors même que nous parviendrions à distinguer ces loix , un pareil résultat de nos recherches démontreroit simplement l'existence d'une plus grande unité dans le système du monde ; & ce caractère de perfection nous en imposeroit davantage encore , s'il étoit possible ; car , dans une œuvre telle que le monde , ce sont les rapports simples & réguliers qui annoncent , par-dessus tout , la sagesse & la puissance de l'ordonnateur ; & en aucune chose , notre admiration ne sauroit s'attacher à un assemblage d'idées incohérentes , dont la chaîne se romproit à chaque instant. Mais , par je ne sais quelle habitude , ou quel aveuglement , lorsque les hommes ont découvert un principe uniforme dans son action , lorsqu'ils ont donné à ce principe une dénomination , ils croient que leur

étonnement doit cesser : en effet, l'attraction, la force électrique & les loix des affinités sont bien moins, pour nous, aujourd'hui un sujet de surprise & de contemplation, qu'un motif de nous affranchir de l'admiration due aux magnifiques résultats de ces propriétés singulières ; enfin, nous nous habituons à considérer, avec indifférence, tout effet général, toute cause primitive, dont nous acquérons la conception, comme si cette conception même n'étoit pas un des plus grands phénomènes de la nature. On diroit que les hommes, par une suite de la familiarité qu'ils contractent avec leur propre esprit, dédaignent tout ce qui est à sa portée ; ils n'ont de vanité que les uns contre les autres, & leur rivalité seule en est l'origine : mais, quand ils se reprennent à l'écart, ou quand ils se jugent en commun, ils s'honorent si peu, que tous les secrets dont ils acquièrent l'intelligence, n'excitent plus leur admiration.

On doit mettre au nombre des idées les plus vastes & les plus générales dont nous

ayons connoissance , celle de *M. de Buffon*, sur la formation de la terre ; mais cette idée, en la supposant aussi juste qu'elle est belle , nous explique seulement l'une des parties du magnifique assemblage de l'univers , l'une des gradations de cette œuvre superbe. Je vois la terre formée par un des jaillissemens du soleil ; je la vois s'animer & devenir féconde , à mesure que , par un lent refroidissement, elle parvient à un certain degré de température ; je vois encore sortir de son sein toutes les beautés de la nature, & ce qui me surprend davantage, tous les êtres doués d'un instinct ou d'une intelligence : mais si les élémens de ces incompréhensibles productions ont été préparés, ou simplement déposés dans l'astre de feu qui anime notre univers, je transporte - là mon étonnement , & je cherche également l'auteur de tant de merveilles.

JE dois maintenant fixer quelques momens l'attention sur la partie la plus métaphysique du sujet que je traite. Nous

pourrions peut-être nous former l'image d'un monde existant sans commencement, & par les seules loix d'une aveugle nécessité, si ce monde étoit immobile & invariable dans toutes ses parties : mais comment appliquer l'idée de l'éternité à cette succession continuelle dont nous sommes les témoins ; une telle nature est un composé nécessaire d'une fin & d'un commencement, & l'on ne sauroit définir autrement le mot & l'idée d'une succession dans tous les genres : voilà pourquoi nous sommes entraînés à nous élever à un premier être existant par lui-même, lorsque nous avons devant les yeux une révolution constante de causes & d'effets, d'anéantissemens & de reproductions, de dépérissemens & de vies. On ne sauroit même se représenter le plus simple mouvement, sans un commencement ; car il dérive d'un déplacement, & il n'y en a point sans une première fixité,

On n'écarteroit point ces difficultés, en disant que l'univers est un tout immuable,

& dont les parties seulement sont soumises à des variations ; car un tout de ce genre , un tout unique , un tout sans relation quelconque , soit réelle , soit imaginaire ; un pareil tout n'est qu'une circonscription idéale , laquelle en effet n'est pas susceptible de changement ; mais une telle circonscription ne nous présente que l'assemblage des choses positives , contenues dans son enceinte ; & ce n'est qu'en étudiant celles-ci , ce n'est qu'en examinant les diverses parties du tout inconnu , auquel nous avons donné le nom d'univers , que nous sommes fondés à tirer des conséquences , & à former des jugemens. Ainsi , c'est avec juste raison qu'en voyant par-tout une succession , nous sentons la nécessité d'une cause première.

Mais , dira-t-on , vous rentrez dans la même difficulté , lorsque vous supposez l'éternité d'un Dieu ; car l'enchaînement des desseins & des volontés d'un être intelligent , doit ramener à l'idée d'un commencement , ainsi que toutes les successions dont le monde physique nous présente le spectacle.

Cette proposition est sans doute difficile à éclaircir, comme toutes celles dont la solution paroît s'unir à la connoissance de l'infini. On ne peut cependant s'empêcher d'appercevoir que les générations physiques nous conduisent, d'une manière simple & manifeste, à la nécessité d'un premier principe, & que nous devons chercher ce principe hors d'elles-mêmes, puisque leur propre nature ne nous en fournit aucune idée ; au lieu que la succession des combinaisons de l'esprit, peut être suspendue à une origine, dont nous avons une sorte de conception, & qui semble tenir en quelque manière à ces mêmes combinaisons. En effet, nous parvenons aisément à nous former une idée distincte d'une faculté de penser, antérieure à l'action de la pensée, & qui pourroit même en être séparée par tel intervalle que l'imagination jugeroit à propos de se représenter. Il en est de même de la liberté, pouvoir intellectuel dont nous avons le sentiment, dans le temps que nous n'en faisons aucun usage, & dans le

temps qu'il reste en nous absolument oisif.

J'ajouterai que , même dans le cercle étroit de nos pensées , s'il est vrai que les opérations de l'esprit nous paroissent le plus souvent une dépendance les unes des autres , quelquefois aussi , leur chaîne est tellement interrompue , que nos idées semblent véritablement sortir du néant ; au lieu que pour toutes les autres productions dont nous avons connoissance , il y a toujours un lien visible entre ce qui est & ce qui étoit. Ne perdons point de vue encore que , dans le temps même où nos idées nous paroissent enchaînées les unes aux autres , cette succession tient davantage à notre foiblesse & à notre ignorance , qu'à la nature même de l'esprit considéré d'une manière générale. Circonscrits dans tous nos moyens , nous sommes obligés d'aller sans cesse du connu à l'inconnu , du probable à la certitude , de l'expérience du passé aux conjectures sur l'avenir : mais cette gradation , cette marche , doit être absolument étrangère à une intelligence sans bornes , qui sait & qui voit tout



dans le même temps ; & peut-être que nous sommes sur la voie de cette vérité , quand nous observons parmi nous , le calme du véritable génie , & la tournoyante mobilité de la sottise.

Enfin , ce n'est pas aux hommes persuadés de l'existence d'un Dieu , qu'il faut demander de se transporter au-delà , pour ainsi dire , du domaine de la pensée , pour chercher des preuves de leur opinion ; les défenseurs de l'athéisme ont seuls besoin d'un pareil effort , puisque seuls ils veulent se soustraire à l'empire des sentimens les plus simples , & des raisonnemens les plus naturels ; puisque seuls ils nous avertissent de nous défier de la liaison si distincte , que nous appercevons entre une suprême intelligence & la perfection de l'ordre ; entre un premier principe & une suite d'effets & de causes ; entre l'idée d'un Dieu & tous les penchans de notre ame : ce sont ces considérations , si près de nous , qui prêtent une véritable force à nos opinions. Ainsi , nous ne conserverions pas moins tous nos

avantages , quand il seroit vrai que , sur des hauteurs inaccessibles , nos adversaires combattroient avec nous à armes égales.

Dirigé par ces réflexions , & ne voulant considérer que d'une manière utile & réelle le sujet dont j'ai entrepris la discussion , je ne m'engagerai pas avant dans les disputes qui roulent sur la création , & sur toutes les hypothèses relatives à cette idée. Il me suffit d'appercevoir confusément que l'idée de la création de l'univers n'est pas plus inconcevable que l'idée de son éternité ; celle-ci me dispense , à la vérité , de me représenter quelque chose sortant du néant ; mais la disparition du néant même par une existence éternelle , est une pensée qui effraie également mon imagination ; car mon esprit ne fait où placer cette éternité , & il l'environne encore d'un vuide pour essayer de la comprendre. Je vois que , dans le système d'un univers créé , le néant est détruit par une volonté dont je puis me former une idée ; & dans le système d'un univers éternel , le néant est dissipé par une abstraction où

toutes les facultés de mon entendement viennent se perdre ; enfin l'une & l'autre de ces existences se présentent à moi au milieu d'un espace ou d'un vague infini, qu'aucune puissance humaine ne sauroit concevoir ; & si quelquefois l'éternelle existence de l'univers soulage encore plus notre réflexion que sa création, c'est uniquement parce qu'une semblable image nous interdit toute espèce d'examen, & ne nous permet plus aucun usage de nos forces.

L'idée d'un Dieu créateur est sans doute à une égale hauteur de notre intelligence ; mais nous y sommes conduits par tous nos sentimens & par toutes nos pensées ; & si nous sommes arrêtés dans les efforts que nous faisons pour atteindre au dernier terme de notre méditation, c'est par des obstacles que nous pouvons attribuer à la volonté même de cette puissance que nous cherchons à découvrir ; au lieu que dans la route plane & monotone de l'éternelle existence de tout ce qui est , nous éprouvons le dernier désespoir de la pensée ; c'est-à-

dire, l'impossibilité de concevoir la nature des choses, & la certitude néanmoins qu'il n'existe aucun voile mis à dessein entre cette nature & notre entendement.

Je fais encore quelques observations : nous voyons une ressemblance de la création dans la reproduction continuelle de toutes les richesses de la terre ; & notre système moral nous en offre une image plus frappante, dans la formation de nos idées qui n'existoient point antécédemment. Nos sentimens paroissent un autre indice de la même vérité ; car ils n'ont aucune connexion évidente avec les causes que nous leur assignons : aussi, sans l'habitude, nous verrions autant de distance entre certains mouvemens extérieurs & les diverses affections de notre ame, que nous en pouvons concevoir entre l'existence du monde & l'idée d'une souveraine puissance ordonnatrice.

Nous appercevons aussi que l'univers a tous les caractères d'un ouvrage ; caractères qui consistent dans la réunion d'une multitude de parties dont les rapports sont fixés

par une seule pensée. Enfin , la succession même du temps semble annoncer une formation intelligente ; car on ne fait comment placer cette succession au milieu d'une existence éternelle. On ne peut concevoir aucune différence d'époques dans une éternité où il n'y a point de commencement ; car avant de parvenir à aucune de ces époques , il y auroit toujours un espace infini : d'ailleurs , la non existence d'un premier commencement , considérée abstraitement , anéantit l'idée des intervalles , puisqu'il ne sauroit y en avoir sans deux points fixes : ainsi , l'introduction du passé , du présent & de l'avenir , au milieu d'un temps éternel , semble être due à une puissance intelligente , qui a su figurer cette immense uniformité , & dominer , pour ainsi dire , la nature même des choses.

Je ne dois pas m'arrêter plus long-temps sur ces réflexions , car nous n'avons pas besoin de concevoir la création dans son essence métaphysique , pour donner une base aux opinions religieuses : ce qui nous

suffit, c'est l'existence d'un Être suprême, l'ordonnateur & le moteur de toute la nature, le modèle de la sagesse & de la bonté, le protecteur des êtres sensibles, le surveillant de leurs actions, & la providence universelle du monde. Nous perdons de nos forces toutes les fois qu'étendant trop loin nos méditations, nous aspirons à connoître & à expliquer les secrets qui sont au-dessus de l'univers; nous ne présentons plus alors, aux adversaires des idées religieuses, que les extrémités de nos opinions, & le dernier jet, pour ainsi dire, d'une raison affoiblie par ses propres efforts; il vaut mieux se tenir serré contre les propositions que l'union de l'esprit & du sentiment est habile à défendre. N'ayons jamais la crainte d'avouer que nos facultés les plus miraculeuses ont des limites immuables; un degré de force de plus répandroit peut-être une lumière subite sur des questions dont l'examen nous accable. Il n'est peut-être aucun esprit exercé à la méditation, qui n'ait eu plusieurs fois de pressentiment

de cette vérité ; car les commencemens , les lueurs d'un apperçu nouveau semblent se présenter au-devant de la pensée , & comme à sa proximité ; on imagineroit qu'avec un pas encore , on pourroit y atteindre : mais votre espoir se dissipe ; vous éprouvez l'inutilité de vos tentatives , & vous retombez dans le triste sentiment de votre impuissance. Hélas ! dans cet espace infini que nos forces intellectuelles essaient de parcourir , il n'y a que des déserts immenses , où l'esprit ne trouve aucun repos , où la pensée ne rencontre aucun asyle ; ce sont des régions qui semblent avoir été dévastées par les gardes du parvis céleste , afin que l'imagination la plus audacieuse n'eût jamais l'espoir de les franchir. Mais oserions-nous dire que là où s'arrête notre intelligence , là aussi finissent les mystères de la nature ? & voudrions-nous encore nous emparer des secrets du temps , en attribuant une existence éternelle à tout ce que nous connoissons ? Certes , nous sommes bien petits , pour rendre de semblables décrets ;

décrets ; nous sommes bien passagers dans l'éternité , pour déterminer à qui elle appartient.

L'idée la plus vraisemblable de toutes , c'est que notre raison est insuffisante pour atteindre aux interprétations dont nous avons la curiosité ; la chaîne d'êtres au-dessous de nous , à qui nous sommes inconnus , nous met à chaque instant sur la voie de cette vérité ; & il paroît singulier qu'en appercevant si distinctement les bornes de nos sens , nous ne soyons pas induits à penser que notre intelligence , en apparence si étendue , ne peut néanmoins parcourir qu'un espace étroitement circonscrit. L'imagination des hommes va plus loin que la nature connue ; mais son domaine n'est peut-être qu'un point dans la nature inconnue , & c'est-là bien-avant qu'il faudroit pénétrer , pour découvrir les vérités qui sont l'interprétation des mystères dont nous sommes environnés : mais quelqu'un les connoît , ces mystères , nous ne devons pas en douter ; la toute science est au sommet de ces

gradations d'intelligence dont on nous a rendu les témoins. Nous ne savons rien, nous ne découvrons aucun rapport qu'à l'aide de l'expérience & de l'observation, & nous ne connoissons le monde que par la petite avant-scène qui vient frapper nos regards: est-il vraisemblable qu'aucun autre genre d'instruction n'existe dans l'univers? Les hommes, dans la marche de leurs jugemens, ressemblent tout-à-fait à des enfans; mais cette condition même les rappelle à l'idée d'un père & d'un tuteur. Par-tout cependant, nous voyons que les phénomènes de la nature se rapportent à un grand ensemble; par-tout nous voyons que ses productions éparfes sont unies à quelque cause générale: il en est de même des idées & des connoissances humaines; mais plus admirables que les rayons du jour répandus dans l'immensité, c'est de la lumière la plus parfaite, c'est d'un esprit divin qu'elles émanent. Enfin, si l'espace, si le temps lui-même, ces deux existences sans bornes, sont soumis à des divisions, pourquoi ne

serions-nous pas induits à penser que les degrés de science, dont nous avons l'expérience & la conception, ne sont aussi que des parties d'une intelligence universelle ?

DE toutes les objections contre l'idée d'un Dieu, la plus foible, ce me semble, est celle que l'on voudroit déduire du mélange de peines & de plaisirs auquel la vie humaine est exposée. Un Dieu, dit-on, devroit réunir toutes les perfections : ainsi, l'on ne peut croire à son existence, quand on apperçoit une limite, ou dans la puissance, ou dans la bonté de la première cause de notre destinée.

Un pareil raisonnement n'a rien de solide ; car, si l'on ne veut pas admettre comme une preuve de l'existence d'un Dieu, tout ce qu'on découvre de sage, d'harmonieux & d'intelligent dans l'univers, de quel droit pourroit-on en même temps se servir d'un contraste apparent entre la souveraine puissance & la souveraine bonté, pour attribuer la formation

du monde aux caprices du hasard, ou aux loix d'une aveugle nécessité? Seroit-il juste que les défauts d'un ouvrage fissent preuve contre l'existence d'un ouvrier, & que les beautés de ce même ouvrage ne favorisassent point l'opinion contraire? Nous serions justement fondés à raisonner d'une manière absolument inverse; car le désordre & l'imperfection nous représentant simplement une négation de certaines qualités, il faut que nous puissions faire un reproche général à l'ensemble; pour éloigner l'idée d'une main intelligente; au lieu que pour nous rapprocher de cette idée, il suffit qu'une seule des parties de l'objet que nous considérons, annonce l'art & le génie. Ainsi, quand nous entrons dans un palais, si nous y trouvons des marques distinctives de talent, nous attribuerons sa composition à un architecte; lors même que, dans une portion de l'édifice, nous ne distinguerions aucune trace d'invention.

J'ai déjà eu occasion de montrer comment on étoit conduit à des extrêmes

incompréhensibles, lorsqu'on entreprenoit de mettre en équation la bonté & la puissance d'un Être infini : ainsi , je ne m'arrêterai pas de nouveau sur cette proposition. J'ai fait voir qu'il n'étoit aucune hypothèse imaginable , d'après laquelle on ne pût encore dire qu'une parfaite puissance auroit dû produire une somme de bonheur de plus. Il est des idées qui paroissent contradictoires au jugement de notre esprit , uniquement parce que nous ne pouvons pas les appercevoir dans leur entier ; & nous découvrons cette vérité , non pas seulement en considérant les choses qui sont étrangères à notre nature , mais en arrêtant simplement notre vue sur les événemens & les affaires dont nous sommes les spectateurs journaliers. Qu'est-ce donc , quand nous essayons de soumettre à nos petits rapprochemens , les plus grandes & les plus vastes pensées ? C'est avec l'idée d'une puissance infinie , que nous refusons de croire à l'existence de la bonté infinie ; c'est avec l'idée de la sagesse infinie , que nous ne voulons

pas admettre l'existence de la puissance infinie ; c'est de plus , avec l'idée des chances infinies , que nous imaginons des systèmes absurdes sur la formation du monde : nous nous servons de l'infini pour tout , excepté pour placer au-dessus de nos têtes une intelligence , dont notre raison ne sauroit déterminer , ni les propriétés , ni l'essence.

On se perd dans un vague sans bords , quand on veut aller au-delà des limites de la puissance humaine : ainsi , après avoir réuni toutes les forces de notre ame & de notre esprit , pour nous pénétrer de l'existence d'un Dieu , nous ne devons pas nous épuiser en subtilités , pour essayer vainement de concevoir dans une juste acception , & sous des rapports évidens , les divers attributs d'un Être infini , qui n'a voulu se faire connoître à nous , que dans une certaine mesure & sous de certaines formes ; & c'est trop demander , que d'obliger les adorateurs d'un Dieu à se défendre contre ceux qui contestent son existence , & contre ceux qui disputent

sur la nature de ses perfections. Je n'ai garde de supposer aucun obstacle à l'exécution de ses volontés ; mais je serois rempli du même sentiment religieux , s'il m'étoit connu qu'il existe un ordre & des loix dans la nature des choses , que la puissance divine a la faculté de modifier , & qu'elle ne sauroit pas entièrement détruire. Je n'adorerois pas moins l'Être suprême , si , en même temps que ses divers attributs seroient dans une union constante , c'étoit néanmoins par des degrés , & par une sorte de succession , qu'il pût , ou qu'il voulût semer & féconder le bonheur ; je respecterois en silence les secrets qui échapperoient à ma pénétration , & j'attendrois , avec une soumission respectueuse , que le temps eût dissipé les nuages dont mes yeux sont encore environnés. Quoi donc ! toujours de l'ignorance & de l'obscurité ! Oui , toujours & toujours : telle est la condition des hommes , lorsqu'ils veulent franchir les limites tracées par les loix immuables de la nature ; mais les grandes vérités que nous

pouvons appercevoir, fussent pour notre bonheur & pour la règle de notre conduite. Il y a un Dieu ; tout me l'indique , & tout me l'annonce : mais je ne saurois découvrir , ni le mystère de son essence , ni les rapports intimes de ses diverses perfections. Je vois bien de la foule , le monarque entouré de ses gardes ; je connois ses loix ; je jouis de l'ordre qu'il fait observer ; mais je n'assiste point à ses conseils , & j'ignore le secret de ses délibérations. J'apperçois de même , qu'un voile impénétrable me sépare des desseins de l'Être suprême , & je n'entreprends point de les tracer ; je me remets , avec confiance , à la protection de cet Être que je crois bon & puissant , comme je m'abandonnerois au bras d'un ami , qui , au milieu d'une nuit profonde , & tandis que j'ai le pied dans l'abîme , me retireroit à lui , & calmeroit mon épouvante.

Dieu est comme le soleil , que nous ne pouvons fixer ; mais les yeux baissés , nous appercevons ses rayons & les bien-

faits qu'il répand sur toute la nature. Cependant, les hommes qui, par une défiance de leurs lumières, ou par la nature même de leur esprit, ne communiquent avec l'Être suprême que par un saint respect, ressentent encore davantage l'impression de sa grandeur : c'est au dernier degré, c'est à l'extrémité du levier, qu'on éprouve plus fortement sa puissance.

On considère l'assentiment général des nations & des siècles à l'opinion de l'existence d'un Dieu, comme une présomption remarquable en faveur de cette opinion ; mais une semblable preuve perdrait une partie de sa force, si l'on n'envisageoit pas en même temps, comme une sorte de phénomène moral, le rapport que tous les hommes peuvent avoir avec une idée si sublime, malgré la disparité sensible qui existe entre les différens degrés de leur esprit & de leurs lumières ; & cette observation conduiroit à penser, qu'au milieu des ténèbres dont l'idée d'un Dieu se trouve environnée, le sentiment devient notre

meilleur guide : il est, j'en conviens, la partie de nous-mêmes la moins réfléchie ; mais c'est aussi la plus innée, & celle qui, sous ce rapport, semble communiquer de plus près avec l'auteur de la nature.

La vue devance tous nos autres sens ; l'imagination se transporte au-delà : mais, comme elle est obligée de se tracer une route, le sentiment, qui franchit tous les intermédiaires, va plus loin encore.

Le raisonnement, dans ses efforts pour parvenir aux vérités d'une haute métaphysique, forme une chaîne dont les derniers anneaux se suivent plutôt qu'ils ne se joignent : l'esprit de l'homme n'étant pas assez subtil, assez délié, & en même temps assez étendu, pour unir toujours juste cette multitude infinie d'idées qui se rassemblent au terme extrême de notre méditation ; le sentiment est donc plus propre à l'intelligence de ces vérités sublimes, qui, n'ayant pas été composées par parties, s'il est permis de s'exprimer ainsi, ne sont pas susceptibles de section, & ne peuvent être

bien faibles que dans leur ensemble. Aussi, tandis que l'esprit s'égare souvent en vaines spéculations , & se perd dans le labyrinthe de la métaphysique , l'image d'un Être suprême se peint , se réfléchit , sans effort , dans un cœur simple & droit , & qui est encore en entier sous l'empire des loix de la nature : ainsi , l'homme sensible , comme l'homme intelligent , annoncent un Être suprême ; on ne peut le découvrir sans l'aimer ; on ne peut l'aimer sans le découvrir ; & cette réunion de toutes les facultés de notre ame vers une même idée , ce mouvement qui ressemble à une sorte d'instinct , doivent être rapportés à une cause première ; car il y a , pour tout , un premier modèle , & rien ne vient absolument de nous-mêmes.

C'est peut-être aussi le sentiment confus de ce premier modèle , qui nous ramène aux idées religieuses , lorsque le spectacle d'une vertu parfaite vient quelquefois frapper nos regards. Les hommes , à l'aide de leurs funestes systèmes , viendroient à bout

de tout anéantir, de tout altérer, que les douces espérances & les douces pensées qui naissent d'une profonde & sensible admiration, résisteroient encore à cette destruction. On voudroit en vain nous engager à considérer un pareil sentiment, comme le simple jeu d'une aveugle matière; tout, au-dedans de nous, semble nous inviter à lui chercher une plus noble origine. Ah! comment ne pas voir dans ces grandes qualités de l'homme, la noblesse de l'ame, l'élévation du génie, l'expansion brûlante de la sensibilité, l'amour constant de l'ordre, la touchante bonté! comment ne pas voir dans ce riche tableau le reflet d'une lumière céleste! comment ne pas croire, à cet aspect, qu'il y a quelque part une première intelligence, une première grandeur, une première beauté! Existe-t-il jamais de rayons sans quelque foyer de lumières? Je ne fais; mais entraîné par ces réflexions, il m'arrive quelquefois de considérer le beau moral, dont nous sommes les admirateurs, comme un degré, comme un premier rang dans

cette promotion qui doit approcher les êtres intelligens de la connoissance du souverain auteur de la nature ; & quand ce beau moral se trouve réuni , dans quelques personnes , avec un amour prématuré , avec un presensentiment de la nature divine , il y a , dans cet accord , un charme qui nous en impose , & une sorte de caractère inconnu qui attire notre respect : & c'est ainsi que toutes sortes de pensées , douces & sublimes , se rallient à l'image que nous nous formons de l'ame de Socrate & de celle de Fénelon.

En même temps , & par l'effet d'un pareil mouvement , on éprouve un sentiment douloureux , quand on fait qu'il existe des hommes ennemis de toutes ces idées ; des hommes qui aiment mieux se rabaisser avec la nature entière , en attribuant son origine au hasard , ou à une aveugle nécessité , que se résoudre à considérer les facultés spirituelles dont ils jouissent , comme une foible esquisse de la souveraine intelligence. Ainsi , au lieu de se servir de leur esprit , pour essayer de prêter de la force aux vérités

roit-on aller plus loin que le doute ; puisque , pour seul appui , pour seul guide dans nos jugemens , nous n'avons qu'une intelligence dont nous éprouvons continuellement la foiblesse ; puisque cette intelligence est susceptible d'une perfection graduelle , & que de nouvelles lumières se joignent sans cesse à celles dont nous sommes devenus possesseurs ? Il n'existe aucune proportion entre la mesure de nos connoissances & l'étendue sans bornes qui se déploie devant nous ; il n'en existe aucune entre la réunion de toutes nos forces & la profondeur des mystères de la nature : comment donc oserions-nous dire que les hommes sont parvenus au dernier terme de la science ? comment oserions-nous dire que , dans les temps éternels , il n'y a jamais eu , & il n'y aura jamais d'instrument plus pénétrant que notre foible raison ?

Cependant , lors même qu'on perdrait l'espérance de faire un pas de plus dans la haute métaphysique ; lors même qu'on persisteroit à trouver insuffisantes ou imparfaites les
diverses

diverses preuves de l'existence d'un Dieu ; comme on ne sauroit contester que tout autre système est environné de plus grandes obscurités , on n'auroit jamais qu'un doute pour résultat. Mais a-t-on jamais réfléchi à la puissance d'un simple doute, quand ce doute s'applique à une idée immense, & dont les relations sont sans bornes ? Qu'on essaie de se représenter une probabilité égale dans une circonstance où il s'agiroit du plus grand des intérêts dont cette vie d'un moment est susceptible , & l'on verra quelle force devrait avoir ce même degré de vraisemblance dans les rapports incommensurables du fini à l'infini ? ainsi , non pas une incertitude , mais la plus petite présomption de l'existence d'un Dieu, la plus légère apparence d'une semblable vérité , suffiroient au jugement d'une saine raison , pour fonder le système de religion & de morale adopté par les habitans de la terre. Oui, l'on pourroit faire encore une belle prière au sein du doute : ô Dieu , qui nous est inconnu ! ô puissance , qui est

vraisemblable ! ô bonté souveraine , dont mon cœur se fait une image , & dont il a tant le besoin ! Ah ! si tu existes , si tu vis dans ces célestes demeures que mon œil ne peut parcourir , si tu es le maître de ce magnifique univers , daigne accepter mon amour & mon timide hommage...

Ces pensées suffiroient , sans doute , pour inspirer du respect & de la crainte à des êtres qui ignorent ce qu'ils sont , & qui cherchent par - tout leur origine ; à des êtres qui ont tant à désirer , & qui ont de si petits sacrifices à faire ; à des êtres qui ne peuvent se passer de quelque espérance , & qui ont besoin , dans leur extrême faiblesse , de s'attacher à une idée fixe & dominante ; à une idée dont ils ressentent les liens , & qui leur serve d'amarre au milieu des balancemens & des agitations de leur esprit.

C'est peut-être parce que le temps du dernier éclaircissement est encore loin de nous , que beaucoup de gens s'exagèrent leurs propres doutes , & les confondent

souvent avec une incrédulité décidée. Je me représente , en imagination , une époque solennelle , où les habitans de la terre devroient être instruits du mystère de leur nature & du secret de leur avenir : je me figure encore que le jour de cette instruction est signalé par quelque phénomène propre à fixer toute notre attention ; & je suis intimement persuadé que , dans un pareil instant , les hommes les plus éloignés , en apparence , des idées religieuses , se montreroient inquiets , troublés , & reconnoitroient eux - mêmes , que ce qu'ils ont pris pour leurs vrais sentimens & pour une conviction parfaite , n'étoit qu'une opinion chancelante , mais étayée , dans ses dehors , par les appuis que lui prêtent l'amour-propre & le desir de se distinguer.

En même temps que je juge ainsi de la prétendue incrédulité de plusieurs personnes , je hasarderai une réflexion d'un genre différent : c'est qu'une foi distraite & superficielle , dans l'existence de Dieu , & dans les opinions qui dépendent de cette

grande idée , n'est pas équivalente , en force , à un doute contenu dans des bornes exactes ; & peut-être que si ces bornes étoient posées d'une manière assez distincte pour être rendues sensibles à toutes sortes d'esprits , la confiance religieuse d'une des classes de la société acquerroit un degré de plus.

J'entends faire une objection : ce doute cependant , ce doute dont tant d'hommes ne sauroient se défendre , n'est-il pas un argument contre l'opinion de l'existence d'un Dieu ? car un Être puissant , tel que nous le supposons , auroit été le maître d'inspirer une confiance générale & parfaite à une si grande vérité ; il n'avoit besoin , ni de recourir à des miracles , ni d'employer aucun moyen surnaturel ; il suffisoit de sa volonté. Je conviens que nous pouvons aisément ajouter , en imagination , plusieurs degrés à nos connoissances , ainsi qu'à notre bonheur ; mais cette condition de notre nature , dont les motifs nous sont inconnus , ne peut jamais être contraire

à l'idée de l'existence d'un Dieu : tout est limité dans nos propriétés physiques & dans nos facultés morales ; mais , bien avant ces bornes , nous voyons en nous l'ouvrage d'une intelligence suprême , & nous découvrons , à chaque instant , les traces d'une main divine : c'en est assez pour diriger nos opinions. Les raisonnemens incertains sur tout ce que nous pourrions être , ne sauroient jamais affoiblir les conséquences claires & distinctes qui naissent de ce que nous sommes.

Quand le Lapon , du fond de ses neiges , entend par hasard le retentissement éloigné d'un tonnerre , il dit que *le Dieu vit encore là haut sur la montagne* ; & c'est au milieu de la plus grande magnificence de la nature , c'est avec les lumières de la philosophie , que l'on voudroit rejeter l'idée de l'existence d'un Être suprême. Quel écart , quel abus malheureux de notre raison ! ô immensités des immensités , qui doivent accabler l'esprit le plus doué d'entendement & le plus hardi dans ses pensées ! ô immen-

sités des immensités ! c'est à vous à nous avertir que l'homme sage & raisonnable doit au moins être timide dans ses jugemens : ah ! que peut-il faire de mieux , que de se prosterner devant le maître du monde , & d'être frappé d'admiration au milieu du spectacle incompréhensible dont on l'a rendu le témoin ? que peut-il faire de mieux , que de se prendre , avec ferveur , à cette chaîne de miracles , de prodiges , & de beautés sans nombre , qui semblent vouloir le conduire à la connoissance du souverain auteur de la nature ? que peut-il faire de mieux , que de chercher à s'élever , par la méditation , à l'idée plus ou moins confuse de cet Être infini ? que peut-il faire de mieux enfin , que de s'attacher , de toutes ses forces , à l'opinion non - seulement la plus vraisemblable de toutes , mais encore à la plus grande , la plus douce , la plus pénétrante & la plus heureuse ? Ah ! si nous venions jamais à la perdre... on ne peut supporter cette image ; un voile funèbre paroîtroit jeté sur tous

nos sentimens , & un morne , un éternel silence sembleroit environner la nature entière : nous appellerions un consolateur , & il n'en existeroit plus ; un protecteur , un surveillant , & il n'y en auroit plus ; nous chercherions des espérances , & il ne s'en présenteroit plus..... Hélas ! ce n'est pas tout encore : une pensée effrayante s'empare de moi , & j'hésite un moment à la communiquer ; mais il me semble qu'on prête un nouveau degré de force aux idées religieuses , quand on démontre , de plusieurs manières , que les principes destructifs de ces mêmes idées conduisent à des résultats contraires à nos sentimens intimes , & qu'avant d'adopter un pareil système , nous aurions besoin de revêtir , pour ainsi dire , une nouvelle nature. Je vais donc finir ce Chapitre par une réflexion d'une grave importance , & digne d'inspirer la plus sérieuse attention.

S'IL n'y avoit point de Dieu , si ce monde , si l'univers entier n'étoient qu'une

production des chances infinies, ou la nature elle-même subsistant de toute éternité; & si cette nature, aveugle dans son ensemble, & privée de la conscience d'elle-même, n'avoit en même temps aucun guide, aucun supérieur; enfin, si tous ses mouvemens étoient l'effet nécessaire d'une propriété cachée à jamais dans sa propre essence, une pensée terrible viendroit alarmer notre imagination : nous n'aurions pas seulement à renoncer aux espérances qui font le charme de notre vie ; nous n'aurions pas seulement à considérer de près les ombres & tristes images de la mort, & d'un éternel anéantissement ; ces affreuses perspectives ne seroient pas la fin de nos dangers, le dernier terme de notre épouvante. En effet, les révolutions d'une nature aveugle étant plus inconnues, plus incalculables que les desseins d'un Être intelligent, il seroit impossible de découvrir sur quelle base repose, dans l'univers, la destinée des hommes ; il seroit impossible de préjuger si, par quelque une des loix de cette im-

périeuse nature , les êtres intelligens & sensibles sont dévoués à périr irrévocablement, ou à revivre sous quelque autre forme ; s'ils doivent connoître une fois de nouveaux plaisirs , ou souffrir un jour d'éternelles peines : la vie & la mort , le bonheur & le malheur peuvent appartenir indifféremment à une nature dont les mouvemens ne sont dirigés par aucune intelligence, ne sont enchaînés par aucune idée morale, mais dépendent uniquement d'une propriété aveugle , qui nous est représentée par ce mot sourd & terrible , *la nécessité*. Une telle nature seroit absolument semblable à ces rochers auxquels la Fable avoit attaché Prométhée , & qui étoient également insensibles , & aux cris de douleur de cet infortuné , & à la joie des vautours qui dévoroient son sein.

Ainsi , dans un pareil système , rien ne pourroit fixer notre opinion sur l'avenir ; rien ne pourroit nous garantir que les flammes dévorantes des astres de feu suspendus dans le firmament, ne fussent peuplées

par des êtres susceptibles du sentiment du malheur ; rien ne pourroit nous garantir que la partie sensible de nous-mêmes, cédant à quelque force inconnue, ne fût à son tour entraînée dans ces lieux de douleurs & de lamentations ; enfin, & l'on ne peut prononcer sans frémissement de semblables paroles ! rien, non, rien ne pourroit nous garantir que, par l'une des loix ou des révolutions d'une aveugle nature, des tourmens éternels ne devinssent notre cruel, notre épouvantable partage.

L'expérience momentanée de la vie nous inspireroit peut-être une sorte de tranquillité ; mais qu'est-ce dans l'immensité, que des calculs fondés sur les observations d'un si court intervalle ? Qu'est-ce qu'une espérance dont un instant rapide est l'unique caution ? Sommes-nous seulement certains d'avoir une juste idée du temps ? Les insectes ailés, qui vivent un seul jour, en considèrent le tableau comme l'état éternel de l'univers. Le mélange de douleurs & de plaisirs auquel l'homme est soumis sur la terre, n'est

point une représentation certaine de ce qui peut exister, de ce qui peut arriver, & dans d'autres temps, & dans d'autres lieux; car l'unité, l'égalité, la parité, toutes ces sources du vraisemblable, tous ces principes de nos jugemens, tiennent aux idées générales d'ordre & d'harmonie; & ces idées ne sont pas applicables à une nature soumise aveuglément aux loix aveugles de la nécessité.

Nous avons peine à nous assurer des desseins d'un Être suprême: cependant, par une sorte d'analogie, nous pouvons nous former une idée de la volonté divine; & notre esprit, nos sentimens, nos vertus, nous aident dans cette recherche; mais si nous étions les rejettons d'une nature insensible, nous n'aurions aucun lien avec les diverses parties de son immense étendue, & l'étude attentive de notre constitution morale ne pourroit nous éclairer sur les différentes révolutions dont l'univers matériel est susceptible. Nous découvrons seulement qu'il y auroit beaucoup moins de motifs pour

apposer, en imagination, des limites aux mouvemens variés d'une nature sans guide, que pour circonscrire de quelque manière le cours des actions d'un Être tout-puissant, mais infini pareillement dans les autres qualités dont son essence est formée; car les idées d'ordre, de justice & de bonté, qui naissent de la connoissance de ses perfections, semblent tracer un cercle au milieu de l'immensité, & fillonner une route que l'esprit de l'homme peut appercevoir. Oui, ces seules idées soumettent un grand espace à notre pensée, mais elles ne sont d'aucun usage, pour apprendre à connoître les mystères d'une nature insensible, & pour pénétrer le secret des mouvemens imprimés par une aveugle nécessité.

Répétons-le donc, à la suite de ces réflexions : tout seroit obscur; tout seroit, pour ainsi dire, au hasard dans le sort des hommes, si nous ne pouvions plus attribuer la marche & l'ordonnance universelle du monde, à la volonté puissante d'un Être intelligent, dont les perfections nous sont

représentées par nos sentimens & par nos pensées.

Enfin, lors même que dans le système d'une nature éternelle, on parviendrait à rassurer les hommes sur leur avenir; lors même qu'on parviendrait à leur montrer la mort, comme la cessation certaine de leur existence; lors même qu'on écarteroit absolument la possibilité d'une continuation ou d'un renouvellement de cette existence, par aucune espèce de sentiment ou de souvenir; il ne seroit pas évident que nous fussions sans intérêt aux tourmens des êtres sensibles, dans l'espace immense qui nous est représenté par l'image de l'infini & par celle de l'éternité. L'idée métaphysique qui nous détermine à placer le *nous* & le *moi* sur ce point imperceptible & mystérieux, qui réunit nos idées présentes à nos idées passées, & nos sentimens actuels à nos craintes & à nos espérances; cette idée métaphysique ne suffit pas pour nous rendre étrangers à toute autre destinée; elle ne suffit pas pour nous rendre indifférens aux effets inconnus qui peuvent

réfulter des révolutions d'une nature incon-
nue : les peines , les douleurs des êtres
animés dans les siècles des siècles ne nous
appartiennent point ; mais comme elles
n'appartiennent d'avance à personne , nous
avons à ces malheurs , encore abstraits en
cet instant , une part abstraite , qui échappe
au raisonnement , mais qui n'est pas nulle
pour nous.

Je conviens que , dans le système d'une
aveugle nature , le bonheur & le malheur ,
ou passagers ou sans fin , ont le même degré
de vraisemblance : mais quelle épouvantable
parité ! Pourroit-on considérer , sans frémir ,
l'idée terrible d'une semblable chance ?

Que vient-on donc nous dire , quand on
prétend que l'athéisme nous affranchit de
toute espèce de frayeur sur l'avenir ; je
n'en vois que là , je n'en apperçois que dans
ce lugubre système. Un Dieu , tel que mon
cœur se le représente , encourage , adoucit
tous mes sentimens ; je me dis : il est bon , il
est indulgent , il connoît notre foiblesse , il
aime à rendre heureux ; & je vois arriver la

mort sans épouvante, & souvent avec des espérances. Mais toutes les craintes, toutes les alarmes deviennent raisonnables, si je vis sous l'unique empire d'une nature insensible, & dont les loix & les révolutions sont inconnues; je cherche s'il est quelque moyen d'échapper à sa puissance, mais il n'en existe point : ni la mort, ni les ténèbres ne m'ouvrent une retraite : aucun lieu dans l'espace, aucun temps dans le temps, ne peuvent me servir d'asyle. Je réfléchis s'il est possible de trouver quelque part de la compassion & de la bonté ; mais dans cette immense éternité que je considère encore, il n'y a plus d'intelligence première, il n'y a plus d'ame universelle; une aveugle nature nous environne de par-tout, & nous domine impérieusement. Je lui demande en vain ce qu'elle veut faire de moi ; elle est sourde à ma voix. Que dis-je, ce qu'elle veut ! elle n'a point de volonté ; elle n'a point de sentiment ; elle n'a point de pensée ; son guide à elle-même est la nécessité ; son maître, une force irrésistible, dont l'éternel

mouvement est un éternel mystère. Ah ! quelle origine , quel protecteur , que cette nature indifférente à tous les êtres qui sortent de son sein ! Et quel affreux spectacle pour l'esprit de l'homme , que celui de la destruction de toute idée primitive d'ordre , de justice & de bonté ! Le dirai-je encore ? lors même que dans tous les systèmes , les portes de l'avenir devroient m'être fermées pour jamais , je serois moins malheureux , je serois moins atterré , si c'étoit à un père & à un souverain bienfaiteur que je dusse remettre le dépôt d'une vie que je tiendrois de lui ; cette dernière communication avec le maître du monde , adouciroit ma peine ; mes yeux , en se fermant , appercevroient sa puissance ; & perdant tout pour moi , je pourrois espérer qu'il resteroit encore le Dieu de ceux que j'aime ; je trouverois quelque douceur à penser que ma destinée est unie à sa volonté , que mon existence & les travaux auxquels je l'ai consacrée , forment un des points indestructibles de ses éternels souvenirs,

souvenirs, & que l'incompréhensible néant, dans lequel je vais être plongé, fait encore partie de son empire. Mais quand une ame sensible, quand une ame élevée, quand une ame, qui a joui quelquefois du sentiment de sa propre grandeur, connoîtroit avec certitude, qu'entraînée par un aveugle mouvement, elle va se dissiper d'elle-même, elle va périr toute entière dans des espaces, sans maître, & dans ces ténébreux abymes, où tout ce qu'il y a de plus vil sur la terre est indifféremment précipité; une semblable pensée, qui viendrait flétrir les plus grandes actions, & déshonorer la plus belle vie, seroit une source continuelle de tristesse & d'accablement. Ah ! sauvez - nous de ces effrayantes réflexions, opinion sublime & chérie de l'existence d'un Dieu tutélaire; remplissez, pénétrez notre ame du courage dont elle a besoin, de la consolation qu'elle cherche, & des espérances qui lui appartiennent; écarter de notre esprit, comme des fantômes funestes, toutes ces suppositions vaines, toutes ces erreurs du raison-

nement, toutes ces subtilités métaphysiques qui viennent se placer entre l'homme & son créateur. Et nous, pleins de confiance dans les premières leçons de la nature, prenons toujours pour guide ce sentiment intérieur, qui n'est pas la pensée, mais quelque chose de plus encore; il ne raisonne point, il ne juge point, il ne conjecture point; mais il est peut-être notre lien le plus étroit, notre communication la plus assurée, avec ces grandes vérités, retenues loin de nous, & auxquelles l'esprit seul ne peut jamais atteindre.



CHAPITRE XV.

*Sur le respect que la véritable philosophie
doit aux opinions religieuses.*

LE spectacle de l'univers , les méditations de notre esprit , le penchant de notre cœur , tout concourt à nous affermir dans la pensée qu'il existe un Dieu , auteur suprême de la nature ; & sans pouvoir atteindre à la conception de cet Être infini , sans pouvoir parvenir à nous former une juste idée de son essence & de ses perfections , le sentiment confus de sa grandeur , & l'expérience continuelle de notre foiblesse , sont autant de motifs impérieux qui , dans tous les pays & dans tous les âges , ont entraîné les hommes aux pieds des autels. Ces idées naturelles ont acquis une nouvelle force par les lumières de la révélation ; mais ce n'est point dans un ouvrage philosophique que l'authenticité de la religion chrétienne doit être approfondie : que pourroit-on , d'ailleurs , ajouter à l'instruction répandue dans les

livres composés en différens temps sur cette importante matière ? Toute discussion qui tient à des vérités , dont la justification repose sur des faits , se trouve nécessairement concentrée dans un espace fixe , dont les limites sont déterminées ; & l'on est obligé de suivre des traces battues , & de parcourir le même cercle , lorsqu'on veut marcher dans une route pratiquée depuis si long-temps. Je me bornerai donc à quelques réflexions générales , en faisant choix de celles qui peuvent s'adapter plus particulièrement au génie du siècle & à la modification que nos sentimens reçoivent des opinions dominantes ; car nos jugemens , comme nos impressions , varient avec les changemens qui surviennent insensiblement dans les mœurs & dans les habitudes : un temps est celui de l'intolérance & de la bigoterie ; un autre est celui du relâchement & de l'indifférence ; un autre celui d'un mépris orgueilleux pour les anciens usages : chaque siècle , chaque génération se distingue par un caractère d'esprit particulier ; caractère que

l'on prend quelquefois pour des idées nouvelles, tandis qu'il est communément l'effet naturel d'une exagération dans nos opinions précédentes. Les hommes sont sujets à des loix morales, semblables, à plusieurs égards, aux règles de la mécanique; & avec toute leur science & leur orgueil, ils nous rappellent ces enfans, qui, placés aux extrémités d'un long balancier, s'élèvent & se rabaisent successivement. Il ne peut y avoir de fixité que dans les sentimens modérés, les seuls qui se soutiennent par leur propre force; tous les autres ont une action empruntée, & cette action n'est jamais en parfait équilibre avec la vérité.

Il est dans la nature de toute espèce de révélation, de paroître moins évidente aux yeux de l'esprit, à mesure que les preuves de son authenticité s'éloignent; & si parmi les dogmes réunis à une doctrine religieuse, quelques-uns renfermoient un sens mystique ou surnaturel; si entre les formes de culte, adoptées par un Gouvernement & par les Chefs de l'église, quelques-unes ne sem-

bloient pas proportionnées à l'idée simple & majestueuse qu'on doit se former du maître du monde ; il ne seroit pas extraordinaire que cette constitution religieuse , considérée dans ses différentes parties , ne donnât naissance à des controverses ou à des partages d'opinion ; & il ne faudroit pas s'armer d'indignation contre ceux qu'un examen , fait avec bonne-foi , entraîneroit à des doutes ou à des incertitudes. C'est dans la mesure de notre entendement , c'est dans l'étendue de notre intelligence , que Dieu a jugé à propos de se manifester à nous ; ainsi , l'action de ces facultés de notre esprit ne sauroit lui déplaire. Mais il s'en faut bien que la raison abandonnée à elle seule , que sa perfection même , telle qu'on nous la représente sous le nom respecté de philosophie , doive conduire les hommes à aucune sorte de dédain pour le culte religieux en général , & à aucun éloignement particulier pour les opinions dont le christianisme est l'appui. Tous les enseignemens qui ramènent à l'adoration du Dieu de l'univers ,

sont dignes du respect de ses créatures : ainsi les personnes les plus disposées à contester l'authenticité des livres sacrés , devroient encore aimer une instruction qui semble se présenter aux dernières limites de la puissance de l'esprit , afin de secourir les hommes dans les efforts qu'ils font pour connoître Dieu d'avantage ; c'est la barque salutaire qui vient s'offrir au malheureux abandonné sur la surface immense des eaux , & où il cherchoit en vain à s'ouvrir un passage de ses mains débiles.

On ne sauroit disconvenir que les sentimens de reconnoissance & de respect qu'inspire l'idée d'un Dieu à l'homme le plus capable de méditation , ne s'unissent , d'une manière parfaitement intime , aux enseignemens de la religion chrétienne , tels qu'ils nous sont présentés dans le testament dépositaire de la doctrine évangélique ; & dans ces momens où , avec le desir du bonheur , & avec la timidité qui appartient à notre nature , nous cherchons à lier notre petitesse à la suprême grandeur , & notre

extrême foiblesse à la souveraine puissance, les perfections divines dont l'Evangile nous fait le tableau, encouragent nos espérances, & rassurent nos craintes; la religion nous montre au-dessus de nous tout ce dont nous avons besoin dans notre misérable condition, une souveraine bonté, une éternelle compassion, une intarissable indulgence: ainsi donc le dernier anneau de la foi chrétienne, comme le plus haut période de la méditation, atteignent au même terme; & la religion s'accorde avec la philosophie, dans les momens où celle-ci s'élève davantage.

Cependant, l'homme religieux & le déiste, unis, en quelque manière, par le faite de leurs pensées, se retrouvent encore ensemble, quand ils jettent leurs regards sur la société civile, & quand ils cherchent à déterminer les devoirs des hommes; car il n'est aucun esprit sage qui ne rende hommage à la morale de l'Evangile, & la philosophie ne sauroit en imaginer une plus belle, plus raisonnable, & plus conforme

à notre situation (1). S'il est donc vrai que les opinions, en apparence les plus opposées, se rapprochent à leurs extrémités; & s'il est vrai que l'adoration d'un Dieu, & le respect pour la morale, forment, en s'unissant, l'enceinte de la doctrine évangélique, qu'importe au philosophe raisonnable, que la foi chrétienne ait placé des repos entre ces deux grandes idées? & s'il croyoit pouvoir franchir de lui-même l'espace qui sépare l'homme de son créateur, par quel motif condamneroit-il, avec amertume, les sentimens de ceux qui s'attachent au système consolant d'intercession & de rédemption dont le Christianisme a posé les fondemens?

Enfin, lors même qu'on ne partageroit point toutes les opinions des interprètes de la doctrine chrétienne, ce ne seroit pas un motif suffisant pour rompre l'alliance religieuse qui doit exister entre les hommes;

(1) Je présenterai quelques réflexions sur cette vérité, dans un autre Chapitre.

alliance représentée & rendue authentique , dans chaque nation , par le culte public dont le Gouvernement a fait choix. Quelle idée faudroit-il donc se former du génie ou de la puissance d'un philosophe , qui , à l'aspect des cérémonies , des mystères , ou de quelques autres parties du culte public dont son esprit se trouveroit blessé , ne sauroit pas s'élever assez haut pour les considérer comme l'atmosphère , en quelque manière , des opinions religieuses ; & qui , détournant son attention de l'importance de ces mêmes opinions , ne conserveroit pas des égards pour toutes les dépendances de la plus sublime & de la plus salutaire des pensées ? Il est aisé cependant d'apercevoir que , pour la multitude des hommes , les devoirs de la morale , l'esprit religieux , & tous les hommages extérieurs rendus à la divinité , composent un ensemble si étroitement lié , qu'on risque d'ébranler la base de l'édifice , lorsqu'on attaque sa circonférence. L'imagination du vulgaire ne peut pas être guidée de la même manière

que le génie méditatif d'un solitaire ; & ce seroit commettre une grande erreur , que de vouloir captiver l'opinion de la multitude par les mêmes considérations qui suffisent à l'homme profondément penseur : il est un système de proportion assorti aux facultés diverses des êtres intelligens , comme il en est un applicable aux forces variées des êtres physiques.

Je ne connois donc rien de moins sage , que cette censure inconsidérée des cérémonies religieuses admises & respectées dans le pays où l'on vit : on croit ne faire aucun mal , quand on parle avec légèreté des divers symboles du culte public : cependant , si l'on observoit attentivement le genre d'esprit , & les premières habitudes de la plupart de ceux à qui l'on adresse de pareils discours , on connoîtroit combien il est aisé de les blesser dans le sentiment qui est la source de leur tranquillité , & la sauve-garde de leur conduite morale. Le libérateur de la Suisse enleva , d'une de ses flèches , la pomme placée sur la tête de son fils unique ;

mais qui peut se flatter d'imiter son adresse, ou de l'égaliser en bonheur ?

On ne contrediroit point ces observations , en alléguant que des hommes célèbres ont occasionné rapidement de grands changemens dans le culte de l'Eglise Romaine , sans affoiblir l'esprit religieux chez les nations où ces réformes ont été adoptées. L'origine , les circonstances , & les résultats d'une révolution si marquée dans l'histoire , n'ont aucun rapport avec la question présente : les réformateurs du seizième siècle , en prêchant une nouvelle doctrine , faisoient ouvertement profession d'un zèle religieux & d'une piété fervente : ainsi , en même temps qu'ils désapprouvoient une partie du culte établi , ils recommandoient plus rigidement toutes les idées fondamentales du Christianisme , & ils cherchoient même à introduire une sévérité de mœurs , qui s'étendoit jusques à la proscription de plusieurs plaisirs , qu'on n'avoit jamais condamnés : & en effet , si la nouvelle doctrine n'avoit pas été liée au plus

grand respect pour les principes essentiels de la religion chrétienne, elle n'eût jamais entraîné tant de sectateurs.

On ne peut donc établir aucune espèce de comparaison entre la censure exercée par les réformateurs, & les discours moqueurs ou méprisans de tous ceux qui insultent aujourd'hui à nos opinions les plus respectées ; ces hommes en si grand nombre aujourd'hui, sont tantôt excités par un libertinage d'esprit & de conduite, tantôt par l'amour-propre ou l'enthousiasme d'une fausse philosophie, & quelques-uns aussi sont séduits par l'air de noblesse attaché à des principes de conduite dont on est soi-même l'instituteur. Il y a quelque différence entre la marche grave & sérieuse des réformateurs, & les évolutions de tout genre d'un actif agresseur des opinions religieuses : celui-ci n'a garde de s'arrêter à éclaircir un point de doctrine, ou à disputer sur l'interprétation de quelque dogme ; c'est à la religion même qu'il en veut ; & s'il s'occupe de ses dehors, ce n'est que pour aller

jusques à elle ; il prend habilement ses avantages , & fait recourir à propos au ton superficiel de la plaisanterie : lequel a cela de très - dangereux , que présentant l'idée d'un jeu & d'un mouvement facile , il donne un air de confiance à ceux qui l'emploient , & leur ménage une sorte d'ascendant , en écartant toute idée d'un combat égal : on est disposé à croire que c'est par dédain , qu'ils se bornent à effleurer la matière ; l'on se rend lâchement à l'apparence de leur supériorité ; & ce qui est en eux foiblesse ou impuissance , leur tourne en considération.

Les hommes , pour exprimer leur reconnaissance au souverain maître du monde , & pour élever à lui leurs pensées , ont dû nécessairement recourir à tout ce que leur imagination a pu concevoir de plus grand & de plus majestueux : ainsi , quand on détache de ces signes imposans l'idée dont ils sont la représentation , & à laquelle ils servent de cortège , on ne nous montre plus alors qu'une gravité vaine & une pompe chimérique ; & il est aisé de faire ,

d'un pareil contraste , un sujet de ridicule : mais en agissant ainsi , loin qu'on ait à s'applaudir de son talent , l'on abuse , sans aucun esprit , de l'habitude contractée par le plus grand nombre des hommes , de vénérer dans son ensemble tout le système du culte rendu à l'Être suprême.

Cependant , les discours hardis ou légers qu'on s'est permis contre les opinions religieuses en général , ont fait une impression tellement progressive , qu'aujourd'hui les personnes qui respectent ces opinions sans faiblesse & sans sévérité , se trouvent entraînées à cacher ou à retenir , au milieu du monde , la manifestation de leurs sentimens , tant elles craignent de s'exposer à une sorte de pitié dédaigneuse , ou de courir le risque d'être soupçonnées d'hypocrisie. On a la liberté de parler de tout , excepté du plus grand & du plus majestueux objet d'intérêt qui puisse occuper les hommes. Quelle étrange autorité naît au milieu de nous de cette législation impérieuse , qu'on appelle les convenances & le bon ton ! & quelle

misérable & petite conspiration, que celle de la foiblesse contre la toute-puissance, & du néant contre l'immensité ! On se glorifie de connoître à quelle heure le Roi se lève , à quelle heure il part pour la chasse , à quelle heure il revient ; on est à l'affût des basses intrigues qui l'environnent , & qui élèvent ou rabaisent successivement ses ministres & ses courtisans ; on passe enfin sa vie à haleter à la suite de ces objets de vanité & d'esclavage ; on les amène & ramène sans cesse dans la conversation ; & l'on proscriit , sous le nom de mauvais goût , l'expression la plus instantanée & la plus fugitive , qui pourroit rappeler l'univers & son admirable harmonie , l'univers & son souverain maître , l'univers & l'Être suprême , qui nous a enrichis de tous les dons de l'esprit & de la pensée ; nous oublions ce qu'il y a d'essentiellement beau dans ce *nous* , dans ce *moi* , notre idole chérie , pour arrêter uniquement notre attention sur le boursoufflement factice qui naît de nos prétentions & de notre vanité.

Ingrats

Ingrats que nous sommes ! nos regards ,
 notre parole , notre intelligence , notre
 volonté , tous nos sens , toutes nos pensées ,
 rien n'est de nous ; notre existence , nos
 facultés , tout notre être , sont le sceau ,
 sont l'empreinte d'une puissance inconnue ;
 nous sommes , s'il est permis de s'exprimer
 ainsi , revêtus en entier de sa livrée ; &
 c'est le nom de notre maître & de notre
 bienfaiteur , que nous n'osons plus pro-
 noncer ! C'est à vous qu'est due cette fausse
 honte ; c'est à vous qu'il faut l'imputer ,
 à vous qui avez , les premiers , répandu de
 la dérision sur les sentimens les plus res-
 pectables ; à vous qui , en employant dans
 vos combats les armes légères du ridicule ,
 avez donné de la confiance aux plus petits ,
 & aux plus foibles d'entre les hommes , &
 vous êtes ainsi fait suivre d'une nombreuse
 soldatesque ; prise dans tous les rangs de
 la société & dans tous les âges de la vie .
 C'est ainsi que l'on compte aujourd'hui ,
 parmi ceux qui opposent un souris mépri-
 sant aux opinions religieuses , une multitude .

de jeunes gens , incapables souvent de la moindre contention d'esprit , & qui , peut-être , n'enchaîneroient pas ensemble deux ou trois propositions abstraites. On se sert adroitement , & presque avec perfidie , des premiers efforts de l'amour-propre , pour persuader à ces commençans qu'ils sont en état de juger , d'un coup-d'œil , les graves questions dont la méditation la plus exercée n'a jamais pu pénétrer la profondeur ; enfin , tel est , en général , le ton tranchant & décisif des hommes irréligieux de notre siècle , qu'en les entendant murmurer avec tant de hardiesse sur les désordres de l'univers , & sur les torts de la providence , on est seulement surpris de les trouver si distans , pour la stature , de ces géans agresseurs du Ciel , dont la Fable nous a tracé la peinture.

Je crois cependant que si le dédain pour les idées religieuses ne formoit pas un contraste piquant avec l'opinion générale , ceux qui font profession d'un pareil mépris ne tarderoient pas à adopter un autre sen-

timent ; ils ne font qu'une attention superficielle au danger de leurs maximes , tant qu'ils se croient encore dans l'opposition : mais s'ils obtenoient jamais la majorité , n'ayant plus alors de lien d'amour-propre avec leurs principes , ils en reconnoitroient l'inconvénient , & se hâteroient de les profcrire.

Il est , sans doute , un grand nombre de personnes estimables , qui , en aimant les vérités & les préceptes de la religion , sont en proie à des doutes & à des incertitudes , & qui deviennent ainsi les premières victimes des agitations de leur esprit : mais les hommes d'un semblable caractère ne visent à aucune domination ; ils aimeroient , au contraire , à se raffermir , par l'exemple de ceux dont la confiance est plus assurée ; ils considéreroient avec intérêt , ils contempleroient même avec respect , des sentimens qu'ils auroient le malheur de ne pas adopter avec une force suffisante ; ils feroient des efforts pour rapprocher leurs timides espérances de cette persuasion courageuse

qu'inspire le Christianisme, & dont ils voudroient se sentir pénétrés : oui, l'enthousiasme même de la piété excite leur envie, tant il est plus doux de céder aux mouvemens d'une imagination sensible, que de lutter de sang-froid contre les opinions propres à répandre le bonheur. Aussi, dans le nombre des personnes que je viens de dépeindre, s'il s'en trouvoit à qui la nature eût accordé quelque pouvoir, ou par les dons de l'esprit, ou par ceux de l'éloquence, elles se garderoient bien d'en faire usage, pour troubler le repos de ces âmes paisibles, qui s'abandonnent, avec confiance, à la douce émotion d'un sentiment religieux. Un homme sage ne se permet jamais de semer la tristesse & le découragement, pour la ridicule vanité de se montrer un peu élevé au-dessus des opinions communes, ou pour le plaisir de faire des distinctions plus ou moins ingénieuses sur quelques parties de la religion établie; de même qu'il seroit insensé d'arrêter une armée dans sa marche, pour

discuter , en professeur subtil , la parfaite justesse de ton des divers instrumens de la musique guerrière , qui anime les soldats au combat. Et c'est sous ce rapport , qu'à mes yeux , les discours hardis ou légers de plusieurs philosophes , me paroissent pécher par le côté auquel ils aspirent le plus , c'est-à-dire , par la hauteur & l'étendue des vues.

Je ne dis rien à ceux qui s'élèvent contre l'opinion même de l'existence d'un Dieu. Ah ! s'ils sont assez malheureux pour fermer les yeux à cette resplendissante lumière ; s'ils ont l'ame assez desséchée pour n'être plus accessibles aux vérités consolantes qui découlent d'une si grande idée ; s'ils sont devenus sourds à la voix touchante de la nature ; s'ils se fient davantage à leurs faibles raisonnemens , qu'aux avertissemens de leur sentiment intime , qu'ils ne répandent pas du moins leur désastreuse doctrine ; semblable à la tête de Méduse , elle transformeroit tout en pierres. Qu'ils éloignent de nous ce monstre effrayant , ou qu'ils ne fassent entendre ses sifflemens lugubres

que dans les affreuses solitudes dont leur cœur présente le spectacle : oui , qu'ils fassent grace à la race humaine , & qu'ils prennent pitié de l'abandon où elle seroit plongée , si l'on obscurcissoit la lumière qui brille sur nos têtes , & qui nous sert à tous de guide & de fanal : enfin , s'ils croient de bonne-foi que la morale peut s'accorder avec l'athéisme , qu'ils en donnent une première preuve en gardant le silence ; ou s'ils ne peuvent s'abstenir de publier leurs opinions , qu'un reste de générosité les engage à avertir du danger de ces enseignemens , en plaçant au frontispice de leurs ouvrages , cette terrible inscription du Dante : *Lasciat' ogni speranza voi ch' entrate.*



CHAPITRE XVI.

*Suite du Chapitre précédent. Réflexions
sur l'intolérance.*

LA surface de la terre représente , à peu près , la deux cent quarantième partie de l'étendue superficielle des divers globes opaques qui décrivent un cercle autour de l'astre de feu placé au centre de notre univers.

Les étoiles fixes sont autant de soleils qui , selon toutes les apparences , servent également à éclairer & à féconder différentes planètes semblables à celles dont nous avons connoissance.

Un fameux astronome (1) a découvert , de nos jours , cinquante mille de ces étoiles dans une zone de quinze degrés de longueur & deux de largeur ; espace qui répond à la treize cent soixante-quatorzième partie de la sphère céleste.

(1) M. Herschel.

Ainsi , en supposant qu'on aperçût un nombre égal d'étoiles dans toute autre section pareille du firmament , la quantité dont nous aurions connoissance s'éleveroit à près de soixante-neuf millions.

Et si chacun de ces astres étoit le centre d'un système planétaire , semblable à-peu-près à celui dont nous faisons partie, nous aurions l'idée de l'existence d'un nombre de globes habitables, dont l'étendue seroit de seize à dix-sept mille millions de fois plus considérable que la surface de la terre (1).

(1) On pourroit dire que les cinquante mille astres solaires aperçus par M. *Herschel*, étant un résultat d'observations dirigées vers la voie lactée, on ne doit pas s'attendre à en découvrir un aussi grand nombre dans toutes les autres parties du Ciel, d'une pareille étendue ; mais indépendamment des cinquante mille étoiles que M. *Herschel* a distinguées clairement, il évaluoit à près du double toutes celles qu'il n'avoit aperçues que par momens, faute d'une lumière suffisante. Voyez les *Transactions philosophiques de la Société royale de Londres*, de l'année 1784. M. *Herschel*, probablement, a fait depuis ce temps-là de nouvelles découvertes ; mais je n'en suis

Cependant l'art ingénieux qui nous aide à parcourir les voûtes du Ciel , est susceptible d'un progrès nouveau ; & , à l'époque de sa plus grande perfection , l'espace dont nos connoissances astronomiques auront pris possession , ne fera jamais qu'une foible portion de la vaste étendue dont notre imagination peut se former une idée.

Enfin , cette imagination elle-même , comme toutes nos facultés intellectuelles , n'est peut-être qu'un simple degré des forces infinies ; & les tableaux qu'elle nous présente , ne sont qu'une image imparfaite de l'existence universelle.

Que devient donc notre petite terre , au milieu de ces immensités dont l'esprit humain essaie en vain de s'emparer ? Qu'est-elle déjà relativement à cette quantité de globes terrestres dont nous pouvons former le calcul , à l'aide de nos découvertes ,

pas instruit : je vois , dans son rapport à l'illustre Société dont il est membre , qu'il considérerait le nouveau télescope comme étant encore *dans l'enfance* ; ce sont ses propres expressions.

ou dirigés du moins par des présomptions raisonnables ?

Seroient-ce donc les habitans de ce grain de sable , seroit-ce un petit nombre d'entre eux , qui auroient le droit de prétendre que seuls ils connoissent la manière dont on peut adorer le souverain maître du monde ? Leur demeure est un point dans l'infinité de l'espace ; la vie dont ils jouissent est un des momens innombrables qui composent l'éternité ; ils vont passer comme un éclair dans cette route des siècles , où les générations des générations se sont perdues , & où d'autres sont prêtes à disparaître. Comment donc oseroient-ils annoncer à tous les âges présens , à tous les temps à venir , qu'on ne peut éviter les vengeances célestes , si l'on s'écarte de quelques lignes des usages & des pratiques de leur culte ? Quelle idée se font-ils des rapports établis entre le Dieu de l'univers & les atômes dispersés dans le vaste empire de la nature ? Qu'ils lèvent , s'ils le peuvent , de leurs foibles mains , une des

extrémités de ce voile qui couvre tant de mystères ; qu'ils considèrent un moment les prodiges qui roulent sur leurs têtes ; qu'ils essaient de parcourir cette immensité effrayante que leurs regards ne peuvent pénétrer , que leur imagination ne peut enceindre ; & qu'ils jugent si c'est à la forme extérieure de leurs respects , au bruit de leurs instrumens , aux intonnations de leurs cantiques , & à la pompe de leurs cérémonies , que ce Dieu tout-puissant parvient à les reconnoître , & à distinguer leurs hommages. Seroit-ce donc par l'orgueil de nos opinions , que nous croirions pouvoir atteindre à l'Être suprême ? Il est plus doux , il est plus raisonnable de penser que tous les peuples de la terre ont accès auprès de son trône ; & que le souverain maître du monde a permis de s'élever à lui , par un sentiment profond d'amour & de reconnaissance , le plus sûr & le plus étroit lien entre l'homme & son créateur.

Sans doute , il faut un culte public soumis à des règles constantes ; il faut attacher à

des symboles distincts une adoration dont les caractères essentiels ne doivent point varier, afin que le sentiment de la multitude, ému si promptement par les objets extérieurs, ne soit jamais exposé à aucune altération; il faut que les esprits foibles trouvent aisément leur route, & qu'on éloigne d'eux les sujets de doute & d'incertitude; enfin, il est à désirer que les citoyens unis par les mêmes loix & par le même intérêt politique, le soient encore par un même culte, afin que le saint nœud de la religion les embrasse tous d'une égale manière, & que les principes de l'éducation s'entretiennent & se fortifient par l'autorité de l'exemple. Mais comme la morale est la première loi des princes, & que toujours claire & distincte dans ses motifs & dans ses instructions, elle doit précéder les combinaisons incertaines de la politique & l'emporter sur ses conseils; il n'est jamais permis au souverain de marcher vers le but, même le plus sage, par aucun moyen d'injustice & d'oppression; & je crois que cette règle

s'adapte également, & aux opinions des hommes, & à leurs propriétés. On pourroit aisément concevoir un système de distribution dans les fortunes, plus convenable que tout autre à la richesse publique, & à la puissance de l'Etat ; mais si cette connoissance doit influer sur la conduite générale d'un Gouvernement, elle ne lui donne jamais le droit d'arranger à son gré la part des citoyens, & de recourir à l'autorité pour en fixer la mesure. Le même principe s'applique avec plus de force encore aux opinions : il est raisonnable de chercher à diriger leur cours par des moyens lents, doux & sages ; mais le système d'unité qui conviendrait le mieux à un Etat, cesseroit à l'instant d'être un bien, si, pour établir ce système, on avoit recours à la violence ou à la plus simple contrainte : c'est la première des propriétés que celle de son sentiment ; c'est la plus respectable des dominations que celle de sa conscience.

J'entends parler aujourd'hui de la réunion d'une tolérance civile à une intolérance

religieuse ; par l'une on autoriseroit l'existence des Protestans dans les pays catholiques, ou celle des Catholiques dans les pays protestans ; & par l'autre on interdiroit toute espèce de culte qui ne feroit pas conforme aux instituts de la religion dominante : mais si le nombre des dissidens étoit ou devenoit considérable , une partie d'une nation seroit sans culte ; & le Gouvernement ne pourroit-s'y montrer indifférent , puisqu'il lui importe de maintenir avec soin tous les appuis de la morale.

Il n'y a plus rien à dire sur l'intolérance , quand on la considère dans ses excès. Nous savons tous aujourd'hui ce que l'on doit penser des duretés & des persécutions dont l'histoire nous a transmis la mémoire ; nous savons tous le jugement qu'il faut porter , de tant d'actes d'intolérance & d'inhumanité , dont on s'est glorifié si long-temps ; & l'on ne peut se défendre d'un sentiment profond d'indignation , à l'aspect des bûchers qu'on allume encore de nos jours autour de ces malheureux dispersés sur la terre , & dont

Jésus-Christ lui-même , au sein de la douleur , disoit avec tant de bonté : *Père , pardonne-leur , car ils ne savent ce qu'ils font.* Il est temps d'abolir pour jamais ces affreuses coutumes , ignominieux souvenirs de nos anciennes frénésies. O Dieu , ce sont tes créatures qu'on oseroit tourmenter en ton nom ! c'est l'ouvrage de ta pensée qu'on se proposeroit d'immoler à ta gloire ! c'est ce bonheur que tu as soigné de tes mains paternelles , que l'on voudroit lacérer pour te plaire ! Petits tyrans , farouches inquisiteurs , il vous seroit commode , avec un cœur endurci , d'obtenir les faveurs du Ciel en mutilant les membres , en déchirant le sein de ceux qui ne peuvent tenir à vous que par un sentiment de pitié dont l'émotion vous est inconnue : mais le Dieu de bonté qui règne sur la terre , rejette de telles offrandes , & voit avec horreur ces sacrifices humains. Qui pardonnera donc l'erreur , si ce ne sont pas des hommes qui se trompent sans cesse ? Hélas ! si la justesse de l'esprit , si la perfection de la raison , si l'exactitude

du jugement étoient les seuls titres à la bienfaillance céleste , il n'est aucun de nous qui ne dût détourner à jamais ses regards de toute espérance.

Ceux qui se flattent superbement de connoître seuls le culte agréable à l'Être suprême , perdent tous leurs droits à notre confiance , au moment où , guidés par un esprit d'intolérance , ils s'éloignent si visiblement du caractère que doit leur inspirer l'idée d'un Dieu souverain protecteur de la foiblesse humaine. Mais l'absurde prétention d'inspirer de la foi par des actes de rigueur ou de sévérité , a été si souvent & si facilement combattue , que je ne m'arrêterai point sur un principe dont le plus simple bon sens découvre la vérité. Je ferai seulement une observation bien propre , ce me semble , à intimider la conscience des prêtres inquisiteurs , & de tous ceux qui adoptent leurs maximes. Les opérations de l'esprit ne pouvant être modifiées que par le raisonnement , tous les desseins formés pour remplir ce but avec violence , sont
une

une atteinte portée au dogme de la spiritualité de l'ame, & une association indirecte au système des matérialistes ; car il faut croire à l'identité de la matière & de la pensée, pour avoir acquis le droit de présumer que l'empire exercé sur nous par des traitemens rigoureux, peut avoir une influence sur nos opinions ; & il faut considérer l'homme comme un être gouverné par des loix mécaniques, pour être autorisé à imaginer qu'avec des instrumens de douleur, on peut exciter une sensation qui réponde, par des voies inconnues, à l'action du jugement & au sentiment de la persuasion.

C'est parce que les élans d'un cœur indigné, sont plus puissans que les mouvemens de la raison offensée, qu'on s'élève avec chaleur contre l'intolérance ; car, sans ce motif, c'est uniquement du mépris qu'on ressentiroit pour une semblable domination, tant elle annonce une singulière petitesse d'esprit. Qui peut se souvenir sans pitié de ces dissensions si long-temps entretenues,

H h

où des hommes tantôt foibles & tantôt aveugles , se réunissoient par dévotion , à l'amour - propre & aux décrets intelligibles de quelques importans controversistes ? Toutes ces disputes paroissent insensées , quand on les examine de sang-froid ; & il ne faut qu'isoler un moment de semblables querelles , en les plaçant par la pensée au milieu de l'univers , pour en découvrir toute l'absurdité & le néant.

Mais c'est en répandant les lumières , c'est en multipliant les instructions , qu'il faut guérir de l'enthousiasme & de l'intolérance ; & l'on doit se tenir en garde contre les dangereux services que l'esprit d'indifférence est toujours prêt à nous rendre : on ne fait que changer nos maux , on ne fait que remplacer un inconvénient par un autre également funeste , lorsqu'on veut détourner d'un zèle exagéré , en détruisant les idées qui servent de fondement aux sentimens religieux. Il ne subsisteroit aucune opinion saine , aucun principe estimable , si les diverses erreurs qui s'y attachent

en étoient séparées d'une main violente , ou mal-adroite ; & si le mélange continuel de bien & de mal , qui se trouve par-tout dans l'ordre moral , devenoit le sujet d'une aveugle proscription.

Reconnoissons hautement les bienfaits dont nous sommes redevables aux écrivains distingués, qui ont défendu avec zèle & avec force la cause de la tolérance ; c'est un service à ajouter à tant d'autres qu'il est juste de rapporter à l'admirable réunion des lumières & de l'éloquence : mais permettons - nous aussi de faire observer que plusieurs de ces écrivains ont perdu une partie du mérite qui leur appartenoit , en cherchant à déprimer la religion , pour atteindre au but auquel ils vouloient parvenir ; une telle manière n'étoit pas digne de philosophes éclairés , qui doivent plus que personne assigner à la raison ses limites , & ne jamais désespérer de son empire. Que seroit-ce si , parmi ceux qui attaquent avec justice la tyrannie exercée contre les consciences , il se trouvoit des hommes into-

lérans eux-mêmes dans la défense de leurs systèmes ? Que seroit-ce si on pouvoit leur reprocher d'avoir du mépris , & quelquefois de la haine , pour ceux qui ne se rangent pas sous leurs enseignes , & si par des inculpations trop légères de puillanimité ou d'hypocrisie, ils jettoient ainsi de la défiance sur le caractère & sur les intentions de ceux qui n'adoptent pas leurs sentimens ? Quelle singularité encore dans un genre différent , si , oubliant quelquefois leurs opinions , & en contradiction , sans y penser , avec leur propre incrédulité , ils faisoient bruit des malheurs auxquels l'humanité est assujettie , & déployoient à nos yeux les désordres prétendus de l'univers, pour en faire ensuite un reproche au Dieu dont ils contestent l'existence , & pour se jouer d'une providence à laquelle ils n'ont point de foi ? On diroit qu'après avoir renversé l'empire de la divinité , pour rester les seuls législateurs du monde , ils se lassent de n'avoir plus de rival , & voudroient relever le temple qu'ils ont détruit , pour y insulter encore à une

vaine idole. Quelle autre singularité, enfin, que cette irritation contre ceux qui résistent à leurs enseignemens ; tandis que dans le système du fatalisme , la raison ne conserve point d'empire , & que les maîtres , comme les disciples , sont soumis également aux loix de la nécessité ?

C'est une belle chose , que d'exercer une autorité sur les esprits par la puissance de la parole ; car une telle autorité ne finit dans aucun lieu , ni dans aucun temps : mais pour avoir le droit de régner sur un si grand espace , il faut savoir renoncer aux opinions de mode , aux conseils de la vanité , aux instigations de l'amour-propre , & se pénétrer en entier de cet intérêt universel & durable , le bonheur de l'humanité.

Je ne voudrois interdire aucun sujet aux sages , aux philosophes , aux hommes dignes de diriger nos jugemens ; car il y a par-tout quelques abus ou quelques préjugés , & l'on ne peut en hâter la destruction , sans faire un pas de plus vers la raison & vers la vérité : mais de même

qu'il y a une philosophie pour la pensée, il en est une aussi pour l'action & pour la conduite. Ainsi, je souhaiterois que les hommes d'un esprit étendu, & qui découvrent, mieux que personne, comment tout se tient dans l'ordre moral, n'attaquassent qu'avec prudence, & dans un temps opportun, tout ce qui communique, de quelque manière, avec les opinions les plus essentielles au bonheur; je desirerois qu'un sentiment de respect pour ces opinions s'unît à la censure que l'on croiroit devoir faire du zèle exagéré ou des superstitions dangereuses; & je voudrois enfin, qu'une intension sage servît toujours de médiateur entre les anciennes & les nouvelles idées.

Il s'en faut bien qu'un pareil vœu soit constamment satisfait; & l'on ne peut s'empêcher de s'affliger, en considérant l'esprit de la plupart des personnes qui écrivent depuis long-temps sur la religion: les unes cherchent plus ou moins adroitement à tout détruire, ou à relâcher du moins les liens

qui unissent l'homme à l'idée d'un Être suprême ; & les autres , renfermées dans quelques idées mystiques , comme dans un antre obscur , lancent aveuglément des foudres & des anathèmes contre toute espèce de doute & d'incertitude , & confondent , dans leurs rigoureuses censures , les idées accessoires avec les opinions principales.

Cependant , en suivant deux routes si opposées , on a malheureusement un égal intérêt à ranger sur la même ligne , les principes essentiels de la religion , & le plus petit des symboles destinés à la représenter ; mais c'est par des motifs bien différens , qu'on se plaît dans une pareille assimilation ; les uns en entretiennent l'idée , dans la vue de faire servir le zèle religieux à la défense de toutes les circonstances du culte dont ils sont les ministres ou les interprètes ; & les autres , guidés par un sentiment d'amour-propre , admettent , sans répugnance , une pareille confusion , afin de se persuader qu'ils ébranlent la religion même , au moment où ils se bornent à l'attaquer dans tout ce

qu'elle a de plus foible. Il y a quelque chose à redire à l'une & l'autre tactique.

Nous avons besoin , plus que jamais , qu'on nous attache aux opinions religieuses par des discours sages & mesurés , par une éloquence douce & proportionnée à nos forces , & par cet heureux mélange de la raison & de la sensibilité, véritable caractère de la morale évangélique. C'est à de telles conditions seulement, que l'on peut affermir aujourd'hui l'empire des vérités salutaires : on entraîne aisément au-delà du but , lorsque l'esprit humain n'est pas encore en état de marquer aucune limite ; mais le progrès journalier des lumières oblige à plus d'exactitude : il faut alors nécessairement resserrer le pouvoir de l'imagination , pour élever à sa place l'autorité de la raison : il est encore permis de l'animer, cette raison ; il est encore utile de le faire ; mais on ne peut plus la travestir. Les idées fausses sont les seules qui aient besoin du secours de l'exagération ; on diroit que d'elles-mêmes elles cherchent les extrémités , afin que

l'esprit & le bon sens ne puissent pas les environner, & découvrir ainsi leur côté foible.

Je dois faire une dernière observation. Ceux qui, pour nous affranchir de la superstition, s'appliquent à relâcher tous les liens religieux; & ceux qui, pour affermir ces liens, ont recours à l'intolérance, manquent réciproquement le but qu'ils se proposent. La haine, si naturelle pour toute espèce de gêne & de contrainte dans ses opinions, éloigne de la religion les personnes qu'on amène insensiblement à considérer ce beau système, comme le motif ou l'excuse d'un aveugle esprit de persécution. Et les attaques dirigées contre les opinions religieuses en général, engagent les âmes sensibles à s'attacher davantage à toutes les pratiques qui leur paroissent une formule de respect ou d'adoration; comme on ne veut rien négliger près d'un ami, comme on redouble de zèle pour lui, au milieu de ceux qui le poursuivent sans ménagement & sans réserve.

Rapprochons-nous donc, il en est temps, réunissons-nous, pour rendre à l'Être suprême un culte fidèle ; & que ce culte soit toujours digne de la grandeur du maître du monde : laissons-là les rigueurs ; laissons-là les idées superstitieuses : mais considérons, avec la même crainte, cette indifférence coupable, la cause de tant de désordres, le prétexte de tant de malheurs ; & quand nous aurons affermi l'empire d'une saine raison, aimons-en davantage les opinions utiles que nous aurons épurées des erreurs qui les accompagnent, & repoussons, de toutes nos forces, l'entreprise imprudente de ceux qui voudroient nous enlever nos espérances, pour nous préserver des écarts de notre imagination. Oui, une religion dégagée des passions des hommes, une religion dans sa beauté pure, doit nous demeurer ; l'ordre public, le bonheur particulier, la réclament également, & toutes nos réflexions nous portent à élever nos cœurs vers l'Être tout-puissant, dont la nature entière nous retrace l'existence :

cette religion bien entendue, loin d'être le principe nécessaire d'aucune dureté, d'aucune violence, doit être le soutien de toutes les vertus sociales, & de tous les sentimens doux & indulgens; c'est ainsi qu'il faut nous la présenter: c'est ainsi qu'il faut nous apprendre à l'aimer. Nous ne sommes point appelés à contraindre les opinions des autres; nous ne sommes point appelés à donner des loix tyranniques à la pensée; & nous devons observer, nous devons remarquer attentivement, que la religion sage & modérée dans son action, ne parvient elle-même à nous guider dans la route du bonheur & de la vertu, qu'en s'adressant également à notre cœur & à notre esprit, & en ne se lassant jamais de nos refus.



CHAPITRE XVII.

Réflexions sur la morale chrétienne.

C'EST sur une matière souvent traitée, que je vais hasarder un petit nombre de réflexions; la suite de mon sujet m'y conduit naturellement : mais afin d'éviter, autant qu'il est possible, de rentrer dans les idées généralement connues, je me bornerai à considérer la morale de l'Evangile sous les points de vue qui me semblent particuliers à ce cours sublime d'instruction.

Le caractère le plus distinct de la morale chrétienne, c'est le prix éminent qu'elle attache à l'esprit de charité. Les anciens ont sans doute honoré les vertus bien-faisantes ; mais cette manière de confier sans cesse le pauvre & le foible à la protection, à la tutèle, & aux secours efficaces du riche & du puissant, appartient essentiellement à la morale de notre religion. Avec quel soin, avec quel amour, le législateur des Chrétiens revient, sans se lasser,

au même sentiment & au même intérêt ! la plus douce émotion , la plus tendre pitié prêtent à ses paroles une onction persuasive : mais j'admire , sur-tout , l'imposante leçon qu'il nous donne , en développant à nos yeux l'étroite union établie entre nos sentimens pour l'Être suprême & nos devoirs envers les hommes. Ainsi , après avoir appelé l'amour de Dieu , *le premier commandement de la loi* , l'Evangile ajoute : *& le second , qui lui est semblable , c'est d'aimer son prochain comme soi-même.* Le second qui lui est semblable ! quelle simplicité , quelle étendue dans cette expression ! Est-il rien de plus touchant ni de plus sublime, que d'offrir continuellement à notre esprit l'idée d'un Dieu prenant à lui la reconnaissance des malheureux ? Où trouver , où chercher aucun principe de morale dont l'influence pût jamais être égale à une si grande pensée ? Le pauvre , l'homme infortuné , quelle que soit l'abjection de son état , paroît environné d'une auréole sacrée , lorsque l'amour de l'humanité devient une

expression des sentimens que nous portons au souverain maître de la nature ; & notre esprit cesse de se perdre dans l'immensité du Dieu de l'univers, quand nous espérons entretenir une relation habituelle avec l'Être suprême , par les services que nous rendons aux hommes, nos semblables ; & c'est ainsi qu'une seule pensée répand sur nos devoirs une clarté nouvelle , & donne en même temps aux idées métaphysiques , une substance assortie à la foiblesse de nos organes.

La justice, le respect pour les loix & les devoirs envers soi-même , peuvent tenir, de quelque manière, à la sagesse humaine ; la bonté seule , entre toutes les vertus , présente un autre caractère ; il y a dans son essence quelque chose de vague & d'indéterminé , qui nous en impose ; elle semble avoir un rapport avec cette intention , avec cette idée première que nous sommes obligés de supposer au Créateur du monde , quand nous voulons trouver un motif à tout ce qui existe. La bonté est

donc , pour ainsi dire , la vertu , ou , pour mieux m'exprimer encore , la beauté primordiale , celle qui a précédé & les temps , & les siècles , & les œuvres de la création. Ainsi , les exhortations pressantes à la bienfaisance & à la charité , que l'on retrouve par-tout dans l'Evangile , doivent élever nos pensées , & nous pénétrer d'un profond respect ; elles nous rappellent , elles nous unissent à un sentiment plus ancien que le monde , à un sentiment par lequel nous avons reçu l'existence , le bonheur présent , & les espérances dont ce bonheur se compose (1).

Que si du haut point où nous venons d'élever, pour un moment, notre méditation, nous descendons aux principes politiques qui ont le plus d'étendue , nous retrouverons ici l'influence d'une vérité sur laquelle

(1) Je crois appercevoir la trace de ces idées philosophiques dans le reproche que fit Jésus-Christ à celui de ses disciples qui l'appella *bon maître*. Pourquoi me nommez-vous ainsi , lui dit-il ? il n'y a que Dieu qui soit bon.

j'ai déjà eu occasion de m'arrêter , mais que j'appliquerai d'une manière différente en cette occasion. L'inégale division des propriétés a introduit au milieu des hommes une autorité semblable , à beaucoup d'égards , à celle des maîtres sur leurs esclaves ; on peut même dire avec exactitude , que , sous divers rapports , l'empire des riches est plus indépendant encore ; car ils ne sont tenus à aucune protection constante envers ceux dont ils exigent des services : les goûts & les fantaisies de ces heureux favoris de la fortune , fixent le terme de leurs conventions avec l'homme , dont le patrimoine est uniquement composé de son temps & de ses forces ; & si-tôt que cette convention est interrompue , le pauvre , absolument séparé du riche , demeure abandonné de nouveau aux hasards de sa destinée ; il faut qu'avec précipitation il aille offrir son travail à d'autres dispensateurs des subsistances ; il faut qu'il s'expose à leurs refus , & qu'il éprouve ainsi plusieurs fois dans l'année , toutes les inquiétudes attachées

attachées à l'incertitude de ses ressources. Sans doute, en donnant l'appui des loix à une pareille constitution, on a supposé avec raison qu'au milieu des relations multipliées de la vie sociale, il y auroit une sorte de balance & d'égalité entre les besoins qui obligent les uns à solliciter des salaires, & les desirs qui engagent les autres à accepter des services : mais cet équilibre si essentiellement nécessaire, ne peut jamais s'établir d'une manière exacte & constante, puisqu'il doit être le résultat d'un concours aveugle de combinaisons, & l'effet incertain d'une multitude infinie de mouvemens, dont aucun n'est soumis à une direction positive. Cependant, dès que pour maintenir la distinction des propriétés, on s'étoit vu dans la nécessité de remettre au hasard, ou de confier du moins à de simples vraisemblances, la destinée du plus grand nombre des hommes, il étoit indispensable de trouver quelque idée salutaire, propre à tempérer les abus inséparables du libre exercice des droits de propriété ; & cette

idée heureuse & réparatrice, on ne pouvoit la découvrir que dans une obligation de bienfaisance imposée à la volonté souveraine, & dans un esprit général de charité mis en recommandation parmi tous les hommes : ces sentimens, ces devoirs, la dernière ressource offerte à l'infortune, pouvoient seuls adoucir un système, où le sort de la plus nombreuse partie d'une nation repose sur l'accord douteux & fortuit des convenances du riche avec les besoins du pauvre. Oui, sans le secours, sans l'intervention de la plus estimable des vertus, la multitude auroit de justes motifs pour regretter les institutions sociales, qui, au prix de son indépendance, confioient à des maîtres le soin de sa subsistance ; & c'est ainsi que la charité, respectable sous tant de rapports, est encore devenue l'idée intelligente & politique, qui sert à amalgamer ensemble la liberté personnelle, & les loix impérieuses de la propriété.

Je ne sais si l'on a jamais considéré la morale chrétienne sous un pareil point de

vue ; mais en se livrant à ces réflexions , on apperçoit plus que jamais de quelle importance est pour les hommes , la salutaire instruction qui place au premier rang , parmi nos devoirs , l'esprit de bienfaisance & de charité , & qui prête à la vertu la plus essentielle , toute la force & toute la constance qui naissent d'un sentiment religieux. Ainsi en même temps que la doctrine de l'Evangile nous élève aux plus hautes pensées , sa morale sublime accompagne & côtoie , en quelque manière , nos loix & nos institutions , pour soutenir celles qui sont véritablement conformes à la raison , & pour remédier aux inconvéniens inséparables de l'imperfection de notre sagesse.

Ce n'est pas néanmoins aux sacrifices pécuniaires , que l'Evangile applique uniquement ses préceptes de charité ; elle les étend jusques à ces généreux dévouemens que la religion seule peut rendre supportables ; c'est elle qui fait descendre d'un pas affermi dans les sombres demeures , où l'homme coupable est en proie aux déchir-

remens de son propre cœur ; & quand ses parens , ses amis l'ont abandonné , il voit encore venir un consolateur , uniquement amené par un sentiment religieux : alors il relève un moment sa tête accablée sous le poids de la douleur , & il ouvre son ame à quelques paroles d'encouragement & de paix. Ce sont les mêmes motifs , ce sont les mêmes pensées , qui engagent à renoncer au monde & à ses espérances , pour se consacrer en entier au service des malades , & pour remplir ces tristes & rebutantes fonctions , avec une assiduité & une constance que les récompenses les plus éclatantes ne pourroient jamais exciter. O rares & touchantes vertus , véritables merveilles de la piété ! quels hommages , quels tributs d'admiration ne sont pas dus au sentiment sublime qui inspire de si pénibles sacrifices ! Tout ce qui émane uniquement des hommes , ne parle que de droit & de justice ; car c'est toujours par eux qu'ils vont aux autres : il appartenait à la morale chrétienne d'imposer des devoirs , dont la base fût

placée hors du cercle étroit de nos combinaisons personnelles, & bien au-delà même de l'enceinte de nos intérêts terrestres. Je ne fais; mais il me semble que, malgré la diversité des opinions, on ne peut s'empêcher d'être ému à l'aspect du dernier tableau que l'Evangile nous présente : elle nous fait une peinture effrayante & sublime de ce jour de l'éternité, où toutes les actions sont révélées, où les pensées les plus secrètes ont l'univers pour témoin, & Dieu pour souverain juge; & au moment où nous nous attendons à voir paroître le cortège des vertus & des vices qui ont rendu les hommes célèbres, c'est une seule qualité, c'est une vertu sans éclat, qui est choisie par le divin arbitre des humains, pour servir de titre à une immortalité bienheureuse; & il prononce ces mémorables paroles, qui resserrent en si peu d'espace tout le tableau de nos devoirs : *j'avois faim, & vous m'avez donné quelque aliment; j'avois soif, & vous m'avez donné à boire; j'étois prisonnier, & vous m'avez*

visité. Venez les bénits de mon père, venez vous asseoir à ma droite, &c. Ah ! qu'on aime à contempler les triomphes de la bonté ! qu'on aime à la voir glorifiée sous différens rapports & sous toutes les formes ! Nous avons tant de besoins, tant de faiblesses, & nous pouvons si peu nous suffire à nous-mêmes, que cette touchante vertu nous paroît notre sauve-garde, & le lien mystérieux de toute la nature.

L'esprit de charité, si essentiel dans son interprétation exacte, peut encore s'appliquer aux égards & aux soins délicats que les divers degrés de talent & d'intelligence rendent absolument nécessaires : la société, sous ce rapport, a aussi ses pauvres & ses riches ; & c'est connoître profondément les secrets de notre nature morale, que d'étendre l'esprit de charité à cette bienveillance générale, à ces ménagemens tutélaires, qui préservent les autres du pénible sentiment de leur infériorité, & qui nous font un devoir de respecter le voile ingénieux & favorable, qu'une main bienfai-

sante a daigné placer entre la lumière de la vérité , & cette partie de nos imperfections sur laquelle nous n'avons aucun empire.

C'est toujours de la généralité des hommes que la morale de l'Evangile se montre occupée ; elle paroît continuellement attentive à égaliser leur destinée ; & pour atteindre à ce but , elle veille sur leurs sentimens intimes, en condamnant l'orgueil, en recommandant la modestie, & en s'appliquant à rapprocher ces distances d'homme à homme , qui nous paroissent si importantes, lorsque nos regards sont uniquement fixés sur les petits points de gradation dont l'échelle de nos vanités est composée. La religion nous aide à reconnoître que la hauteur & le mépris sont la plus petite des combinaisons & la plus aveugle des pensées : *qu'as-tu , que tu ne l'aies reçu ? & si tu l'as reçu , pourquoi t'en glorifies-tu ?* Quel est l'orgueil qui peut subsister devant ces puissantes paroles ? La religion semble encore marcher vers le même but , en

nous rappelant sans cesse à la brièveté de nos jours , cette idée préservatrice des illusions trop prédominantes. Les jouissances de la gloire mondaine nous représentent ce moment où les Rois , dans un char éclatant , sortent avec fracas des murs de leurs palais ; on les aperçoit ; on appelle la garde ; elle se rassemble à la hâte ; elle s'aligne avec précipitation : mais à peine a-t-on eu le temps de frapper deux ou trois coups de tambour , que le prince en sa course rapide , image trop vraie de la vie , n'entend plus ces bruyans honneurs.

La plupart des anciennes instructions de morale s'adrescoient communément , ou à l'homme considéré comme un individu occupé du soin de sa destinée , ou au citoyen lié par des devoirs envers la patrie , & aucune de ces leçons n'avoit assez d'étendue : il ne faut , en donnant des conseils à l'homme isolé , que travailler à l'affranchir des passions contraires à son repos & à son bonheur ; & les obligations que l'on impose aux divers membres d'un Etat politique ,

participent nécessairement à un esprit jaloux, & qui doit se changer en esprit de haine à la première volonté du souverain. La religion chrétienne, plus vaste dans ses conceptions, & plus universelle dans ses vues, détourne son attention des contrariétés d'intérêts qui divisent les hommes en séparant les dominations; elle ne voit par-tout qu'un seul peuple, & elle nous considère indistinctement comme les citoyens d'une grande société unie par la même origine, la même nature, la même dépendance, & le même sentiment du bonheur. La morale de l'Evangile, dans les devoirs de bienfaisance réciproque qu'elle impose, ne distingue point *l'habitant de Jérusalem de celui de Samarie*; elle prend l'homme dans ses rapports les plus simples & les plus honorables, ceux qui naissent de sa relation avec l'Être suprême; & sous ce point de vue, toutes les divisions hostiles de royaume à royaume, de province à province, & de cité à cité, disparaissent absolument; c'est l'humanité entière

qui a des droits à la protection & à la bienveillance du souverain auteur de la nature ; & c'est au nom de tous les êtres intelligens & sensibles , que nous pouvons croire à l'alliance qui unit le Ciel & la Terre.

Les riches & les puissans ayant fait les premières loix , ou en ayant du moins dirigé l'esprit ; c'est sur-tout pour défendre leurs possessions & leurs privilèges ; que la justice a été mise de tout temps en recommandation : le législateur de notre religion , en parlant de cette vertu , a montré que l'intérêt de tous les hommes étoit également présent à sa pensée ; on peut même dire qu'il a fait d'une ancienne obligation un devoir nouveau , par la manière dont il l'a prescrite. *Faites pour autrui ce que vous voudriez qu'on fît pour vous* , est une maxime à jamais remarquable , si l'on considère l'étendue du précepte qu'elle renferme : il est tant de duretés , tant d'oppressions , tant de tyrannies qui échappent aux atteintes de la loi & à la surveillance de l'opinion , qu'on ne sauroit trop sentir le prix de ce

rapprochement si simple , que la morale de l'Evangile nous présente , afin de servir de mesure & de guide à toutes nos actions.

C'est la religion encore qui , pour fixer nos déterminations , a voulu donner au tribunal de notre conscience une autorité nouvelle : elle a vu que chacun de nous avoit au-dedans de soi le juge le plus sévère & le plus éclairé , & qu'il suffisoit de nous soumettre à ses loix , pour nous instruire de nos devoirs ; car c'est à la tige de nos pensées , que ce juge nous examine , & là rien n'est encore compliqué , & nulle méprise n'est possible.

Il n'en est pas de même des censures que nous exerçons envers les autres ; ce sont alors de simples actions qui viennent frapper nos regards ; & les motifs divers dont elles sont le résultat , les agitations , les combats dont elles sont accompagnées , & les regrets , les repentirs qui les suivent , tous ces caractères essentiels échappent à notre pénétration : aussi la religion , toujours sage , toujours bienfaisante dans ses

conseils , cherche-t-elle à nous détourner d'un esprit de rigueur & de précipitation dans nos jugemens ; & l'on ne peut lire , sans émotion , cette leçon d'indulgence si doucement exprimée dans les paroles adressées à la foule qui environnoit la femme coupable , *que le plus juste de vous lui jette la première pierre*. Mais qu'on est surtout saisi d'une touchante admiration , en voyant la religion si vivement occupée de la destinée de ceux que des soupçons ou des accusations entraînent devant les tribunaux des hommes ! il vaut mieux , nous crie-t-elle , laisser échapper cent coupables à la punition de leurs crimes , que de courir le risque d'une seule condamnation injuste. Ah ! que cette tendre inquiétude répond à tous les sentimens de nos cœurs ! L'innocence livrée à l'infamie , l'innocence entourée des horreurs d'un supplice , est le plus affreux spectacle que l'on puisse présenter à notre imagination ; & nous en sommes tellement effrayés , qu'on seroit presque disposé à penser que , devant l'être

suprême, le genre humain entier est responsable d'un tel crime, ou d'un semblable malheur : oui, elle est sous ta garde, ô mon Dieu, cette vertu qu'on méconnoît, cette innocence qu'on outrage ; & ce n'est point en vain que , poursuivie par les hommes , elle tourne vers toi ses regards ; ce n'est point en vain qu'elle se fie au jour inconnu de ta dernière justice.

Je ne veux m'arrêter que sur les caractères particuliers à la morale chrétienne ; c'étoit une idée absolument nouvelle , que de proportionner le mérite de nos actions, non à leur grandeur , non à leur importance , mais au rapport qu'elles peuvent avoir avec les moyens ; les talens & les forces dont chaque homme est différemment doué : ce système , qui présente les mêmes motifs & les mêmes récompenses aux tentatives de la foiblesse & aux entreprises des hommes puissans , à *la pitié de la veuve* & aux généreux sacrifices de l'opulence ; ce système , aussi juste qu'intelligent , anime , en quelque manière ,

toute la nature morale , & semble nous avertir que le vaste champ des bonnes actions & des vertus sociales, est soumis aux mêmes règles & à la même ordonnance, que ces immenses domaines de la nature physique, où la plus simple fleur, la plante la moins connue, concourent à la perfection des desseins de l'Être suprême , & composent une des parties de l'harmonie de l'univers.

La surveillance de la morale chrétienne s'étend plus loin encore que je ne viens de l'indiquer ; & guidée par un esprit dont il n'existoit point de modèle , elle met un prix à l'intention , à cette disposition obscure, à cette détermination intérieure souvent séparée de l'action par différens obstacles : elle dirige l'homme , en quelque manière, dès ses premiers sentimens & dès ses premières volontés ; elle lui rappelle qu'il est sans cesse en présence du souverain maître du monde ; elle l'avertit de veiller sur lui-même , pendant que ses inclinations ne sont point encore dans leur

force ; enfin , elle l'entretient de bonne heure dans l'exercice de la vertu , en introduisant , jusques dans les obscures retraites de ses pensées , une scène continue de bien & de mal , de juste & d'injuste , & en l'appelant ainsi à cultiver l'amour de l'ordre & de l'honnêteté , avant même qu'il ait occasion de réaliser ces sentimens , & de les faire paroître au grand jour.

Mais plus les moyens de mériter l'approbation divine se multiplioient à nos yeux , plus il étoit essentiel que notre confiance ne fût pas éteinte ou découragée , à chaque instant , par le sentiment & l'expérience de nos erreurs ; il falloit qu'aux momens trop fréquens où la chaîne d'alliance qui nous unit à l'Être suprême s'échapperoit de nos mains , il nous restât l'espérance de la refaire : c'est donc pour suppléer à notre faiblesse , que nous voyons paroître dans l'Evangile cette idée à la fois si belle & si neuve , celle du repentir & des promesses qui l'accompagnent. Cette superbe idée ,

absolument propre à la morale chrétienne , empêche que nos rapports avec la divinité ne soient détruits aussi-tôt qu'apperçus ; l'homme coupable peut encore se rendre digne de la bienfaisance de l'Être suprême , il lui est permis de connoître la confiance après l'abattement ; & de faire , pour ainsi dire , un nouveau pacte avec sa conscience. La nature humaine , cette liaison singulière de l'esprit avec la matière , de la force avec la foiblesse , de la raison avec l'imagination , de la persuasion avec le doute , de la volonté avec l'incertitude , exige nécessairement une législation appropriée à une constitution si extraordinaire : l'homme , dans sa plus grande perfection , est semblable à ces enfans qui tombent , se relèvent , & retombent encore ; & il seroit perdu de bonne heure pour la morale , si , dès ses premières fautes , il n'avoit aucune espérance de les réparer ; & sous un pareil point de vue , l'idée du repentir est une des plus philosophiques de toutes celles qui sont répandues dans l'Evangile.

C'est

C'est de même le résultat d'une pensée salutaire & profonde, que cette pressante recommandation de faire le bien en secret & sans ostentation : le législateur de notre religion avoit apperçu, sans doute, que la louange des hommes étoit une base trop mobile, pour la faire servir à l'appui de la morale; & il avoit reconnu que la vanité appelée à jouir de ce genre de triomphe, avoit trop de distractions pour être un guide fidèle; mais la plus importante vérité, annoncée par cette leçon de faire le bien en secret, c'est que la morale seroit infiniment circonscrite, si les hommes s'attachoient uniquement aux actions honnêtes qui peuvent être environnées de témoins; il n'y a que des momens pour faire le bien en public, & la vie entière peut être remplie par des vertus inconnues: enfin, de ce rapport continuel avec notre conscience, rapport institué par la religion, il résulte pour nous un bienfait d'un prix inestimable; car il est aisé de reconnoître que si nous avons au-dedans de nous un juge clair-

voyant & sévère ; ce même juge se change en consolateur & en ami , toutes les fois que nous sommes condamnés injustement , toutes les fois que les événemens ne répondent pas à l'honnêteté de nos intentions ; & nous croyons éprouver alors qu'il y a comme deux personnes en nous , dont l'une aide & soutient l'autre dans toutes les occasions où la vertu les unit.

La censure sévère de la superstition , que l'on trouve par-tout dans l'Évangile , dérive encore d'une idée aussi raisonnable que lumineuse ; les hommes n'auroient eu que trop de penchans à convertir l'expression de leurs sentimens pour la divinité dans de petites pratiques extérieures , toujours plus faciles que le combat & le triomphe de ses passions : notre esprit est avide de toutes les idées extraordinaires ; & quand ces idées sont en partie notre ouvrage , elles s'aident de notre amour-propre , pour asservir notre imagination ; l'homme n'est plus soumis , dans l'âge mûr , aux fantômes qui effrayoient son enfance ; mais les mystères , les causes

occultes, les apparences du merveilleux continuent à faire impression sur son esprit ; & comme les miracles de la nature , les prodiges de l'univers , forment un trop grand cercle autour de sa pensée , c'est par des idées plus proportionnées à ses forces , c'est par de simples superstitions qu'il se laisse le plus souvent captiver : nous aimons les petits commandemens , les petites observances , les petits scrupules , parce que nous sommes petits nous-mêmes , & que dans notre foiblesse nous voudrions connoître , à chaque instant , les limites de nos obligations. Quelquefois encore , les personnes effrayées par leur imagination ou par le tableau confus qu'elles se sont formé des devoirs de la religion , s'attachent , avec ardeur , aux pratiques superstitieuses comme à une sauve-garde prochaine qui les garantit plus promptement des différentes anxiétés de leur esprit. Les instructions de l'Evangile s'appliquent à détruire ces dispositions de notre esprit ; car , d'une part , elles facilitent l'étude de la morale en réduisant :

à des principes simples le système entier de nos devoirs ; & de l'autre , elles cherchent à applanir , en quelque manière , nos communications avec l'Être suprême , en nous apprenant qu'on peut s'unir à lui par les doux épanchemens d'une ame pure & sensible ; en nous avertissant que ce n'est ni sur la montagne de *Sion* , ni sur celle de *Gariqim* qu'il faut aller dresser des autels ; mais que chaqueun peut élever un temple au fond de son cœur , pour y adorer l'Éternel *en esprit & en vérité*. La religion chrétienne est la seule qui , en écartant les cérémonies & les opinions superstitieuses , nous a constamment retenus près de la nature : c'est elle qui , dans cette grande pensée , nous a indiqué notre conscience comme l'augure le plus digne de notre respect ; la bienfaisance comme la culte le plus agréable au maître du monde , & toute notre conduite morale comme le plus sûr oracle de notre avenir. Il règne une profonde philosophie dans les enseignemens de l'Évangile , nous n'y avons ajouté , dans nos leçons ,

qu'un plus grand appareil & un ton plus superbe.

Rendons hommage encore à la morale chrétienne, de ce lien sacré qu'elle a formé, en réunissant, non pour un moment, non pour un tems passager, mais pour le cours entier de la vie, la destinée de deux êtres, dont l'un a besoin d'appui, & l'autre de consolation : c'est la religion qui a épuré cette alliance en la rendant immuable ; c'est elle qui a forcé les hommes à ne pas sacrifier aux caprices de leur imagination, l'unité d'esprit & de sentiment, qui assure le repos des familles, l'ordre dans la disposition des fortunes, l'éducation paisible des générations suivantes, & qui, en donnant aux enfans, pour premier exemple, un noeud formé par la fidélité & par le devoir, sème ainsi, dans leur cœur, le germe des plus importantes vertus ; c'est la religion qui a vu, pour nous, que les amitiés d'un monde, où la personnalité règne avec tant d'empire, avoient besoin d'être cimentées par cette communauté d'intérêts, d'honneur & de

& les autres secrets. Tous les actes de sagesse & de vertu n'importent pas immédiatement à la société : mais comme la morale a besoin d'une éducation , comme elle a besoin d'être fortifiée par l'habitude , comme elle est semblable à ces plantes délicates , qu'il faut cultiver avec une sorte d'amour , pour les entretenir dans leur beauté , si l'on fait des distinctions entre les mœurs personnelles , les mœurs domestiques & les mœurs publiques , pour négliger , selon ses convenances , une partie de ses devoirs , on en perdra le sentiment , on en détruira le charme , & chaque jour la vertu paroîtra plus pénible.

Il y a , je le pense , une connexion plus ou moins apparente entre tout ce qui est bien , entre tout ce qui est digne d'estime , & il me semble que cette idée a quelque chose d'aimable , & qui satisfait confusément nos penchans les plus généraux , & nos plus douces espérances : & si , pour soutenir une vérité si importante , il m'étoit permis d'interroger le jeune

homme, dont les vertus & les talens marquent le plus en Europe, je lui demanderois s'il n'a pas éprouvé que sa tendresse filiale, la régularité de sa vie domestique, la pureté de ses pensées & toutes ses rares qualités privées, s'unissoient par quelque lien aux nobles sentimens qu'il fait paroître comme homme public. Mais, sans nous élever si haut, qui de nous n'a pas été frappé quelquefois de la beauté attachée à cette simplicité, à cette honnêteté de mœurs, dont les citoyens d'un état obscur nous présentent si souvent l'exemple? On découvre alors manifestement qu'il existe une sorte de convenance & de dignité, je dirois presque une sorte de grandeur, indépendante de la délicatesse du langage, indépendante de la facilité des manières, & indépendante encore de tous ces surhaussements dus à la naissance, aux rangs & à la fortune.

Je n'ai voulu jeter qu'un coup-d'œil rapide sur les bienfaits de la religion chrétienne; mais je ne puis m'empêcher d'ob-

server encore que nous lui devons une idée consolante, celle de la félicité réservée à l'innocence des enfans ; touchante & précieuse espérance pour ces mères tendres qui voient échapper de leurs mains les objets de leur amour, dans l'âge où ils n'ont acquis aucun mérite auprès de l'Être suprême, & où ils ne peuvent avoir de relation avec lui que par son infinie bonté ! Je sens qu'involontairement je mêle à l'éloge de la morale chrétienne, un sentiment de reconnoissance pour les idées douces & paternelles qui sont confondues par-tout dans l'Evangile, avec les instructions qu'elle nous donne ; & c'est un des caractères remarquables de ces instructions, que d'être sans cesse animées par tout ce qui peut entraîner notre imagination, & s'associer à nos penchans les plus naturels. La sensibilité, le bonheur, l'espérance, sont les plus grands liens d'un cœur encore dans sa pureté ; & tous les mouvemens qui élèvent l'homme vers l'idée d'un Dieu, glorifient à nos yeux les enseignemens de la morale ;

en nous rappelant sans cesse aux sublimes perfections de celui qui en est l'auteur.

Enfin, on ne peut s'empêcher d'admirer l'esprit de modération qui forme un des caractères distinctifs de la morale de l'Evangile ; nous ne trouvons pas toujours, il est vrai, ce même esprit dans les interprètes de la doctrine chrétienne : plusieurs, entraînés par un faux zèle, & plus jaloux de parler au nom d'un maître menaçant, qu'au nom d'un Dieu plein de sagesse & de bonté, ont tantôt exagéré, & tantôt multiplié les devoirs des hommes ; & pour étayer leur système, ils ont quelquefois obscurci le sens naturel ou l'idée générale des préceptes de l'Ecriture ; & quelquefois aussi, rassemblant un petit nombre de paroles éparées, ils ont formé un corps d'enseignement, étranger en plusieurs points, aux intentions des premiers apôtres de l'Evangile. Les serviteurs vont toujours plus loin que leurs maîtres ; & la première pensée ne leur appartenant pas, ils ne peuvent agir qu'en y ajoutant quelque chose : l'esprit de modération consiste

d'ailleurs dans une sorte de proportion , dont de simples imitateurs n'ont jamais le secret qu'imparfaitement ; il faut de plus une main affermie pour imposer des limites aux vertus même ; & la détermination d'une mesure exacte & précise , dans les devoirs multipliés des hommes , exige une haute & sublime intelligence. C'est à ce prix , cependant , que l'instituteur d'une morale universelle se montre supérieur à ces siècles d'ignorance , où l'on a besoin d'être fixé par des idées extrêmes ; où la piété se change en superstition , la justice en dureté , l'indulgence en faiblesse ; & où l'on cherche , dans l'exagération de tous les sentimens , un mérite incompatible avec les loix immuables de la sagesse : c'est à ce prix enfin , qu'un législateur s'élève au-dessus des opinions passagères , pour commander à tous les temps & à tous les âges , & qu'il paroît avoir voulu adapter ses instructions , non à l'esprit instantané d'un peuple & d'une nation , mais à la nature éternelle de l'homme. On trouveroit encore aisément dans la

morale chrétienne, plusieurs caractères propres à la distinguer essentiellement des enseignemens de la philosophie ; mais dans un examen si grave & si imposant , j'écarte toutes les observations qui pourroient paroître aux yeux du plus grand nombre , une simple recherche de l'esprit ; ce sont les grands traits seulement qui conviennent aux grandes choses , & toute autre manière ne seroit pas assortie à un sujet si digne de notre respect. Je dois le dire cependant , lorsque pour moi seul je me suis laissé aller à méditer avec attention sur les différentes parties de la morale de l'Évangile , j'ai trouvé qu'indépendamment des idées générales & des préceptes particuliers qui ramènent à chaque instant à une admiration réfléchie , il régnoit encore dans l'ensemble de cette sublime morale , un esprit de bonté , de vérité & de sagesse , dont tous les caractères ne peuvent être aperçus que par le sentiment , par cette faculté de notre être qui ne sépare point les objets , qui ne s'arrête jamais à les définir , mais qui

pénètre , comme par une sorte d'instinct ,
jusques dans cet amour , l'origine de tout ,
& jusques dans ce moule indéfinissable ,
où toutes les généreuses intentions , & toutes
les grandes pensées ont pris leur première
forme.



CHAPITRE XVIII

& dernier.

QUEL temps , je le fais bien ; quel temps je suis venu prendre pour entretenir le monde de morale & de religion ! & quel théâtre encore que celui-ci pour une semblable entreprise ! On fait presque preuve de hardiesse en concevant ce projet : chacun est autour de sa moisson ; chacun vit dans son affaire ; chacun est englouti dans l'instant présent ; tout le reste paroît chimérique. Autrefois , en m'occupant du bonheur public ; autrefois , en écrivant sur cet objet chéri de mes méditations , je pouvois attirer l'attention des hommes par une suite de réflexions sur leur propre fortune , & sur la puissance de leur patrie ; & c'étoit au nom de leurs plus ardentes passions que je les engageois à m'entendre ; mais en traitant le sujet dont j'ai fait choix aujourd'hui , c'est à leur première nature , & à une

nature presque effacée, que j'ai eu besoin de
 m'adresser : ainsi , j'ai éprouvé la nécessité
 de ranimer les sentimens que je voulois
 diriger , & de faire naître l'intérêt que je
 desirois d'éclairer. Aussi , quand je fixe mes
 regards sur le cours actuel des opinions ,
 je crains bien d'avoir pour juges , ou des
 hommes indifférens , ou des censeurs trop
 sévères : mais les combinaisons de la va-
 nité sont peu de chose auprès des motifs
 qui m'ont guidé. Je suis sûr de m'être ap-
 proché du plus grand de tous les objets ;
 & pourvu qu'une seule de mes pensées ,
 s'alliant aux inclinations des âmes sensibles ,
 ajoute quelque chose à leur bonheur , je
 jouirai de la plus douce des récompenses.
 C'est un pareil vœu que j'ai formé lors-
 que , d'une foible main , j'ai hasardé de
 tracer quelques réflexions sur l'importance
 des opinions religieuses. Ah ! plus on a
 connu le monde, ses fantômes & ses vains
 prestiges , plus on a senti le besoin d'une
 grande idée pour élever son âme au-
 dessus de tant d'événemens qui viennent la
 décourager

décourager ou la flétrir. Courez-vous après les honneurs, après la gloire, après la reconnaissance, par-tout il y a des erreurs; par-tout il y a des mécomptes; & c'est votre condition que d'éprouver les traverses qui naissent des passions ou des foiblesses des hommes. Si vous laissez votre vaisseau dans le port, les succès des autres vous éblouissent; si vous le mettez en pleine mer, il est battu par les vents & par la tempête: l'activité, l'insatiation, l'ardeur & l'indifférence, tout à ses peines ou ses déplaisirs: personne n'est à l'abri des caprices de la fortune; & lorsqu'elle a comblé vos vœux, lorsque vous avez atteint, par hasard, au dernier terme de votre ambition, la triste & langoureuse habitude s'appête à vous ravir vos satisfactions, & à dissiper votre enchantement: rien n'est parfait que pour un moment; rien n'est durable que le changement: il faut donc tenir par un lien à ces idées immuables, qui ne sont pas l'ouvrage des hommes, qui ne tirent pas leur valeur d'une simple convention, & qui ne dépendent

point d'une opinion passagère; elles servent à tout; elles s'appliquent à tout; elles conviennent également aux momens de triomphe & aux jours de défaite, aux temps de la fortune & à ceux de l'adversité; elles sont tour-à-tour, & selon nos besoins, notre consolation, notre encouragement, notre guide. Ah! combien elles deviendroient fortes au milieu de nous! combien elles paroîtroient encore plus secourables & plus efficaces, si, considérées avec raison comme le meilleur soutien de l'ordre & de la morale, chacun, selon ses moyens, s'appliquoit à les affermir, & de la même manière, à-peu-près, qu'on voit tous les citoyens d'une société politique concourir, en proportion de leurs facultés, à la sûreté de l'Etat! Alors un nouveau spectacle se déploieroit devant nous; alors l'étude & la science, loin de suivre les conseils d'une vaine prétention, loin de chercher à détruire la croyance la plus utile aux hommes, défineroient au contraire à sa défense une portion de leurs riches moyens: on verroit

le pénétrant métaphysicien s'empresse de rapporter au trésor commun de nos espérances, le nouvel aperçu dont il seroit redevable à la continuité de ses méditations, & à la perspicacité de son esprit : on verroit l'observateur attentif de la nature s'occuper de la même idée, s'animer du même intérêt ; on le verroit au milieu de ses travaux, saisir avidement tout ce qui pourroit ajouter le plus foible appui au premier principe de toutes les religions ; on le verroit, pour ainsi dire, détacher de ses découvertes & mettre à part, avec une sorte d'amour, tout ce qui s'uniroit, sous quelque rapport, à la plus heureuse des persuasions & à la plus sublime des pensées. Le profond moraliste, le législateur philosophe, pourroient concourir au même dessein ; & dans une si grande entreprise, les hommes doués simplement d'une imagination ardente, seroient encore semblables à ces voyageurs errans qui, de retour de leurs courses vagabondes, rapportent souvent, dans leur patrie, quelque

richesse inconnue. De toutes parts, au moral comme au physique, il y a des routes qui mènent à des secrets ignorés ; & la moisson , qu'on peut cueillir dans le vaste empire de la nature , est aussi grande que diversifiée. Ah ! qu'il y auroit de beauté dans la réunion de tous les esprits vers le but le plus magnifique ! & au milieu d'une semblable confédération , je me représente quelquefois avec respect , une société d'hommes distingués par leur caractère & par leur génie , occupée à recevoir & à mettre en ordre toutes les idées propres à augmenter notre confiance dans la plus précieuse des opinions. Il est telle pensée d'un solitaire , qui est perdue pour l'humanité , parce qu'il n'a pas eu le talent nécessaire pour l'enchaîner à un système ; & cependant si cette pensée étoit réunie à quelque autre connoissance , si elle venoit seulement , comme un nouveau grain de sable , fortifier les digues élevées sur notre rivage , les générations se transmettroient les unes aux autres un plus riche héritage. Nous enregistrons

avec pompe un nouveau mot introduit dans la langue, & les plus beaux génies du siècle sont appelés à cette cérémonie : ne seroit-ce pas une aussi généreuse entreprise d'examiner, de choisir & de consacrer les idées ou les observations propres à nous éclairer dans la plus essentielle de toutes nos recherches ? Une seule de ces idées, un seul de ces aperçus mériteroient bien davantage une couronne qu'aucun ouvrage d'éloquence ou de littérature. Supposons, pour un moment, que dans le plus ancien Empire du monde, des mages gardassent, depuis un temps immémorial, le dépôt de toutes les pensées mères, de toutes les idées originales qui peuvent servir d'appui à l'opinion de l'existence d'un Dieu & au sentiment de l'immortalité de l'ame ; & que de distance en distance, à mesure qu'une découverte, une considération nouvelle auroient augmenté, d'un degré, la confiance due aux vérités les plus nécessaires au genre humain, on les eût inscrites dans un testament religieux, appelé le livre du bonheur & de

l'espérance, quel prix ne mettrions-nous pas à en avoir connoissance ! & avec quel respect n'approcherions-nous point du temple antique , où ces superbes archives auroient été placées ! Qu'au contraire , on vint à se représenter , en imagination , une retraite écartée , où seroient rassemblés tous les raisonnemens subtils , tous les discours artificieux , par lesquels on s'est efforcé de détruire ou d'ébranler les saintes opinions qui unissent l'univers à une pensée intelligente , l'ordre à une sublime sagesse , & la destinée des hommes à une infinie bonté , qui de nous voudroit entrer dans cette sombre demeure ? qui de nous voudroit en dépouiller les funestes registres ? Ah ! connoissons notre nature , & démêlons ses besoins à travers le délire de nos aveugles passions : c'est un Dieu qu'il nous faut , c'est un Dieu tel que la religion nous le présente ; un Dieu puissant & bon , le premier inventeur de la félicité , & le seul garant de la nôtre : ouvrons toutes nos portes à cette éclatante lumière , que nos esprits , que nos cœurs la reçoivent ,

& qu'ils prennent plaisir à la répandre. Pé-
nétrons-nous , dans notre jeunesse , de la
seule idée dont nous aurons besoin en tous
les temps : fortifions-la par nos réflexions
dans l'âge de notre force & de notre vi-
gueur , afin qu'elle nous serve encore dans
le déclin de la vie. Beautés ravissantes
de l'univers , que seriez-vous à nos yeux
sans cette pensée ? puissance majestueuse
de l'esprit humain , merveilles étonnantes
de ses conceptions , que nous représente-
riez-vous , s'il falloit vous séparer de votre
noble origine ? Ames tendres , ames pas-
sionnées , que deviendriez-vous , sans l'es-
pérance qui s'unit à vos divers sentimens ?
Pardonne , ô maître du monde , si , ne mesu-
rant pas assez ma foiblesse , & m'abandon-
nant uniquement aux mouvemens de mon
cœur , j'ai entrepris de parler aux hommes
de ton existence , de ta grandeur & de ta
bonté ! pardonne si , nouvellement encore
agité par les flots tumultueux de nos vives
passions , j'ose élever ma pensée jusques à
ce séjour d'une éternelle paix , où tu vis

environné de ta gloire & de ta souveraine puissance ! Ah ! je le fais plus que jamais, c'est toi qu'il faut aimer, c'est toi qu'il faut servir : les hommes successivement vous donnent & vous reprennent, vous élèvent & vous rabaisent, vous défendent & vous abandonnent ; & les puissans de la terre, après avoir accepté votre amour, détournent de vous leurs regards & vous brisent comme un roseau. Il n'y a dans l'univers qu'une seule justice immuable, qu'une seule bonté parfaite, qu'une seule idée en tout temps consolante : cependant, nous allons sans cesse vers d'autres bords ; nous y appelons le bonheur ; mais il n'est pas sur cette rive : ce sont des fantômes habitués à tromper les hommes, qui répondent à notre voix : nous courons vers eux, nous les poursuivons, & nous laissons loin de nous toutes les idées religieuses & sensibles, les seules qui peuvent nous ramener à la nature & nous élever à son auteur. Aveugles passions du monde ; desirs dévorans des honneurs & de la fortune, vous ne

servez qu'à nous endurcir ; tout est hostile en vous , tout est personnalité , tout est sécheresse ; vous ne voulez qu'un vain nom , vous ne demandez qu'un triomphe ! Hommes ambitieux , hommes jaloux , reconnoissez - vous sur - tout à ces traits ; un seul objet vous occupe ; un seul but fixe vos regards : le ciel peut s'obscurcir ; la terre peut se couvrir d'un voile ; l'avenir peut s'anéantir à vos yeux : vous serez satisfaits , pourvu qu'une foible lueur vous permette encore d'appercevoir les hommages de ceux qui vous environnent ; mais comment espérer de remplir ainsi le cours de toute une vie ? comment pouvoir les retenir , ces hommages qui vous rendent si heureux ? comment pouvoir fixer dans vos mains ce que les autres donnent , & ce que tant d'autres concurrens demandent avec vous ? Ah ! qu'on est plus sûr de son bonheur , lorsqu'un sentiment de piété , raisonnable dans son action , éclairé dans son principe , adoucit toutes nos passions , & les assouplit , en quelque manière , aux loix

de notre destinée ! La piété, telle que je m'en forme l'image, ne peut être mieux représentée que par l'intérêt vigilant d'un ami tendre & sensible. Elle nous voit jouir, avec plaisir, des divers biens de la vie ; mais elle nous rappelle aux idées de reconnaissance & de gratitude, afin d'augmenter notre bonheur, en le rapportant au plus généreux de tous les bienfaiteurs : elle nous laisse exercer nos talents & nos facultés ; mais elle nous rappelle aux idées de morale & de vertu, afin d'assurer nos pas & de nous garantir des regrets : elle nous laisse courir vers le but que la gloire ou l'ambition nous offrent ; mais elle nous rappelle aux idées d'inconstance & d'instabilité, afin de nous préserver d'un enivrement funeste : toujours elle est avec nous, non pour troubler notre félicité, non pour nous imposer des privations inutiles ; mais pour mêler à nos pensées, mais pour unir à tous nos projets ces idées douces & paisibles, compagnes de la sagesse & de la modération : enfin, aux jours de l'adversité, au temps de la

décadence de ces forces , où nous avons placé notre confiance , la piété devient notre consolateur le plus secourable ; elle nous dit alors son dernier mot sur la vanité de nos diverses fortunes ; elle calme les remords de notre esprit , en nous montrant une providence dispensatrice des événemens ; elle adoucit nos regrets en nous présentant des espérances plus dignes , qu'aucun objet du monde , de captiver notre intérêt & de fixer notre attention. Ce n'est point un sentiment de mélancolie qui m'inspire ces réflexions ; je le craindrois si je n'avois pas eu toujours les mêmes pensées , & si les diverses circonstances d'une vie souvent orageuse , n'avoient pas achevé de m'éclairer sur la nécessité de s'attacher à quelque principe indépendant des hommes & des événemens. Tout entier à moi-même en cet instant , & repoussé jusques dans la solitude par une fatalité imprévue (1) , j'éprouve , il est vrai , plus que jamais , le besoin de

(1) J'avois commencé ce Chapitre pendant mon exil.

ces idées sensibles , image de toutes les grandes choses , & je me rapproche , avec un nouvel intérêt , des vérités que j'ai toujours aimées ; vérités grandes , vérités sublimes , & que je viens recommander aux hommes au moment où je les vois plus enclins que jamais à les délaisser : hélas ! qu'ils se méprennent dans leurs calculs , ils se confient à la force de leur esprit , & demain ils retrouveront leur foiblesse ; ils imaginent qu'en détournant leurs regards du terme de la vie , ils en éloigneront les bornes fatales , & déjà la cloche s'ébranle pour donner le signal de leur dernier moment. Ah ! quel sacrifice à faire que celui de ces vérités consolantes , qui nous présentent encore un avenir , lorsqu'il n'y en a plus sur la terre ! on les redemanderoit , on les chercheroit de toutes parts avec inquiétude , si jamais , pour notre malheur , la trace en étoit effacée.

Toutes ces idées , entends-je dire ici , toutes ces idées sont vagues & ne sauroient convenir à l'esprit du temps. Mais , à une certaine distance des grands jeux de l'am-

bition & de la vanité, est-il rien de plus vague, pour chacun de nous, que les passions des autres? sont-elles occupées de notre intérêt? songent-elles à notre bonheur? non, les leurs sont comme les nôtres; elles veulent des préférences; elles se repaissent d'exclusions; quelques-unes, & par intervalle, prononcent encore le nom de bien public; mais c'est un mot du guet qu'elles ont surpris, afin de traverser nos rangs sans danger. Où trouverons-nous donc un véritable lien? où trouverons-nous, s'il m'est permis de le dire, un rendez-vous commun, si ce n'est dans ces idées éternelles qui nous circonscrivent de la même manière, qui nous touchent à une égale distance, qui nous prennent tous indistinctement à la sortie de nos combinaisons passagères, & qui nous présentent, non pas, à la vérité, des intérêts que nous puissions annexer à nos cupidités de la veille, à nos agitations du lendemain; mais des objets de méditation qui appartiennent à notre vie entière, à notre existence, à notre nature,



& sur-tout à cet esprit qui constitue notre véritable grandeur ; à cet esprit sublime , dont tous les rapports ne sont pas découverts , & dont les derniers degrés de puissance demeurent encore inconnus ?

F I N.

TABLE DES CHAPITRES.

I NTRODUCTION.....	page 1
CHAPITRE I. <i>Sur le rapport des idées religieuses, avec l'ordre public.....</i>	29
CHAP. II. <i>Suite du même sujet. Parallèle entre l'influence des idées religieuses, & celle des loix & de l'opinion.....</i>	77
CHAP. III. <i>Objection tirée de nos dispositions naturelles au bien.....</i>	131
CHAP. IV. <i>Objection tirée de la bonne conduite de plusieurs hommes irréligieux.....</i>	137
CHAP. V. <i>Influence des idées religieuses sur le bonheur.....</i>	152
CHAP. VI. <i>Continuation du Chapitre précédent. Influence de la vertu sur le bonheur.....</i>	185
CHAP. VII. <i>Des opinions religieuses dans leurs rapports avec les souverains.....</i>	206
CHAP. VIII. <i>Objection tirée des guerres & des troubles dont les opinions religieuses ont été l'origine,</i>	228
CHAP. IX. <i>Examen d'une autre objection. Jour du repos.....</i>	236
CHAP. X. <i>Observation sur une circonstance particulière du culte public.....</i>	248
CHAP. XI. <i>Que la seule idée d'un Dieu suffiroit pour servir d'appui à la morale</i>	252

544 TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. XII. <i>Qu'il y a un Dieu.....</i>	329
CHAP. XIII. <i>Suite du même sujet.....</i>	349
CHAP. XIV. <i>Suite du même sujet.....</i>	371
CHAP. XV. <i>Sur le respect que la véritable philosophie doit aux opinions religieuses.....</i>	451
CHAP. XVI. <i>Suite du Chapitre précédent. Réflexions sur l'intolérance.....</i>	471
CHAP. XVII. <i>Réflexions sur la morale chrétienne.....</i>	492
CHAP. XVIII & dernier.....	527

Fin de la Table des Chapitres.

E R R A T A.

Page 83, ligne 11, c'est, lisez ce sont.

— 151, — 2 & 3, supprimez sous divers rapports.

— 152, — 9, mais la grande, lisez mais la plus grande.

— 156, — 2, puisse, lisez puissent.

— 169, — 3, laissent, lisez laisse.

— 269, — 11, supprimez les deux mots donc.

— 327, — 18, biens, lisez objets.

— 347, — 4, la nature, lisez les propriétés.

— idem, — 5, la richesse, lisez les richesses.

— 362, — 18, sur-tout, lisez encore.

— 368, — 6, mettez une virgule après le mot puissante.

— 428, — 14, mettez une virgule au lieu d'un point d'exclamation.

2451011

4
9
1
1
1
1
1
1
1
1
1
1
1

1

1

1
1

1
1

1

